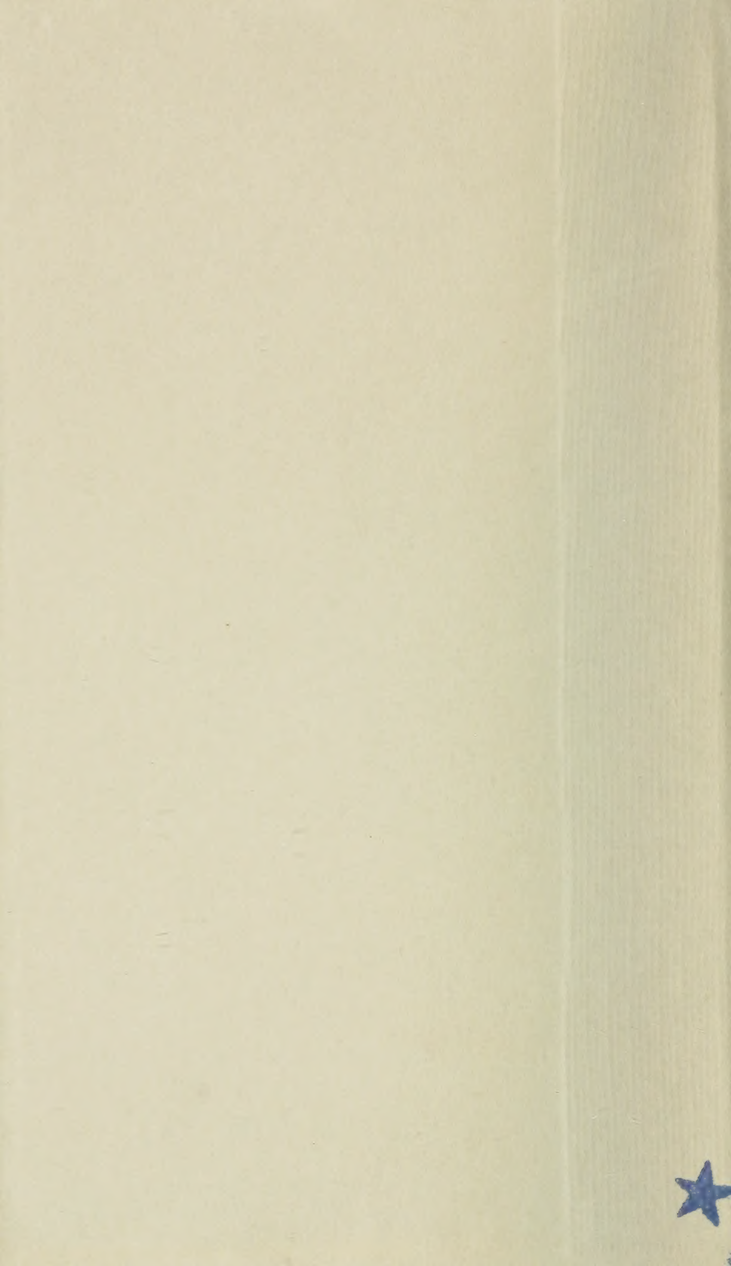
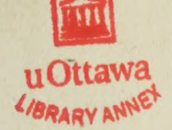




Rouge-mi

Joseph-Papin Archambault, S.J.






*EN MARGE DE LA GUERRE*

---

# Le Prêtre sur le Champ de bataille

*D'APRÈS DES LETTRES DE RELIGIEUX FRANÇAIS*

---

ÉDITIONS DU "DEVOIR"
MONTRÉAL

1916



*Imprimi potest :*

J. CARRIÈRE, S. J.

*Praep. Prov. Canad.*

*Permis d'imprimer,*

*Montréal, 25 octobre 1916*

† PAUL, *arch. de Montréal.*

Le Prêtre sur le champ de bataille

# *PRÉFACE*

---

*Pour répondre à plusieurs demandes, nous réunissons aujourd'hui en volume quelques-unes des chroniques hebdomadaires que nous avons publiées, depuis près de deux ans, dans le* Devoir, *sous le titre:* En marge de la guerre.

*Ces chroniques sont composées presque entièrement de lettres de prêtres, aumôniers ou soldats. Afin d'en faire bien comprendre le but et la portée, quelques souvenirs personnels sont ici nécessaires.*

*Un séjour d'une année en Europe venait de me mettre en contact avec le clergé français. Il m'avait été donné de le rencontrer à tous les stages de sa carrière et sur les principaux théâtres de son apostolat: au séminaire où étudiaient alors quelques-unes des magnifiques recrues que l'Association Catholique de la Jeunesse Française ne cesse de donner au sacerdoce; dans les congrès d'œuvres et les semaines sociales; en plein ministère paroissial surtout: au patronage, à l'église, dans les maisons de retraites.*

*Et ce contact me laissait du prêtre français une impression des plus favorables. Il m'était apparu — peu importe quelques exceptions, quand il s'agit d'un jugement d'ensemble — comme un homme vraiment sur-*

*naturel, doué d'un grand dévouement apostolique et déployant une activité sociale admirable.*

*Sur ces entrefaites, la guerre éclata. On en connaît les conséquences pour le clergé de France. La loi des "curés sac au dos", dont on avait voulu faire une machine à guillotiner les vocations, fonctionna sur le champ. Et de tous les coins du pays, des cures des grandes villes comme du presbytère de l'humble hameau, des contrées étrangères aussi, de l'Angleterre, de la Belgique, de la Hollande, de l'Amérique, de l'Orient, prêtres et séminaristes accoururent sous les drapeaux.*

*L'occasion d'une contre-épreuve s'offrait d'elle-même. Ces vertus ecclésiastiques qui paraissaient si élevées et si solides, résisteraient-elles à ce changement de vie et d'ambiance? Ne s'émietteraient-elles pas sous le choc de la guerre, comme, sous le premier heurt, ces bibelots de salon aux dehors séduisants, mais vides en dedans?*

*L'observer me parut intéressant. Les circonstances me le permirent. Je quittai la France dès le premier mois de la guerre, mais des amis partis pour le front me promirent de leurs nouvelles. D'autres, rivés à leur besogne ordinaire par l'âge ou une santé précaire, s'offrirent, de leur côté, à me communiquer les lettres intéressantes qu'ils recevraient de l'armée.*

*Et c'est ainsi que chaque semaine m'arrivèrent les témoignages authentiques de l'attitude admirable du clergé français sur le champ de bataille ou dans les hôpitaux. Mes correspondants étaient des religieux. Les traits qu'ils rapportaient, eux-mêmes ou leurs frères en religion les avaient ordinairement accomplis.*

*Mais ils ajoutaient — et les journaux français presque unanimement le disaient à leur tour — que partout la conduite du prêtre, séculier comme régulier, soulevait l'admiration.*

*La contrepreuve était faite. Elle tournait à l'honneur du clergé français. Elle confirmait ce que j'avais vu. N'était-il pas alors opportun de mettre, sous les yeux de ceux qui les ignoraient, le spectacle de ces vertus? Le clergé français est-il en effet bien connu au Canada? Ne partage-t-on pas, à son égard, certaines préventions? Ne se le représente-t-on pas, dans certains milieux, comme manquant de zèle, se renfermant dans un intellectualisme hautain, dédaigneux de la foule qui souffre et qui peine, ou encore, s'il va vers elle, y cherchant une popularité de mauvais aloi, aux dépens de la saine orthodoxie?*

*Des inepties en outre avaient été lancées par quelques journaux anglais et protestants contre la Compagnie de Jésus. Elle était bel et bien inféodée à l'Allemagne et ses membres devaient être considérés — ni plus ni moins — comme les affidés du Kaiser!*

*Pour ces différentes raisons, il me parut bon de publier les lettres qui m'étaient envoyées, de les publier dans leur texte, avec le moins de commentaires possible.*

*C'était le prêtre lui-même, ou ses compagnons témoins de ses vertus, qui parleraient. Une voix du front, une parole écrite face à l'ennemi, face aussi à la mort, sans souci par conséquent de la phrase, uniquement attentive à la vérité, revêtait un intérêt exceptionnel.*

*Nous verrions resplendir ainsi dans tout son éclat, insoupçonné d'elle seule, l'âme sacerdotale française. Ainsi pareillement tomberaient d'elles-mêmes ces accusations ineptes portées contre des religieux, fidèles entre tous à leur patrie.*

*C'est en partie fait. Grâce à leurs lettres, ils ont défilé, les uns après les autres, sous nos yeux, les prêtres, les religieux de France. Aumôniers vaillants et infatigables, portant sur leur poitrine leur divin Maître et distribuant sa doctrine et sa chair aux troupes avides de cette nourriture surnaturelle; infirmiers et brancardiers, relevant à la fois les corps et les âmes; officiers orientant leurs hommes vers la victoire de la terre et celle du ciel; soldats de tous les grades et de tous les postes, artilleurs, fantassins, cavaliers, interprètes, patrouilleurs, aviateurs... on les reconnaît tous sous leurs uniformes divers et dans les situations les plus variées: ce sont des braves entre les braves, ne le cédant à aucun pour l'esprit de discipline, la bravoure, le dévouement, l'entrain, la grandeur d'âme.*

*Ces héros modestes marchent à la mort comme à toute autre échéance, par devoir et joyeusement, sachant bien que derrière elle s'ouvre l'infini, qu'elle est la porte du ciel et des délices ineffables; ils répandent autour d'eux la confiance et la joie, assurés d'être entre les mains de la Providence, d'un Dieu sans la permission duquel aucun cheveu ne peut tomber de leur tête; ils aident leurs compagnons, partagent leurs corvées, les suppléent même souvent, puis petit à petit déprennent leurs âmes des vains attraits d'une existence passagère et*

*les redressent vers les sommets éternels, où leur pensée semble toujours habiter, calme et radieuse . . .*

*Cette entreprise, disait un colonel à quelqu'un qui lui proposait une action hardie, cette entreprise, si vous avez un bataillon de curés à me donner, ça marchera; sinon, c'est impossible. Et un autre à un jeune soldat: Vous êtes religieux? Eh bien, préparez-vous. Nous ferons de vous un chef. Car, dans cette guerre, ce qu'il faut avant tout, c'est du moral. Et vous l'avez, vous autres!*

*Expression, sous deux formes différentes, de la même vérité maintenant incontestée : les vertus morales, à la guerre comme ailleurs, sont sans égales. Elles accomplissent des merveilles. Sans elles pas de victoire possible. Or ces vertus, le prêtre de France les possède à un haut degré. Elles forment comme son capital, fonds inépuisable qui semble d'autant plus s'accroître qu'on en dépense davantage. Les lettres que nous avons publiées nous l'ont bien fait voir.*

*Elles nous ont montré autre chose aussi: la part que les membres de la Compagnie de Jésus ont prise en France dans cette guerre. Nous avons raconté les exploits héroïques de plusieurs d'entre eux, lamort de quelques-uns. Le 31 juillet 1915, fête de saint Ignace de Loyola, après un an seulement de guerre, la* Croix de Paris *publiait les statistiques suivantes:*

*615 jésuites font partie de l'armée.*

*109 sont actuellement hors de combat: 47 morts, 18 prisonniers, 7 disparus, 37 blessés ou malades en traitement.*

*281 sont au front: 57 aumôniers, 20 infirmiers-aumoniers, 78 infirmiers, 126 combattants et services de l'intendance.*

*203 sont à l'arrière: 102 dans les hôpitaux, 101 dans les services de l'arrière ou les dépôts (plusieurs à Tien-Tsin et à Tananarive).*

*22 réformés ou libérés, plusieurs pour blessures graves.*

*61 ont reçu des distinctions: 6 ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur, 5 ont reçu la médaille militaire, 1 a reçu la croix de Saint-Georges (russe), 1 a reçu la médaille des épidémies, 48 ont été cités à l'ordre du jour (croix de guerre).*

*Aujourd'hui, après deux ans de guerre, le nombre des morts dépasse cent.*

*Ces statistiques sont assez éloquentes par elles-mêmes pour réfuter les calomnies de quelques sectaires. Ajoutons-y cependant une citation. C'est le cardinal de Cabrières, un grand Français, qui écrit à l'auteur d'une notice consacrée au Père de Gironde, tombé au champ d'honneur:*

*"Vous pouvez être fier du rôle de votre Compagnie, toujours fidèle à l'esprit et à l'exemple de son illustre Fondateur. Fille d'un soldat, née, pour ainsi dire, sur un champ de bataille, elle n'a jamais cessé de se considérer comme vouée à tous les hasards qui accompagnent les batailles.*

*"Aucun genre de combat ne lui a fait peur, et ses amis, comme ses ennemis, se plaisent, les uns à lui faire*

*obtenir, chaque jour, des couronnes, et les autres à les risquer dans des périls d'où elle sort avec honneur.*

*"La guerre actuelle, cette guerre que l'on se plaît à célébrer comme la plus étendue, la plus dure, la plus dangereuse qui ait jamais été livrée, a multiplié, dans vos rangs, les héros; et parmi eux, celui dont la famille honore notre Languedoc, paraît être l'un des plus favorisés par une sympathie et une admiration universelles.*

*"Brave parmi les plus braves, héroïque par la charité autant que par le courage, toujours prêt à accepter et à remplir les plus périlleuses missions, le jeune jésuite, à qui la grâce du sacerdoce venait à peine d'être offerte, a réalisé le suprême idéal du sacrifice. Il s'est fait la victime de sa propre immolation, et, descendant les degrés de l'autel mystique où il avait si dignement offert la sainte Eucharistie, il s'est hâté vers la mort pour que la pourpre de son sang, mêlé dans ses veines au sang rédempteur du Christ, fût la parure éternelle et le signe éclatant de la victoire de son âme."*

*D'ores et déjà, me semble-t-il, le double but vers lequel tendaient ces chroniques est atteint. Nous continuerons cependant leur publication, aussi longtemps que des lettres nous seront envoyées. C'est que nous voudrions fixer profondément dans les âmes, en traits indélébiles, l'image du prêtre telle qu'elle se profile, merveilleusement belle et noble, sur l'écran sanglant de la guerre, et les fortes leçons qui s'en dégagent.*

*A tout esprit droit il doit être maintenant interdit de parler des vertus déprimantes de la religion du Christ, du frein qu'elle impose aux meilleurs élans de l'âme.*

*C'est parce qu'ils ont communié plus intimement au catholicisme, qu'ils ont reçu de lui leur formation et se courbent pleinement sous sa discipline que, de toutes les classes d'hommes qui participent à la guerre, les membres du clergé,— on peut l'affirmer en toute vérité,— bien que nullement préparés à ce rôle, y tiennent le premier rang. Dans nul autre groupe social on ne rencontre autant d'héroïsme et moins de défaillance.*

*On devra aussi admettre qu'une soutane ou un habit religieux n'étouffe pas dans les cœurs l'amour de la patrie, en d'autres termes, qu'on peut être prêtre, porter la robe du dominicain, du franciscain, de l'oblat ou du jésuite et rester profondément attaché à sa nationalité.*

*Ces deux leçons avaient peut-être moins besoin d'être enseignées chez nous qu'en d'autres pays. Non que nos annales ecclésiastiques soient plus glorieuses, mais elles ont rencontré moins de détracteurs. Leur rappel cependant ne sera pas vain. Il confirmera dans les esprits la haute idée qu'on se fait, au Canada français, du prêtre, et qu'appuient trois siècles de vertus et de patriotisme. Il réconfortera aussi ceux des nôtres qui, comme les prêtres-soldats de France, luttent actuellement pour la survivance de la race. Que le champ de bataille soit les plaines des Flandres ou les petits villages de l'Ontario, c'est au fond pour le même enjeu, pour les mêmes libertés vitales menacées, qu'aux deux endroits le prêtre est sur la ligne de feu. Nous unissons ceux de là-bas et ceux d'ici dans une même admiration et une même reconnaissance.*

# LE PRÊTRE-SOLDAT

## Guerrier d'un nouveau genre

---

Les journaux de Paris signalent à l'envie le réveil des âmes dans les armées françaises. Et ils en indiquent en même temps un des principaux facteurs, le prêtre-soldat.

Le prêtre-soldat: voilà un guerrier d'un nouveau genre. Il n'existait pas aux dernières guerres. On ne l'avait pas encore rencontré sur les champs de bataille. C'est un produit de notre époque troublée. Les sectaires qui l'ont créé prétendaient bien par là entraver l'action sacerdotale, la tarir même dans sa source. Vains desseins des hommes, folles intrigues! Le Maître éternel les déjoue à sa guise, et les coups qui devaient affaiblir l'Église ne servent qu'à la grandir, qu'à mettre en vive lumière sa merveilleuse vitalité et l'incomparable dévouement de ses fils.

Là, en effet, où l'aumônier ne peut que rarement ou même point du tout aller, il se trouve quand même et constamment des prêtres: fantassins étendus dans la tranchée, artilleurs debout près de leurs pièces, cuirassiers fièrement campés sur leurs chevaux, officiers de tous les grades, caporaux, sergents, lieutenants, capitaines. Leurs compagnons les connaissent, car ils les ont vus arriver au régiment en soutane, et les

plus incrédules, gagnés par leur exquise charité, ne craignent pas d'engager avec eux, pendant le répit de la bataille, une conversation qui, reprise le lendemain ou le surlendemain, se termine souvent par une bonne confession.

Quand le canon gronde, que les obus éclatent et labourent de vastes champs d'hommes, la scène change ou plutôt elle se continue *à l'intérieur*. Les lèvres se ferment. On n'a plus le temps de causer. Mais les paroles du prêtre, entendues hier, retentissent, puissantes comme jamais, au plus profond des âmes. Même les endurcis se sentent, à cette heure grave, ébranlés. Combien alors cherchent des yeux leur nouvel ami. Quand leurs regards se rencontrent, ils se comprennent. Tout à l'heure on verra deux hommes se rapprocher et l'un tracer rapidement sur l'autre le geste divin qui pardonne...

Cette facilité qu'ont les prêtres-soldats de se mêler ainsi aux hommes de leur compagnie, de vivre de leur vie et de gagner leur confiance, est si appréciée au point de vue de l'apostolat que plusieurs d'entre eux à qui on offrait un poste d'aumônier, moins dur, mais peut-être aussi moins effectif, l'ont généreusement refusé. Un exemple entre plusieurs.

Le Père de M...[1] répondit, dès les premiers jours, à l'appel de la patrie. Soldat, puis caporal dans un bataillon de chasseurs à pied, il se vit offrir,

[1] Nous conformant à une règle suivie par la plupart de ceux qui ont publié des lettres de prêtres-soldats, nous ne mettrons souvent que l'initiale au lieu du nom du héros.

au bout d'un ou deux mois, par son ami le général de Castelnau, le poste d'aumônier de son état-major. C'était le traitement et la vie de capitaine, c'était la fin de nombreuses fatigues. Et cependant en face des résultats qu'il obtenait dans son bataillon où le commandant, le député Driant, facilitait de toutes manières son apostolat, il n'hésita pas. "J'aime mieux, écrivait-il récemment, être caporal et vivre avec les hommes sur la ligne de feu, au milieu des balles et des obus, que d'avoir rang de capitaine à l'état-major de l'excellent général de Castelnau. Je fais, je crois, ici plus de bien et cela fait passer par-dessus la vie, parfois bien dure, du soldat en campagne. On couche dans des granges, dans des masions trouées et incendiées par les obus, parfois on ne se couche pas du tout, et on ne soupe pas davantage, car il faut faire des marches de nuit, pour ne point être aperçu par l'ennemi. On reste parfois sept heures sous la pluie, pataugeant dans la boue, on se sèche comme on peut. Il y a peu de temps on dormait à la belle étoile ou à la pluie; on reçoit, en moyenne tous les trois jours, des volées de mitrailles... Mais on a la consolation d'aider ses hommes à bien mourir, d'en réconcilier beaucoup avec Notre-Seigneur: le canon allemand est un prédicateur qui vaut tous les missionnaires du monde."

Signalerais-je un autre point par où le prêtre-soldat rapproche les âmes de Dieu et fait aimer ses ministres? On le compte parmi les plus vaillants, les plus généreux, les plus dévoués de sa compagnie. Aucune corvée n'est trop lourde pour lui, aucune mission trop dangereuse. Les soldats qui reviennent

du front l'attestent unanimement: il est l'homme du sacrifice de soi jusqu'à l'héroïsme le plus élevé. Encore un trait. On l'a peut-être déjà lu. Plusieurs journaux l'ont reproduit. C'est celui du Père de Gironde, qui quitta la Belgique, le lendemain de son ordination. "Le connaissez-vous? disait son lieutenant au capitaine d'un autre bataillon. C'est un brave entre les braves. Son exemple suffit pour remonter le moral de ses camarades. Je n'ai jamais vu un homme comme celui-là... Tenez, l'autre nuit, un soldat vient dire à notre capitaine qu'on n'entend plus rien dans le petit bois où s'étaient retranchés les Allemands. L'ont-ils évacué? L'occupent-ils encore? C'est une position trop disputée pour que nous ne l'occupions pas immédiatement, s'il y a moyen. Quels sont les hommes de bonne volonté qui voudraient aller faire de ce côté une patrouille de reconnaissance? (Y aller, c'était la mort, si les Allemands, comme ils le font, nous tendaient un piège). Un homme se présente, de Gironde. Et dans la nuit profonde il va seul reconnaître le petit bois, constate que les Allemands l'ont évacué, rapporte en preuve des objets que nos Français y avaient laissés quand ils s'étaient repliés la veille, devant l'attaqu ennemie. Vous savez, ça, c'est du courage, ou je ne m'y connais pas."

Devant ces faits les yeux s'ouvrent et les mentalités se redressent. La loi vexatoire des "curés sac au dos" aura eu comme plus clair résultat de grandir le clergé français, de le faire aimer et respecter davantage. Du prêtre-soldat, l'histoire dira qu'il a aidé puissamment à la reconstruction d'une France nouvelle.

## Prêtre-aviateur

---

Environ vingt mille prêtres — sans compter les aumôniers — servent actuellement dans l'armée française. On en rencontre à peu près dans tous les postes. Ils vont d'instinct aux moins agréables et aux plus périlleux. Ils affectionnent aussi ceux où ils peuvent être utiles à leur pays sans être obligés de verser le sang. Ainsi il y a bon nombre de prêtres ambulanciers, brancardiers, infirmiers, interprètes, voire aviateurs. Faisons connaissance avec quelques-uns de ces derniers.

C'est le *Daily Mail* de Londres qui, le premier, a raconté en termes très élogieux, l'odyssée du Père C.. Missionnaire dans l'île de Ceylan, la mobilisation le ramène en France dès le commencement de la guerre. Envoyé à Dunkerque, il se fait bientôt remarquer des autorités militaires anglaises, dont il possède parfaitement la langue et qu'il renseigne sur cette partie du pays qui n'a pas de secret pour lui. Aussi obtiennent-elles qu'il passe sous leur commandement. Elles l'emploient actuellement comme pilote dans leur flotte aérienne. Il y rend de grands services — '*he has done some exceedingly useful work*', dit le *Daily Mail.*

Le Père C... n'est pas le seul jésuite à faire de l'aviation. En voici un autre, pas encore prêtre celui-là, simple novice, et qui envoie à ses amis quelques notes sous ce titre: "En aéroplane":

"Ce matin, le temps était assez beau et assez clair; j'ai fait ma première ascension. J'avais un bon pilote qui m'a fait monter jusqu'à mille mètres, et m'a balladé au-dessus de la forêt de V. C.; le panorama était superbe et très clair. Aucune impression de vertige et cependant je le crains horriblement. La sensation de descente est quelquefois désagréable au début; de temps en temps, l'appareil est ballotté par un remous comme un bateau sur une mer houleuse. On n'a pas la sensation d'aller vite. Par exemple, à un moment donné, le pilote a fait décire à l'aéro un cercle assez serré, l'appareil était passablement incliné, et j'avoue que je n'étais qu'à moitié rassuré, me penchant machinalement du côté le plus élevé comme on le fait en auto, dans les tournants, au début.

"Cet après-midi, le capitaine m'a amené à 500 mètres et m'a secoué volontairement pour m'habituer; il y avait de mauvaises impressions à dominer. Enfin je suis ravi de mes deux premiers voyages en l'air. Je vais apprendre maintenant à observer carte en main... Vraisemblablement dans quelque temps, je retournerai à la N... armée, comme observateur d'armée.

"Le fait de s'élever ainsi dans l'atmosphère devrait élever l'âme vers Dieu: de là haut, on voit de beaux spectacles, mais j'avoue qu'aujourd'hui je pensais

plutôt à ma sécurité qu'à autre chose. Quand l'habitude sera venue, espérons qu'il en sera autrement. Il ne fait pas très chaud quand on vole; heureusement que l'État met à notre disposition pantalons et veste de cuir, peau de bique, etc... Je suis à une escadrille de biplans Maurice Farman.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

"Je vous ai écrit que j'avais volé deux fois chacun des deux premiers jours que j'étais ici. Depuis, je suis resté trois jours sans pouvoir naviguer en l'air. Lundi après-midi, j'ai fait d'abord un petit tour avec un pilote qui essayait son moteur. Puis le temps s'est éclairci et cinq appareils sont partis chez les Allemands dont trois en reconnaissance. J'ai demandé à partir comme observateur sur l'un d'eux, ce qui m'a été accordé. Après m'être couvert de tout ce que je pouvais (deux paires de chaussettes, deux tricots, peau de bique, cache-nez, passe-montagne, casque d'aviateur, gants de laine) je suis grimpé derrière le pilote, ce qui n'est pas très facile avec les Maurice Farman que nous avons.

"On met le moteur en marche, nous décollons du sol, nous nous élevons peu à peu, traversons puis surplombons une mer de nuages. Vue du château de P... que nous avons presque survolé; vue de la forêt de C..., de C... dans le lointain, de l'O..., de l'A... Au bout d'une heure, quand nous sommes à peu près à 2000 mètres d'altitude, nous cinglons vers les Allemands en passant au-dessus de l'A...

"En fait de choses intéressantes, je n'ai rien vu du tout, si ce n'est des tranchées allemandes déjà repérées. Le pilote me dit que nous sommes au-dessous de 2,000 mètres; l'appareil ne pourrait se maintenir à 2,000 mètres, et il n'est pas prudent de survoler les Allemands à une hauteur moindre. Alors nous faisons demi-tour et retournons atterrir auprès de notre hangar.

"Ce jour-là, j'ai reçu le baptême de feu en l'air: on voyait, pas très près de nous, il est vrai, des éclatements d'obus qui vraisemblablement nous étaient destinés; cela ne m'a nullement impressionné, d'abord parce qu'ils étaient assez loin, puis, parce que, grâce au bruit du moteur, on ne les entendait pas éclater. A quand ma prochaine reconnaissance? A bientôt, je l'espère. Je voudrais bien être employé à régler le tir de notre artillerie par T. S. F. sur avion, ce doit être intéressant. Je commence à être capable d'envoyer des signaux par T. S. F., et au besoin des mots en me servant de l'alphabet Morse.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

"Le 26 mai au matin, j'ai appris que j'allais faire une reconnaissance d'armée; en route pour V. . . C. . . Là, j'apprends que je resterai définitivement dans cette ville comme observateur d'armée; on complète mon équipement, puis après déjeuner, on me mène à une ferme, où sont les appareils avec lesquels je dois voler. On sort un des aéros de sa tente et nous voilà partis, mon pilote et moi, pour une reconnais-

sance qui devait être assez longue et assez intéressante. Au nord de C..., alors que nous étions à 2100 mètres d'altitude, nous tombons dans un nuage de neige qui nous a fait revenir; après le demi-tour, nous avons été salués par des obus allemands que, cette fois, on entendait nettement éclater. Les Allemands ne tiraient pas trop mal mais, heureusement, il n'est pas très facile d'atteindre un appareil avec le canon."

Ce qui est plus à redouter que les obus allemands c'est l'accident. Le moteur par exemple cesse tout à coup de fonctionner et une descente périlleuse s'ensuit.

"Je ne veux pas tarder plus longtemps, écrit un prêtre-aviateur, à vous faire connaître l'accident dont j'ai été victime ce matin. Bien entendu c'est un accident d'aviation. Je volais au dessus d'un bois à très faible hauteur. Le temps très brumeux m'empêchait de m'élever. Tout à coup, j'entends des ratés à mon moteur, le régime de celui-ci baisse peu à peu. J'ai juste le temps de mettre mon appareil à la descente. Mais une grosse question se pose: où vais-je atterrir? Au-dessous de moi, je ne vois que des arbres, une carrière au bord du bois, des blés de l'autre côté. Je me décide pour le champ de blé, je vais certainement réduire mon appareil en miettes, je vais capoter, mais j'ai quelques chances d'en sortir à peu près en entier. Tout en faisant mon acte de contrition, je fonce, moteur arrêté, sur mon champ de blé. Aurai-je le temps de l'atteindre? Mon appareil en planant perd beaucoup de sa hauteur Je rase presque

le sol. Je suis sur le champ de blé. Par bonheur, j'aperçois à quelques mètres de là ,une bande de terrain labouré, large d'une dizaine de mètres. Voilà mon affaire; encore un effort! Je fais cabrer mon appareil au risque de perdre de vitesse. J'atterris. La terre détrempée empêche mon appareil de rouler longtemps, les roues sont freinées . . . Je m'arrête enfin. Il était temps. A un mètre cinquante devant moi, un grand fossé sur le bord de la route de Paris; à ma droite, à vingt centimètres, entendez-vous bien, vingt centimètres de mon aile, un pommier. J'oublie de descendre de ma carlingue tellement je suis suffoqué. J'aurais envie de compter mes membres pour voir s'ils sont tous présents à l'appel. Mon appareil et moi, intacts! Je ne peux y croire. Vous pensez bien que mon premier acte a été de remercier la Providence.

"Je me rends compte alors du danger que j'ai couru. J'aurais eu encore un peu de vitesse, je brisais mon aile contre le pommier, d'où cheval de bois et capotage inévitable dans le fossé. Capoter avec un Farman, c'est recevoir cent kilogrammes de moteur et soixante kilogrammes d'essence sur le dos. C'est peu intéressant.

"Mes camarades ont vu mon accident. Ils me survolent pour constater l'état dans lequel je me trouve. Dix minutes après, une auto du centre arrive à toute vitesse. Voyant mon appareil intact, mes moniteurs, mes camarades n'en reviennent pas. "Vous êtes rudement verni, me dit le chef pilote, vous aviez

quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour ne pas vous en tirer. "Et tandis qu'on me félicite de tous côtés, je remercie le bon Dieu qui, une fois de plus, m'a sauvé d'un grand danger."

Terminons par ces réflexions d'un enthousiaste de l'aviation.

"Je vous envoie ma nouvelle affectation et ma nouvelle adresse: Lieutenant observateur (Groupe des divisions d'entraînement.) On écrit ces choses-là avec une certaine joie. L'aviation est une belle chose. Il ne faut pas la laisser défigurer par les médiocrités auxquelles elle a servi d'embuscade. L'aviation c'est voler et ils volent fort peu. Mais les autres sont admirables, presque tous revenus de blessures graves, beaucoup de cran et de l'âme. L'un d'eux disait, ce soit: "Bah! mon vieux, on n'en descend que pour y remonter, alors. . .!" Et c'était dit joliment, moitié grave, moitié sourire, à la française. . .

"Champ immense dans ce pays plat: centaines d'appareils. Les observateurs, pendant un mois, volent tous les jours, souvent deux fois, font reconnaissances, repérages, télégraphie sans fil, photographie, etc. Aujourd'hui, j'ai volé une heure ce matin, deux ce soir, avec une promenade au-dessus des nuages: merveilleux! Beaucoup de tir aussi sur cibles mobiles, et on sort de là dans des escadrilles de bombardement ou de chasse, ou de reconnaissance, ou de réglage d'artillerie.

"Grande importance attribuée à la valeur morale, non seulement courage, mais exactitude, patience,

décision. "La sincérité est la première vertu d'un observateur" voilà un axiome affiché en beaucoup d'endroits.

"Cette préoccupation morale se fait jour un peu partout. Pendant les derniers temps de mon séjour à Saint-Paul, on a distribué, fait lire et commenté aux hommes une notice: "La clé morale aux hommes et aux jeunes gens" par E. P..., lauréat de l'Institut, qui est un résumé très complet, très ferme de la morale avec une note spiritualiste et religieuse nette."

On comprend alors que des chefs aient insisté pour décider des prêtres et des religieux à devenir aviateurs. Si quelques-uns seulement des vingt mille prêtres mobilisés remplissent ce rôle au service de la patrie, tous — qu'ils se dévouent au fond des tranchées ou dans les salles d'hôpital — le remplissent au service de Dieu. Ils soulèvent de pauvres âmes que les passions avaient terrassées, puis les entraînent, en des envols souvent héroïques, au dessus de la terre, en plein ciel.

---

## Prêtre-interprète

Il s'est produit, dès l'arrivée en France du premier contingent allié, des situations assez ennuyeuses. Impossible de se comprendre entre Français et Anglais. Aussi chaque régiment a-t-il maintenant ses interprètes. On les a trouvés assez facilement. Il se rencontre en effet, paraît-il, en Europe, un assez bon nombre de ces hommes extraordinaires qui parlent le français et l'anglais, des "bilinguistes!" Et l'on rapporte même qu'ils rendent de grands services, précisément à cause de leur "bilinguisme", à la cause des alliés. Que de choses renversantes cette guerre est en train de nous révéler!

Donc il y a dans l'armée anglaise des interprètes, et même des interprètes prêtres. Comme dans l'armée française, ils exercent leur ministère et relèvent les âmes. Voici ce qu'écrit l'un d'eux: "Mon régiment campe dans un misérable hameau. C'est une vraie chance pour moi d'y avoir déniché un gîte — surtout un gîte très chaud. Je suis tout près du fourneau, où ma soupe mijote. Dans l'ombre, auprès de moi, deux femmes prient — deux femmes dont la maison sera peut-être brûlée demain, car on voit tout autour les fermes et les églises flamber. Des flammè-

ches volent dans l'air... oh! le spectacle d'une église détruite: la cloche brisée à terre, et le seul mot que j'aie pu lire sur le bronze à demi fondu était "Jubilatio"; dans la nef et le chœur, un amoncellement de piliers tombés, de statues brisées, avec de vieilles braises encore rouges; sur les murs, le chemin de la croix restait intact. — Je reviens à ma chaumière. J'admire le courage de mon hôtesse, soixante-dix-huit ans. Elle n'a pas fui, elle est restée chez elle... il n'y a plus dans le village que cinq ou six personnes. Tout le reste a eu peur et a tout abandonné. Les portes des maisons ont été brisées, et qui veut, entre, pille, gâche. La lampe est allumée; les volets sont clos hermétiquement, et rembourrés de manteaux. Il ne faut pas que la lumière filtre au dehors. Les Prussiens la verraient. Et les Prussiens sont tout près.

"Depuis 10 jours, la bataille — la grande bataille. On entend pêle-mêle la fusillade, les mitrailleuses, le canon, les obus qui éclatent, le ronflement des aéroplanes, parfois un ordre ou un cri. En ce moment notre régiment est en réserve. Il attend un ordre pour se porter au secours de la première ligne. Si vous entendiez tout ce vacarme. Je ne sais si vous le trouveriez impressionnant. Nous y sommes habitués: et cela ne nous empêche pas de dormir, de manger et de rire... Nous sommes de bonne humeur. Mais de temps en temps, je songe aux malheureux qui meurent en ce moment — et je prie pour eux.

"Mon pauvre régiment, il a beaucoup souffert la semaine dernière. L'ambulance: une salle de cabaret,

des matelas, de la paille. Un entassement de blessés et de mourants. Il faut sauter, enjamber, faire l'accrobate pour circuler. Le médecin militaire anglais est admirable. Il ne se repose pas. Les soldats blessés sont stoïques. Ils ne se plaignent pas. Seulement ils crispent les poings ou mordent les couvertures. Quand je vais les trouver: *Are you catholic? Should you like to talk to the priest now?* Ils me répondent bien gentiment, en souriant, éteignent leurs cigarettes, et se préparent à la confession. On n'entend rien dans la salle que le râle des agonisants, deux surtout sont secoués violemment par des spasmes horribles... un jeune lieutenant anglais et un caporal prussien. Un beau jour, j'ai vu revenir mon major sur une civière, une balle dans la tête; j'avais plaisanté avec lui le matin, à 7 heures; à 8 heures, il était mort; à 3 heures, il était enterré. Je lui ai confectionné une croix avec le bois d'une boîte de charcuterie...

"Nous faisons des prisonniers. Ce sont ici des enfants au-dessous de vingt ans, ou des vieux ayant dépassé la quarantaine. Les petits enfants de dix-huit ans sont braves, mais ils ne savent pas se battre. Ils déclarent qu'on ne leur a donné que cinq semaines d'instruction. Les officiers prisonniers savent le français et font contre mauvaise fortune bon cœur. Je leur témoignerais presque de la sympathie, mais j'ai trop vu de maisons saccagées.

"Dans ce pays-ci, quels braves gens que les paysans! Tous pieux, tous catholiques fervents. Messes

communions, chapelets; les églises sont combles tous les jours, et dans toutes les maisons, la sainte Vierge, le Sacré-Cœur, le pape Pie X."

Cette ferveur des populations du Nord de la France,les soldats anglais eux-mêmes l'ont remarquée. Ils ont été aussi frappés par la vaillance, le dévouement, l'abnégation des prêtres français qu'ils ont vus à l'œuvre, prêtres-interprètes ou autres. Et déjà, des fruits de salut s'annoncent. Voici à ce sujet un curieux et intéressant témoignage que nous rapporte la *Revue pratique d'Apologétique* du 15 avril dernier: "On remarque depuis quelque temps, écrit un correspondant de Londres, parmi les officiers et les soldats anglais du corps expéditionnaire, un mouvement vers le catholicisme qui n'est pas sans analogie, s'il n'est pas aussi intense, avec celui qu'on signale dans l'armée française, et qui est comme la conséquence de ce dernier. Vivant depuis plusieurs mois au milieu des populations si chrétiennes des Flandres et du Nord de la France; témoins des prodiges de valeur accomplis tous les jours par les prêtres français, comme militaires, comme aumôniers, comme brancardiers; édifiés par le dévouement et le zèle des chapelains catholiques, par la piété et la bonne humeur de leurs camarades irlandais, les soldats anglais se sont mis à fréquenter les églises, à assister aux offices, et à s'enquérir d'une foule de détails relatifs à un culte qui parlait à leur cœur et qui faisait appel à leur imagination. On est convaincu qu'à la fin de la guerre un grand nombre d'officiers et de soldats britanniques se

feront recevoir dans le sein de l'Église catholique. Plusieurs même n'attendront pas jusque-là, car j'ai entendu parler d'un certain nombre de conversions, et je ne crois pas commettre d'indiscrétion en disant que, le 11 février, un jeune capitaine de l'armée anglaise a fait son abjuration à Nantes, dans la chapelle de Notre-Dame de Toutes-Joies, entre les mains d'un religieux de la Compagnie de Jésus."

Suivons maintenant dans ses aventures un deuxième interprète, un religieux sur le point de commencer ses études théologiques quand la guerre éclata. De la langue anglaise il savait ce qu'il fallait pour se débrouiller. On lui demanda de servir comme interprète dans l'armée de Kitchener.

Il fut d'abord appliqué au Royal Fusilier, à la 17ème brigade. Dès le premier jour, on met à profit sa connaissance du pays et de la langue des habitants, mais, comme on va le voir, les péripéties de sa nouvelle vie devaient commencer aussi dès son entrée en fonctions.

"Je vis pour la première fois le "Royal Fusiliers" et son colonel, par un chaud après-midi, sur un grand transatlantique abordant à Saint-Nazaire. Accueil charmant. On était au 5 ou au 4 septembre environ. Le colonel (qui est resté mon ami) me dit: "Nous devons coucher au camp des marais, ce soir, conduisez-nous; puis, montrez-moi le chemin de la gare, et réglez avec le chef de gare et moi le nombre de wagons dont nous avons besoin. Nous repartirons demain matin, à 9 h.; vous-même, allez coucher à l'hôtel où vous

serez mieux, et venez à 7 h. du matin, conduire le régiment à la gare." Je dormis à l'hôtel Neptune, je crois, et je revins au camp le lendemain à 6 h. 30. Le régiment était parti de nuit, à 2 h., il avait eu contre ordre. Parti! où? pourquoi?... C'était le secret. Jugez de mon embarras.

"Un colonel de la "Rifle Brigade" (qui a été tué ces jours-ci) me tire d'affaire. Il me dit: "Je ne sais où est votre bataillon, mais j'appartiens à la même division et je dois faire campagne avec lui. Embarquez-vous avec mes soldats et je me charge de vous." J'accepte. Le sergent-major (adjudant de bataillon) me prend dans son compartiment. Deux jours après, je retrouvai les Fusiliers."

Mais ce ne devait pas être pour longtemps. "Un grand diable de général, accompagné d'un aide de camp aussi grand, arrive à l'improviste. — Saluts respectueux de tous côtés. Ils constituent leur état-major et choisissent, dans les régiments sous leurs ordres, officiers, sous-officiers et soldats dont ils ont besoin. Il leur fallait un interprète: on m'amène au général qui m'interroge: "Où avez-vous appris l'anglais?—En Angleterre.— Quelle ville?" Le simple nom de Canterbury le fit sourire. "Je comprends qui vous êtes"... Et me voilà attaché à l'état-major de la brigade, entouré de respect et d'attentions. Seulement, je m'ennuyais à cet état-major, et pour beaucoup de causes.

"D'abord, le général savait le français parfaitement et l'aide de camp, qui n'en savait pas un traître

mot, fut tué dès le second jour de la campagne et remplacé par un capitaine qui avait fait ses études en France.

"Secondement, un état-major se compose des officiers et de leurs ordonnances: je ne pouvais, vu mon humble grade, jouir de la compagnie des officiers, et celle des ordonnances me déplaisait à bon droit; je restais seul. Troisièmement, il y avait un officier interprète qui voulait une place; il la demanda; j'acquiesçai et je retournai au Royal Fusiliers".

Encore cette fois le séjour au Royal Fusiliers devait être court et interrompu d'une façon assez inattendue. "Nous quittions l'Aisne; le régiment était au repos; il faisait chaud. On nous avait dit que le repos durerait six jours. J'eus envie d'aller faire ma sieste dans un joli petit bois, sur la mousse... Quand je revins au cantonnement, chargé de provisions faites au village voisin, je fus atterré!... silence... solitude... plus personne! Le régiment avait encore filé. Cette fois, j'étais en faute et pas très fier. Personne ne pouvait me renseigner.

"Je m'en allai coucher dans une ferme et le lendemain j'eus une intuition de génie. Il y avait dans les environs le "Leicester Regiment" qui avait perdu son interprète, blessé gravement à la jambe, et auquel j'avais rendu en conséquence de nombreux services. Le régiment désirait un interprète; nous étions deux au "Royal Fusiliers". Il ne fut pas difficile de m'entendre avec le colonel du Leicester. Il demanda par teléphone à je ne sais qui, à qui de droit, de me

conserver. On répondit que oui; et trois ou quatre jours plus tard ma mutation fut officiellement signée..."

Au Leicester, la vie fut d'abord mouvementée. Combat meurtrier, course à la recherche de vivres et de gîte, retraite au milieu de la nuit... Mais bientôt le calme revint: "Je mène en ce moment une vie assez bourgeoise. Je suis au service du ravitaillement. Je m'y ennuie. J'achète, j'achète. Je sais les prix: combien coûte le cuivre, le plomb, le lin, etc. Les paysans sont roublards, et je ne dois pas me laisser gruger, car nous ne devons pas dépenser des sommes folles: nous avons un contrôleur!

"Rien ne nous manque d'ailleurs. L'ambulance britannique a fait installer deux théâtres avec nombreux acteurs et quelques actrices. Il y a eu aussi un concours hippique."

Évidemment, la vie devenait trop "confortable" pour ce Français. Le récit des souffrances que ses frères enduraient dans les tranchées ou sur le champ de bataille le faisait rougir. Son sang commençait à bouillonner dans ses veines. Il n'y tint plus. On écouta du reste ses représentations. S'il dût rester comme interprète dans l'armée anglaise, il passa une fois de plus à un autre régiment. Et c'est ce qui lui permit de prendre contact avec les troupes canadiennes.

"J'ai changé d'adresse, écrit-il en juin, j'ai été affecté à un nouveau régiment!... En attendant, voici ce qu'il faut écrire sur l'enveloppe:

"Interprète à la 27e division, — 80e Brigade, — 3 K. R. R. — *British expeditionary force.*"

Rien de plus, rien de moins.

"3 K. R. R." signifie: *Third king's royal rifle regiment.* C'est un régiment très aristocratique, criblé de lords et de nobles. La 80e brigade n'a pas besoin d'être présentée, j'espère, elle est célèbre et a été citée à l'ordre du jour, spécialement à cause du contingent canadien P. P. C. L. I., ce qui signifie: *Princess Patricia's Canadian Light Infantry* . . . J'ignore qui est la princesse Patricia: la fille du duc de Connaught ou d'un autre oncle du roi . . . Dans tous les cas la 80e brigade vient d'Ypres où elle a laissé sur les champs de blé nouveau les deux tiers de son effectif. Elle est l'auteur de la fameuse charge qui nous a rendu le terrain abandonné, lors de la surprise des gaz asphyxiants. Ayant ouï dire que la division avait perdu ses canons, les Canadiens, sans attendre un commandement, partirent à la baïonnette, et la brigade suivit et . . . on ne fit pas de prisonniers, mais les tranchées et les canons étaient à nouveau entre nos mains, et les cadavres des Boches amoncelés tout autour. Après quoi la brigade subit un violent bombardement: épuisée, elle appela du renfort, et reçut pour toute réponse le télégramme impérieux et laconique: *Stick where you are, to the last!*

Après ce bel éloge de nos troupes, l'interprète anglo-français nous livre sa pensée, fruit de ses observations et de ses réflexions ,sur la situation militaire et religieuse.

"Je ne suis pas de ces optimistes insensés qui croient que la victoire est si mûre qu'il suffit de tendre la main pour la cueillir, et que personne n'est plus incrédule, impie, pécheur... Même sous le canon et dans les tavernes où un obus a éclaté et tué deux heures auparavant, il se passe bien des scandales... Le bien se fait, c'est certain. Et je vous en donnerai de jolies preuves. Mais le mal se commet également. Nous sommes en progrès... nous ne serons pas au terme avant que nous n'ayons fait bien des sacrifices...

"Par malheur, je puis moins que jamais faire d'apostolat. Mon régiment est composé de purs Anglais, de purs protestants, et ma situation assez bizarre de "pseudo-officier" ne me permet guère d'approcher des hommes.

"Il y a du reste plus de catholiques dans l'armée anglaise que je n'aurais cru. Tous les Irlandais d'abord, qui commettent bien des fautes, mais ont une foi vigoureuse, se repentent, se confessent. Les catholiques anglais ignorent le respect humain. L'officier ou le soldat s'agenouille dans l'église à même le sol, n'importe où, quand il lui plaît, devant la statue qui lui plaît, ou une station de chemin de croix qui lui dit au cœur. Les officiers servent volontiers la messe, et l'autre jour, un capitaine, comme monsieur le curé n'arrivait pas assez vite à son gré, pour faire la quête, prit sa casquette et passa dans tous les rangs, s'arrêtant obstinément devant chaque assistant, soldat ou civil, belle dame ou mendiante, jusqu'à ce qu'il aît reçu quelque chose. Durant la journée, le Saint

Sacrement est dans un coffre-fort gris-vert, à la sacristie. Ils le savent et ceux qui veulent faire une visite s'en vont à la sacristie s'agenouiller devant le vieux coffre de fer..."

Retenons ce dernier trait. Il accuse encore ce retour vers la sainte Eucharistie que nous avons déjà signalé plus d'une fois. Les officiers de l'armée française, et non des moindres,— Foch, Pau, de Castelnau, — les "poilus", les "bleus" nous ont appris à quelle source divine ils puisaient leur étonnante vaillance; les officiers et les soldats catholiques de l'armée anglaise nous donnent aujourd'hui le même enseignement. Nous savions que l'Eucharistie transformait les âmes, qu'elle les rendait de timides audacieuses, de lâches braves, de mesquines généreuses: la guerre aura mis cette vérité en un relief saisissant. Elle aura augmenté le nombre des communiants. Elle aura multiplié les âmes eucharistiques.

---

## Prêtre-patrouilleur

---

On aura remarqué, dans les lettres de prêtres-soldats que nous avons publiées, le mot *patrouille.* Il désigne en effet une besogne que le prêtre remplit volontiers. Les vertus qu'elle exige sont en lui: abandon complet à la Providence qui fait qu'on ne craint pas de s'exposer à la mort, maîtrise de soi, calme en face du danger, aptitude à prendre une décision rapide et à y entraîner ses camarades, facultés d'observation bien développées. Ajoutons que le patrouilleur a peu d'occasions de faire le coup de feu.

Et c'est ainsi qu'on confie souvent à des prêtres le commandement d'une patrouille. En voici un chargé d'apprendre le métier aux soldats.

"Chaque nuit, à des heures différentes, j'emmène avec moi quelques hommes et quelques jeunes caporaux. A tour de rôle toute ma compagnie y passera, si toutefois je ne tombe pas avant d'avoir terminé ma mission. Je tâche de leur apprendre de mon mieux la manière de procéder pour voir sans être vu, de ramper, de s'avancer sans bruit jusqu'à quelques mètres des sentinelles ennemies. Lorsque j'ai avec moi des types débrouillards et courageux, cela va tout seul, et nous pouvons rapporter d'utiles renseignements; mais lorsque mes hommes sont maladroits ou poltrons, nous risquons fort de ne pas en revenir. J'ai déjà passé

par des émotions terribles. Des chuchotements, des faux pas, un homme qui tousse malencontreusement, une pierre qui roule sont autant d'indices qui peuvent vous mettre en bien vilaine posture. Comprenez-vous bien toute l'angoisse de cet homme qui rampe sans bruit jusqu'à dix ou quinze mètres des postes ennemis ? Un rien peut le faire découvrir; les balles ne sont alors pas bien longues à se rejoindre. Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de ne jamais rentrer dans les lignes."

Mais la Providence veille sur les braves et sait les tirer des guêpiers où ils tombent. Le fait suivant en est une preuve. "Au moment où je m'avançais seul, en rampant, jusqu'à quelques mètres d'une sentinelle ennemie, après avoir laissé en arrière mes hommes, de façon à ne pas les exposer inutilement et cependant rapporter le renseignement demandé, un caillou, lâché au-dessus de moi, se met à descendre avec fracas les pentes du ravin. La sentinelle boche décharge son arme, le petit poste se lève en toute hâte, et un feu de salve est tiré sur mes hommes. Ceux-ci me croient perdu, et se replient immédiatement pour ne pas être pris. Une douzaine de Boches, qui se rendent compte qu'ils n'ont devant eux qu'une simple patrouille de cinq hommes, se lancent à leur poursuite. Pendant un quart-d'heure je reste tapi dans un trou d'obus, tremblant d'être découvert. Il a fallu que la Providence ait veillé sur moi, pour que ma cachette ne soit pas dévoilée. Les Allemands passaient sans cesse à côté de moi.

. . . . .

"Par malheur, le jour commençait à se lever. Je me suis vu perdu. Coûte que coûte il fallait me sauver. Je récitai de mon mieux mon acte de contrition,me recommandai à la sainte Vierge et au Sacré-Cœur, et en avant! Comment n'ai-je pas été touché? Je l'ignore. Probablement les Boches furent tellement stupéfiés de la rapidité avec laquelle je m'échappais de chez eux, qu'ils hésitèrent à tirer immédiatement. Lorsqu'ils revinrent de leur surprise, j'étais loin et à l'abri de leurs balles.

"Je vous assure que pendant ces quelques minutes d'angoisses j'envisageai la vie comme je voudrais toujours l'envisager. Ce petit moment a été pour moi une longue retraite. Voilà déjà trois fois, depuis que je suis à la guerre, que j'ai vu la mort de très près, et que j'ai été sauvé par la Providence."

Mais il plairait sans doute de savoir exactement et dans les moindres détails comment se fait une patrouille. L'opération vient justement d'être décrite par un jeune religieux qui y avait pris part le jour précédent. Récit assez long mais intéressant.

"Vers 3 heures de l'après-midi, comme j'étais en train d'admirer avec mon capitaine un biplan français qui survolait les lignes allemandes, un caporal vint demander un renseignement pour la mission qu'on lui avait confiée pour le soir même. J'apprends ainsi ce que l'on médite: mission difficile, dure à accomplir, car deux sergents à quelque temps d'intervalle ont été tués en patrouille dans les parages où il faut aller — et il s'agit de ramener le plus avancé. Je m'offre au

caporal pour l'aider, et nous voilà partis reconnaître le terrain. Cela fait, nous décidons que nous quitterons nos lignes à 5 heures du soir. Quatre hommes armés, sous ma conduite, prendront les devants et couvriront les porteurs: ceux-ci, sans armes, nous suivront à quelque distance avec une échelle, guidés par l'autre caporal.

"L'heure venue, il fallut user de mon éloquence pour rassembler les hommes: ils étaient fâcheusement impressionnés par leurs souvenirs. Enfin ils arrivèrent, on avertit les sentinelles voisines que nous sortions, et nous voilà au bord de la tranchée. Dès que nous l'aurions enjambée, nous risquions d'être vus. Je passe le premier, et en avant sur les coudes. Notre marche ressemble en ces circonstances à celle des vers de terre qui se promènent dans les allées du jardin après un jour de pluie: le ventre y joue un grand rôle. Après quelques mètres, on s'arrête, on se colle au sol, et l'on écoute, puis l'on regarde. On fouille des yeux les moindres touffes, les moindres buissons, pour voir si quelque casque à pique n'y serait pas embusqué. Deux cents mètres sont faits. Nous marchons le long d'une haie; il y a des sacs fouillés, des chemises qui traînent, mais ni armes, ni hommes; on a tout emporté. La haie cesse et nous rentrons sous une allée de pommiers qui mène à un petit poste allemand. C'est l'allée funèbre, toute parsemée de cadavres. Les hommes, qui avaient bien marché jusque-là, commencent à hésiter. Cependant le temps presse, il faut arriver avant la nuit complète, si nous voulons

y voir quelque chose. Je continue à avancer; les hommes me laissent aller. Le caporal, lui, me rejoint bientôt. Il n'y avait que lui à connaître les emplacements, car il était déjà de la patrouille où fut tué le sergent.

"Nous partons tous les deux. Les pommes pourries giclent et craquent sous nos coudes. Nous voici au premier mort. Je m'approche. Il est tout équipé, sac au dos, les manches retroussées jusqu'au coude, car il faisait chaud le jour du combat. Ce qui lui reste de figure et les mains sont tout noirs. La première impression à ce spectacle n'est pas agréable, mais on s'y fait vite. Je fais sur lui un signe de croix et recommande son âme à Dieu, puis nous repartons. Nous continuons à frôler les cadavres. Je me penche sur eux pour tâcher de retrouver les indices qui feront reconnaître le sergent. Ils sont dans toutes les positions. Beaucoup ont gardé celle de leur chûte. D'autres ont eu la force de se rassembler pour mourir; c'est ainsi qu'au milieu de l'allée nous voyons un tas noir de quatre ou cinq corps. Nous approchons de l'emplacement cherché; mon compagnon, le caporal, était nerveux: il voyait la scène d'autrefois. Pour lui donner du courage et faire diversion, je lui propose de réciter une prière pour l'âme du mort, dès que nous serons arrivés près de lui. Il me répond qu'il le fera.

"Nous voilà au pied de l'arbre où est tombé le sergent. Deux corps sont l'un près de l'autre. Nous reconnaissons le nôtre à son képi fantaisie et à ses galons. Nous nous découvrons alors et faisons

une prière pour lui. Puis, voyant que nos hommes ne viennent pas, nous revenons en arrière, toujours sur les coudes, les chercher. Ils étaient à quatre-vingt mètres, se demandant où nous étions. Je les gourmande un peu et repars en avant, en ayant soin d'en faire marcher un à ma droite, l'autre à ma gauche. Nous arrivons ainsi au pied de l'arbre et faisons rouler sur l'échelle le corps desséché. Dans ce mouvement, la tête s'était séparée du tronc. Nous repartons vivement, en nous défilant le plus possible. Notre cortège avait quelque chose de peu banal. Deux hommes marchaient en tête, l'arme chargée, pour nous protéger au cas où nous aurions été tournés et aussi pour nous avertir de la présence des fils de fer. Deux autres nous protégeaient à l'arrière. Le caporal avec son fusil et le mien, à droite du corps; moi, à gauche, la tête du mort dans une main, une pelle de l'autre. Nous rentrâmes sans encombre dans nos lignes. Le capitaine était là. Entendant du bruit, il nous demande qu'est-ce qu'il y avait. Je m'approche de lui et annonce que la mission est remplie. "Vous avez rapporté le corps?"—"Oui, mon capitaine, voilà sa tête", et ce disant, je lui présentai ma main avec son fardeau. Il ne fut pas trop surpris. A la guerre, on en voit tant. Il nous félicita et nous remercia. Notre patrouille était finie."

La patrouille était finie, mais l'exemple restait. Notre correspondant le note lui-même un peu plus tard: "L'esprit militaire et religieux a grandi du fait de ce dévouement à la mémoire d'un homme que tous avaient admiré pour sa bravoure."

## Prêtre-artilleur

---

Ai-je déjà parlé du prêtre-artilleur? Peut-être, sans le nommer. Il semble en effet que, comme pour le prêtre-soldat, et plus encore même, ces deux noms jurent d'être accouplés. L'artilleur c'est le semeur de mort, le prêtre c'est le semeur de vie; l'artilleur c'est le destructeur dont l'arme brutale accumule ruines sur ruines, le prêtre c'est le constructeur dont la parole et le geste édifient.

Et cependant il existe maintenant des prêtres artilleurs, des hommes qui peuvent à la fois détruire des batteries allemandes et relever, ressusciter des âmes mortes...

Refoulons notre étonnement — on a assez dit ici même ce qu'il fallait penser de cette situation créée aux membres du clergé par une loi sectaire —et regardons... le bien que Dieu sait tirer du mal.

Un jeune prêtre-artilleur va nous raconter lui-même sa double vie.

"Vous voyez par les communiqués que nous ne perdons pas notre temps et, je l'espère aussi, nos milliers de projectiles que nous lançons jour et nuit sur les tranchées allemandes et les bois, repaires des batteries allemandes. Quand nous sommes arrivés

ici, dans les conditions que vous saurez après la guerre, certain bois que j'aperçois à quatre mille mètres (je vous écris de notre poste d'observation) fourmillait de batteries. Je jette un coup d'œil sur les admirables "plans directeurs" que nos aviateurs tiennent à jour grâce à leurs hardis et multiples survols. Sur les anciens plans je vois effectivement des quantités de ces petites formes de rateau à six, à quatre, à deux dents qui représentent les batteries allemandes dans le dit bois. Sur le dernier plan, plus de batteries. Elles ont rebroussé chemin dans un autre bois en arrière. Nous leur avions envoyé tant d'explosifs et d'un réseau si serré qu'elles ont jugé la situation intenable. Autant de gagné: leur tir, venant de plus loin est moins précis, sans compter les casses de matériel que nous n'avons pas vues, mais qui sont certaines sous cette intensité de feu, et les destructions de munitions que notre batterie a, je ne sais par quel bonheur, le privilège de faire sauter certains jours, deux ou trois fois dans la même soirée. Quel beau panache de fumée au-dessus des bois!"

C'est aux côtés de sa batterie que le prêtre-artilleur écrit cette lettre, un œil sur son papier, l'autre sur les lignes ennemies. Le devoir l'exige. De fait, il est forcé d'interrompre son travail. "Je reprends ma lettre. Je l'avais interrompue pour bouleverser à coups d'explosifs certains coins de tranchées allemandes de 3e ligne que j'observe attentivement aux jumelles à ciseaux — un fameux instrument, qui vous fait assister aux coups de pelle et de pioche des

Allemands, comme si vous étiez à côté d'eux — que j'observe depuis plusieurs jours, et qui m'ont tout l'air de se muer en abris pour mitrailleuses, vous savez, ces terribles mitrailleuses masquées qu'on ne songe pas à coiffer, ou qu'on ne peut pas, faute de les découvrir, coiffer d'explosifs, et qui, de l'arrière, balayent nos braves petits fantassins victorieux des premières lignes. Voilà pourquoi en pensant à mes petits frères d'armes que j'ai à venger et à protéger, je viens d'éprouver une bonne joie patriotique en voyant jaillir des colonnes de fumée du fond de ces repaires situés entre deux mille cinq cent cinquante et deux mille cinq cent soixante-quinze mètres, et que je prends d'enfilade dans les tranchées. Bon! je ne sais si je les ai. . . ."

Une deuxième interruption où l'épistolier doit céder la place, cette fois, non plus à l'artilleur, mais au prêtre. "Un de mes maréchaux des logis est venu interrompre mon observation et ma lettre, passant à travers un enfer d'éclatements de 25 et de 210 (le brave petit!), pour me dire de descendre en hâte au poste d'observation à la batterie. Son maître-pointeur vient d'être blessé très grièvement. Au lieu de rester dans les abris, il est sorti, malgré l'ordre donné, faire une petite corvée pour rendre service à ses camarades. Un 150 a éclaté à trois mètres de lui. Je l'ai trouvé, un éclat dans le ventre, semble-t-il, et une jambe très contusionnée. Je l'ai confessé et préparé à mourir, si telle était la volonté de Dieu..."

Quelques semaines plus tard une nouvelle lettre du même prêtre nous permet de constater qu'il

accomplit toujours le même bon travail: "Les Allemands nous avaient grignoté, miette par miette, plusieurs de nos tranchées. Quelques heures avant l'installation de nos canons, un élément de tranchée venait de tomber aux mains des Allemands. Ç'a été le dernier. Nous avons commencé par régler notre tir aussi près que possible, malgré les arbres, en venant à journées entières dans les tranchées de première ligne. Puis quand les Allemands commençaient, nous continuions et avec précision, je vous en réponds. C'était le premier acte. Au bout de quelques jours de ce petit manège, les Allemands, à la grande joie des fantassins, ont eu l'air d'en avoir assez. Leurs "minens" eux-mêmes se taisaient. C'était le deuxième acte. Pendant ce temps, les artilleurs couraient par monts et par vaux à la recherche d'observatoires, d'où l'on puisse surprendre ici un créneau de mitrailleuse, là un emplacement de "minen," là un emplacement de travail, etc . . . Quelles corvées! Avec de l'eau jusqu'à mi-jambe ou du soleil à vous rendre à l'état de gélatine tremblotante! Une balle qui vous est destinée vient s'aplatir sur les pierres du parapet et tombe bêtement au fond de la tranchée. Mais quelle récompense aussi quand, entre deux sacs de terre, on épie le fauve!

"On installe son téléphone, le plus près possible du poste d'écoute, et la sérénade commence. C'est le troisième acte. Les coups, longs d'abord par prudence, se rapprochent. La trajectoire se tend, les obus sifflent avec un petit ton moqueur, tout près, tout près

au-dessus des sacs à terre français du poste d'écoute où l'on est aspergé par la terre qui vole des tranchées allemandes. Les dépôts de grenades sautent. On entend des hurlements et tout à coup, à travers un créneau, un cri de rage déchire les quelques mètres qui nous séparent et un gosier allemand rugit en français: "Ah! bandits!" C'est le plus bel éloge que puissent faire à l'officier d'artillerie et à son canon tous ces jeteurs de gaz asphyxiants et de pétroles enflammés. Cependant les obus arrivent, arrivent toujours; chaque mètre de tranchée allemande a son obus. Liaison des armes et des âmes! si bien que maintenant les pertes de nos braves fantassins sont presque nulles."

Mais toute cette besogne ne se fait pas sans danger. "J'ai failli être tué il y a trois jours en téléphonant à un téléphone d'infanterie. Un énorme "minen" est tombé sur l'abri qui s'est défoncé d'une façon effrayante. Le téléphoniste a été tué entre mes bras presque, mes bottes étaient rouges de son pauvre sang. Un autre a été écrasé. Un troisième me voyant debout, — je n'avais rien, mais rien du tout, que du sang aux mains et de la boue sur le casque et l'uniforme, — me crie, les lèvres pleines de sang: "Mon lieutenant, ô mon lieutenant, ne m'abandonnez pas, je n'ai plus de jambes!" Pauvre petit, il se cramponnait à mes habits. Je gratte avec mes doigts la glaise compacte, je soulève les madriers tout en le consolant, je lui donne l'absolution et à force de gratter, je retrouve ses deux jambes qui n'étaient que contusionnées."

Ce dévouement et cet entrain, couronnés par maints exploits, devaient gagner au prêtre-artilleur les cœurs de ses hommes et de ses chefs. "Hé, disait de lui un soldat à un prêtre, on a vu un chic curé l'autre jour. Il est continuellement exposé dans son poste d'observation devant les premières lignes. Il y passe toute la journée. En s'y rendant le matin et à son retour le soir, il harangue les fantassins. A l'un il dit: "Pourquoi faites-vous des bagues alors que votre abri pourrait être mieux organisé, faites donc quelques travaux de défense!" A un autre: "Pourquoi tremblez-vous?" — "J'entends les Allemands qui piochent". — "Eh bien piochez, vous aussi!"

Ses chefs ont voulu le récompenser. Son colonel le propose pour une citation à l'ordre de l'armée avec un double motif: comme soldat... comme prêtre... Mais voici, raconte le colonel lui-même, "il s'est trouvé quelqu'un à la manière d'avant la guerre, et le second motif a été purement et simplement biffé. L'autre motif en est resté boiteux avec son "comme soldat" et l'on a tout tripatouillé."

Heureusement, il y eut réparation. La citation demandée fut accordée après un nouvel exploit et accompagnée cette fois de la Croix de la Légion d'honneur et de la croix de guerre. "Cela fera du bien aux âmes des soldats qui voient en moi la Religion", écrit le soir même le nouveau décoré.

## Rôle du prêtre-soldat

---

Je reviens sur le prêtre-soldat. C'est que, de tous côtés, on s'accorde à louer sa bravoure, son dévouement, son esprit surnaturel, l'atmosphère de foi et de vaillance qu'il crée peu à peu autour de lui et dont profitent les âmes les plus rebelles à la grâce, celles qui refusent encore de s'approcher d'un aumônier.

Le prêtre-soldat a accepté la position anormale qui lui est faite. Il sait bien qu'il ne devrait pas être où il est, au milieu de ces hommes de guerre, vêtus comme eux, armés comme eux, se battant comme eux. Il avait été appelé — choisi entre mille — par Dieu lui-même pour une autre mission, mission toute de paix et de miséricorde. Ses mains qui manient le fusil ou la grenade et tout à l'heure vont peut-être se teindre de sang humain avaient été consacrées pour des sacrifices non sanglants et des gestes de pardon.

Mais une loi de haine est venue bouleverser sa vie. Il a dû obéir. Sur ses lèvres une prière alors a germé: "Que le prêtre, ô mon Dieu, quoi qu'il arrive, domine toujours en moi le soldat!" Et il est parti calme, se confiant en la divine Providence, sachant bien qu'elle peut déjouer les calculs humains et faire tourner à la gloire de Dieu les faibles machines inventées contre Lui et ses serviteurs.

Il ne s'est pas trompé. "Sans nous, écrit un de ces prêtres-soldats, tous les braves gens de mon bataillon seraient bien délaissés. Ils n'auraient que la courte visite, le rapide passage de l'aumônier divisionnaire, presque inconnu et pas par sa faute: il a le régiment à sa charge. C'est insuffisant pour douze cents hommes et plus. Qu'elle est magnifique, la revanche du bon Dieu! Les "curés sac au dos" sont les aumôniers — par milliers — des soldats de France, et les réconcilient avec le prêtre. Combien ont été assistés, absous par eux! Nous avons un rôle providentiel."

Providentiel, oui certes. Non seulement, en effet, le prêtre-soldat relève le moral des troupes par son dévouement, son entrain, sa bravoure, ce que peut faire tout chef et tout soldat d'élite, mais encore il dit la messe, il confesse, il absout, il communie, et voilà ce qui lui est spécial, ce que ne peut faire aucun laïque, ce qui met dans l'armée, à la portée de tous, au moment le plus propice, la source même de la grâce divine.

Quelques exemples. "Il y a huit jours, écrit un sergent, nous avons été porter le Saint-Sacrement à une malade, dans des conditions peu banales. Un prêtre-soldat en uniforme, sur lequel il avait passé un surplis et l'étole, a pris Notre-Seigneur dans un corporal (il n'y a ni custode, ni ciboire). Puis je l'ai précédé tête nue, portant le rituel; nous avons traversé tout le village qui n'est d'ailleurs qu'un amoncellement de ruines. Sur notre passage, les sentinelles rendaient les honneurs, les officiers s'arrêtaient et saluaient,

les hommes de même, et sans exception. J'étais d'autant plus heureux que je voyais que ces honneurs allaient bien à Notre-Seigneur. Si le Saint-Sacrement avait été porté par l'aumônier divisionnaire, celui-ci a rang de capitaine, et on aurait pu s'y tromper. Mais là, non, et il n'y a pas eu un sourire, pas un visage étonné; mais partout, une tenue, une correction parfaite, sous le masque de boue qui recouvre tous nos malheureux soldats."

Un autre: "La dernière affaire à laquelle j'ai assisté n'a été qu'un tout petit combat où cent vingt hommes environ ont été engagés; soixante-quinze ne sont pas revenus, dont quarante à peu près de ma compagnie. A huit heures du matin on les désigne; à deux heures de l'après-midi (c'était un dimanche, l'heure des vêpres), ils devront sortir du fortin que nous avons pris aux Allemands trois jours auparavant, et s'emparer de la tranchée nouvelle qu'ils ont immédiatement creusée à cent mètres de notre nouvelle conquête. Je vois encore un brave Ardéchois qui avait tiré de sa poche la photographie de sa femme et de ses deux petites filles, et qui passa une partie de la matinée à les regarder en pleurant. Le soir, à cinq heures, il était mort. Ce matin-là, j'ai confessé trente-deux hommes sur quarante qui devaient marcher, derrière un panier rempli de terre qui nous abritait contre les balles. Ça s'appelle un gabion (si vous ne le saviez pas) et je vous assure qu'il n'y a pas de confessionnal qui vaille un gabion pour ouvrir les âmes à la grâce, et leur tirer les vieux péchés. J'ai eu aussi occasion de

prêcher quelquefois. Jamais nous ne retrouverons ces auditoires inoubliables, où dans des églises trouées d'obus, moitié ambulances, moitié laissées au culte, deux ou trois cents hommes, officiers et soldats confondus, crottés jusqu'aux épaules, écoutaient de toutes leurs oreilles ce qu'un prédicateur de fortune, non moins crotté qu'eux, leur disait au nom du bon Dieu."

Et un troisième: "Je reviens de la messe. Quel magnifique spectacle, dont je rapporte de profondes émotions! L'autel était dressé sous les hêtres en futaie, dans une partie du parc légèrement vallonné. En arrière de l'autel un arc de verdure décoré de drapeaux — les drapeaux du 14 juillet de la Mairie!... Massés sous les arbres, des centaines de soldats, plusieurs milliers, car nous sommes ici deux régiments au complet. Au premier rang, les officiers. J'ai célébré la messe et prêché. De toute ma voix et de tout mon cœur, j'ai parlé, à ces soldats de France, de la Vierge libératrice. Au loin le canon grondait, la chorale a exécuté très brillamment l'hymne à l'Étendard, avec répliques du clairon. C'était poignant, et bien des yeux étaient humides. Au commencement et à la fin, les tambours et les clairons des deux régiments ont exécuté leurs plus belles marches. Je vous assure qu'ils soufflaient dur et tapaient fort. A l'Élévation, la sonnerie "aux champs" fut comme une acclamation à Notre-Seigneur, un vibrant acte de foi... Et partout au front, se déroulent ces imposantes cérémonies. La guerre a fait sortir Dieu des églises pour un culte public et national! Que je suis heureux

et fier d'être si intimement associé à ce renouveau religieux, chez nos hommes de France, et, pour ma petite part, d'en être l'agent! Tous les soirs pour le mois de Marie, l'église déborde. Il faut entendre tous ces braves gens répondre au chapelet et chanter de tous leurs poumons les refrains des cantiques. Quand on donne le cantique de Lourdes, "Ave, ave Maria!" c'est à se boucher les oreilles, si fort ils crient. Chaque jour aux messe matinales, quelques communions. Beaucoup portent ostensiblement leurs médailles et les petites bannières du Sacré-Cœur."

Nous pourrions multiplier ces exemples consolants. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'en reproduire d'autres dans nos chroniques subséquentes. Ils ne sauraient en effet, nous semble-t-il, être mis en trop grande lumière. De leur ensemble se dégage une manifestation si claire de l'action de la Providence, dans le monde, bien propre à augmenter notre confiance en elle. Concluons aujourd'hui, par cet extrait d'un article publié dans la *Revue pratique d'Apologétique.* C'est un beau et juste hommage rendu au prêtre-soldat.

"Il est impossible de donner une idée de tous les prodiges de valeur accomplis par les prêtres-soldats, de leur courage, de leur audace téméraire qui tente la fortune au péril de la vie et qui est bien dans le caractère français. Les traits héroïques abondent; c'est presque une injustice de choisir. D'ailleurs ce n'est pas les actions d'éclat individuelles, quelle qu'ait pu en être la portée militaire, que les prêtres-

soldats ont le mieux mérité du pays; c'est par l'influence qu'ils ont exercée, par l'esprit qu'ils ont entretenu dans l'armée. Le prêtre-soldat, par la seule présence, soutient, réconforte, et quand il y ajoute le geste et la parole, il entraîne, il électrise. Devant lui, les lâches rougissent; l'indiscipline et l'insubordination s'évanouissent. On sent qu'il est pas son caractère, par sa fonction, l'homme du devoir. Mieux que cela, n'est-il pas l'homme de Dieu, l'homme qui peut absoudre, qui peut tracer sur les mourants et les blessés le geste du pardon, l'homme dont la prière peut recommander à Dieu d'une manière plus directe et plus efficace?

"Non, on ne dira jamais tout le bien que les prêtres-soldats ,les curés de campagne devenus sous-officiers, et même officiers, ont fait à l'armée française. Les soldats sont unanimes à le reconnaître et il est intéressant d'en recueillir l'aveu dans la bouche de gens qu'on ne peut soupçonner de préventions cléricales. Un soldat blessé a fait la déclaration suivante: "Avant la guerre, je n'étais pas pour les curés. Maintenant, je les aime. Sans eux la guerre n'aurait pas marché. Ce sont eux qui nous remontaient le courage et qui nous en donnaient." Il n'y a pas bien longtemps, un ouvrier de Belleville, en son argot parisien, disait à un correspondant de la *Gazette* de Lausanne, en parlant des prêtres au front: "Il faut reconnaître qu'il y a quelque chose en eux qu'il n'y a pas dans les autres... Un qui était avec nous, je l'ai vu monter sur le remblai afin qu'on pût le voir de toutes les tranchées, et rester

là au milieu d'une volée de balles, faire la prière et donner la bénédiction... Il était sur la brèche, on peut bien le dire. Il n'a pas été touché. Et ils savent vous parler... Nous autres, quand on voit un camarade touché gravement, on ne sait pas que dire; on dit: "Allons, mon vieux, ça ne sera rien". Pour eux, il y a autre chose!... J'ai vu des rouges — alors de vrais rouges — leur serrer la main et leur dire merci. Le moral de l'armée française leur doit beaucoup, là, il n'y a pas d'erreur."

Quel hommage aux prêtres-soldats, comme le dit l'auteur de l'article, que ces paroles simples et franches! On peut les souligner, on n'y peut rien ajouter.

---



# LE PRÊTRE-OFFICIER

## Officiers d'élite

---

L'armée française compte un bon nombre de prêtres parmi ses officiers. Les uns ont repris un grade qu'ils avaient abandonné en entrant au noviciat ou au séminaire; les autres, plus nombreux, ont été promus sur le champ de bataille.

Ces promotions sont fréquentes. L'ecclésiastique, on ne saurait le nier, constitue un soldat très brave. Il a déjà fait le sacrifice de sa vie et de tout ce qui s'y rattache. Il a pleine confiance en la Providence. Il obéit aveuglement à ses chefs. Qu'est-ce donc qui l'arrêterait, quand il s'agit d'une charge meurtrière, d'une mission dangereuse, d'une rude corvée? Et non seulement rien n'arrête son courage, mais encore rien ne diminue, chez lui, cette qualité si précieuse à la guerre, l'entrain. Il combat avec une certaine gaîté, une bonne humeur communicative. S'il n'a pas toujours le cœur à la joie, il sait se dominer et faire bonne figure quand même pour aider ses compagnons. Une vie disciplinée, le souci des âmes, l'habitude de traiter avec elles, de les soulager, l'ont entraîné à ce rôle. Rien d'étonnant que ses chefs le distinguent entre mille, que ses camarades soient heureux de servir sous lui.

J'ai raconté, dans un de mes premiers articles, les exploits du Père de Gironde. Ses soldats raffolent de lui. Il est en train, disait dernièrement le cardinal de Cabrières, de se conquérir, par sa bravoure, son dévouement et son entrain, une réputation européenne.

Faisons connaissance avec quelques autres. Nous les laisserons parler eux-mêmes. C'est plus vécu. Voici d'abord un officier de chasseurs alpins.

"Vous me demandez ce qui m'a fait le plus d'impression. Ce sont les charges à la baïonnette. La dernière, sur un bois que les Allemands avaient organisé formidablement. Nous attaquons à midi — jusque vers 3 ou 4 heures, tir intense de l'artillerie et de l'infanterie. Les "abeilles" voltigeaient, en sifflant, en miaulant, toutes furieuses, aurait-on dit, d'avoir manqué leur but. Tout d'un coup nos clairons se mettent à sonner à notre droite. J'étais en train de lire l'Imitation, avec un sergent-major prêtre, quand je m'entends appeler: "Chabord? — Mon capitaine? — En avant avec votre section! droit au but!" J'ai fermé mon *Novum*, un adieu au sergent-major et: "En avant, les enfants." Si vous aviez vu des hommes qui couraient, le sourire aux lèvres, d'autres qui braillaient des "En avant!" épouvantables, accompagnés de diverses aménités à l'adresse des "Boches", et tout ce paquet vivant, hérissé de baïonnettes, dégringole jusqu'au bois. En route je n'ai pas eu un instant de crainte; dans ces moments-là, le sacrifice de sa vie vous apparaît sous une forme si concrète qu'il n'effraie plus, et puis, quand on sent le

bon Dieu près de soi, que peut-on craindre? Si une balle frappe, n'est-ce pas de sa main d'amour qu'on l'aura reçue? Quelle force que la foi, mes chers amis, et qu'il est facile avec elle de ne pas se courber sous les balles, quand le devoir commande de marcher le front haut.

"Nous arrivons au bois. Je suis rejoint là par le reste de la compagnie: "Chabord, en avant! déployez à travers le bois en coup de râteau. — Bien, mon capitaine, et si je rencontre une tranchée? — Sautez dessus! — Bien, mon capitaine."

"Et de nouveau en avant. Les hommes se précipitaient, l'œil à la recherche des tranchées perfides, prêts à bondir. Je suis obligé de les retenir pour maintenir leur cohésion. Au galop maintenant, nous sommes dans de grands sapins où il fait bon courir... Quels cris! et quelle poussée!... Les Allemands n'ont pas osé nous attendre, et avant d'être atteints par nos baïonnettes, ils avaient fui, abandonnant tout, sacs, fusils, équipements. Nos chasseurs étaient contents du résultat... avec le regret cependant de n'avoir pu rougir leurs baïonnettes! Vous trouverez ce détail atroce, mais la guerre comme le disait un ambassadeur allemand, ces jours-ci, "n'est pas un thé de cinq heures!"

"Voilà notre dernière charge, charge moins sanglante que d'autres précédentes — mais si les Allemands avaient eu le courage de nous attendre, quelle boucherie! Nous avons auprès d'eux la réputation de soldats terribles. De fait, depuis qu'ils nous ont

achevé des blessés, nous ne sommes pas tendres à leur égard, et il serait, je crois, inutile de prêcher la pitié aux hommes.

"Là où les chasseurs alpins sont le plus redoutés, c'est dans les bois précisément. Lundi dernier je pars en reconnaissance pour préciser l'emplacement de deux petits postes allemands situés dans la même forêt que nous. Au petit jour, nous voilà glissant, rampant, d'arbre en arbre. Au bout d'une demi-heure, couché à plat ventre derrière un sapin, j'ai la satisfaction de voir à la jumelle deux sentinelles allemandes, en manteau noir (il faisait froid) ... à 200 mètres de nous... pas vus ! nous nous approchons encore, en vrais Peaux-Rouges. A 40 mètres! encore un peu plus près! et nous apercevons ces "Messieurs", à quelques dizaines de mètres de leurs sentinelles, occupés à scier des sapins. Je ne sais quelle impression j'ai ressentie au contact de ces hommes si paisiblement occupés et qui allaient, quelques secondes après, quitter cette terre... pour toujours. Pan! pan! mes deux scieurs de bois tombent en poussant des râles affreux. Le petit poste est mis en éveil, nous sommes poursuivis à coups de fusils, mais trop tard: nous sommes déjà loin. Le lendemain matin, c'était le tour de leurs sentinelles touchées sans avoir rien vu. Et voilà notre guerre de bois, faite d'embuscades, de surprises, une vraie guerre de Peaux-Rouges qui démoralise ces pauvres allemands. Ils se vengent en incendiant, en pillant, et parfois en torturant les chasseurs blessés qui ont eu le malheur de tomber

entre leurs mains. Mais enfin, le bon Dieu qui voit tout sait assez de quel côté sont le crime et l'injustice, en dépit du *mit Gott für Konig und Vaterland* des casques et des plaques de ceinturon. Évidemment ce sont moins les hommes que les chefs qui portent la responsabilité de ces fautes.

"Nos chasseurs sont admirables au combat. Si vous voyiez avec quelle crânerie ils savent mourir. Si vous les entendiez dire: "C'est pour la France, je suis content!" vous seriez vite persuadés des ressources inouïes que cachent ces âmes jeunes. Puissent les saints de demain les exploiter au profit du seul idéal digne d'être poursuivi par tous les sacrifices, vous savez lequel! Comment pouvoir douter que ceux qui se sacrifient si facilement pour leur patrie de la terre, ne se donneraient pas tout entiers, à la Beauté Ingénue du Cœur de Jésus, s'ils la connaissaient. Un exemple: au cours d'un combat très meurtrier pour nous et encore plus pour les Allemands, les chasseurs, serrés de près par des forces quatre à cinq fois supérieures, furent sommés de se rendre. Se rendre! nous ne savons pas le faire, et ces chasseurs ont répondu à la sommation par leurs dernières cartouches, mourant, frappés debout, en criant: Vive la France! N'est-ce pas? cela est beau, et cependant *illi ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem...*"

"Plusieurs d'entre vous, mes bien chers amis, m'adressent un "à bientôt" presque impatient. Je serais, moi aussi, très heureux de vous revoir tous, vous n'en doutez pas. Mais laissons cela au bon Dieu

qui règlera toutes choses selon son bon plaisir et notre plus grand bien. Il est très possible que je meure, comme tant d'autres sont morts, et si cela m'arrivait, il ne faudrait pas vous attrister mais croire à un rendez-vous un peu retardé, mais plus beau encore que celui que vous espérez, un rendez-vous en pleine lumière, là-haut tout près de Celui à qui nous nous sommes tous à jamais donnés."

On le voit, le danger n'effraie pas cet homme. Il ne se courbera pas sous les balles, il marchera le front haut, entraînant ses camarades, il mourra joyeux: c'est la foi qui le soutient et le surélève.

Le Père du S... un officier d'infanterie celui-là, est aussi brave et aussi surnaturel. Écoutons-le: "Voici le récit de l'affaire où, il y a cinq jours, j'ai eu toute la compagnie à commander seul. Il y a, là où nous sommes, une ferme Maggi construite par les Allemands. Elle sert de dépôt de munitions. Il fallait la leur prendre à tout prix. Vers 5 heures, nous lançons à l'assaut. L'artillerie a nettoyé le terrain devant nous et mis le feu à la ferme remplie de munitions qui crépitent. Il reste quelques défenseurs montés dans des arbres et dans un pigeonnier. Pour être Allemands, ils ne laissent pas d'être héroïques. Armés de ces terribles mitrailleuses qui nous font tant de mal, ils tiennent encore et nous tuent du monde. Le capitaine tombe, le lieutenant prend le commandement et par bonds successifs à travers les champs de betteraves, nous arrivons à la ferme. Il fait nuit. Vite le lieutenant et une trentaine d'hom-

mes occupent une tranchée de gauche. Le reste de la compagnie demeure avec moi. Il faut de la décision. Je m'improvise capitaine: "Là, dans l'ombre, ne bougez pas. Attendez-moi." Puis: "Allons! quelques braves." Trois hommes se présentent. Je leur explique ce que j'attends d'eux: "Nous allons aller ensemble reconnaître ce qu'il y a de l'autre côté de la ferme." Nous nous glissons dans l'ombre et avons le bonheur de découvrir une immense tranchée vide. C'est là que je décide de transporter la compagnie. Le poste est dangereux, périlleux: le plus avancé. Tant pis! J'ai grand soin de ne pas le leur dire. Je fais distribuer à chaque homme une quarantaine de cartouches, — en plus de leurs cent vingt réglementaires, — car je trouve un caisson de munitions, et en file indienne, dans l'ombre, je les mène dans la tranchée. Une course pour me faire approuver par mon commandant, une autre pour soulager mes pauvres blessés et mes chers mourants,—j'en trouve qui sont dans une ferme depuis quatre jours, j'exerce auprès d'eux mon saint ministère, et je les fais transporter par des brancardiers, — puis me voici revenu à mon poste. J'y passai la nuit, n'y dormant que d'un œil."

Le lendemain soir, devant les troupes réunies, le colonel félicitait chaudement l'adjudant du S... de sa bravoure et le nommait sous-lieutenant.

## Deux sous-lieutenants

---

Le nombre des prêtres promus officiers sur le champ de bataille augmente toujours. L'armée française offre de plus en plus ce curieux et touchant spectacle d'un sergent, d'un lieutenant, voire d'un capitaine, montant à l'autel à la première halte ou s'agenouillant, après un commandement, pour consoler et absoudre un mourant. Moments bénis qui reposent des duretés de la guerre et font oublier bien des souffrances.

C'est le témoignage qu'envoient du front tous les officiers prêtres. Il suffira d'en entendre deux raconter leurs actions de chaque jour.

"Nous sommes ici, écrit un sous-lieutenant, depuis plus d'un mois à trois cents mètres des Boches, à la lisière d'une forêt; et les nuits, dans la boue et sous la pluie, ne sont pas très agréables. Défense d'ailleurs absolue pour aucun des hommes de dormir pendant la nuit et encore moins à l'officier de service pour tout le secteur de la Compagnie: cinq cents mètres de tranchées à surveiller, et, avec cela, des nuits noires qui ne permettent pas de voir à quatre mètres devant soi. Dieu nous garde et nous protège. A part quelques obus et quelques balles dont nous

nous saluons mutuellement chaque jour, pas d'attaque sérieuse depuis un mois. La consigne est très simple: pas de retraite possible, il faut tenir là jusqu'au dernier. Bien des fois pendant la nuit de veille, j'ai renouvelé mon *voveo*; les minutes paraissent des heures quand on cherche à percer la nuit noire pour deviner ce qu'on a devant soi.

"J'ai dû être privé pendant quinze jours de la sainte messe et voici que,depuis quinze jours, j'ai de nouveau le grand honneur de la dire: quelle consolation et quelle force on y trouve! J'ai reçu, grâce à la charité de M. N., un autel portatif: alors la messe se dit dans la tranchée même. Mes hommes m'ont fabriqué dans le sable une petite chapelle; des claies bien travaillées forment l'autel et deux tôles ondulées constituent le toit. Quand ce n'est pas dans la tranchée, c'est dans une masure abandonnée et encore respectée par les obus, tout près de la ligne.

"Le dimanche, comme aujourd'hui, une des messes se dit dans une immense carrière de pierre blanche abandonnée. Une grande salle dans la carrière en renfoncement — six à sept mètres de hauteur, vingt à vingt-cinq mètres de profondeur et douze à quinze mètres de largeur — sert de chapelle; l'autel est dressé dans le fond, orné splendidement, par les soldats de la Cie bivouaquée dans la carrière, avec des houx arborescents coupés dans la forêt, des petits sapins déplantés aux alentours et transportés là pour la circonstance. Des vases de circonstance aussi, en culots d'obus de 75, portent des clématites et des graines

rouges de vieux églantiers. Un projecteur, prêté par le génie, éclaire de sa lumière blanche la salle sombre. Et je chante la grand'messe. Rien n'y manque: un chanteur de profession, une voix de téonr excellente, fait solo et les soldats reprennent en chœur *Kyrie, Gloria, Credo.* — A l'Évangile, une petite exhortation de circonstance à mes soldats, où le souvenir de la famille absente fait perler au coin de l'œil de mes vieux territoriaux quelques larmes. Au moment de l'élévation, pour compléter la fête, quelques sifflements d'obus au-dessus de la carrière font le silence plus profond, le recueillement plus complet.

"Aujourd'hui, nous avons récité la consécration de la France au Cœur Immaculée de Marie. Puisse-t-elle enfin, cette bonne Mère, nous donner la victoire et le salut de la France! Confiance! Vive l'armée et vive la France!

Un mot, en passant, de l'installation matérielle.

"La vie dans les tranchées n'atteint pourtant pas la santé; il est vrai que le carré des officiers, sous la terre, est confortablement installé; matelas, édredons posés sur des claies souples, poèle trouvé dans une maison abandonnée et amené là pendant la nuit — nous avons même sur notre terrasse poulailler et lapinière. Notre coq chante le réveil à la barbe des Boches et fait gronder le colonel, qui s'imagine que ce coq est sur la tranchée ennemie.

"Quand il passe un obus sur la casemate, le lapin cesse de ronger et se tapit en tendant l'oreille. mais le coq, lui, chante quand même.

"En somme, qui sait? peut-être que l'absence de sacrifices pour la vie matérielle serait un obstacle au bien des âmes. Heureusement que le danger est là et rappelle à la réalité: on reste uni au bon Dieu et toujours en train malgré tout...

"J'ai trouvé si grande sympathie, accueil si favorable dans ma nouvelle Cie, que j'ai plus de liberté encore comme sous-lieutenant dans mon ministère; et puis, mes hommes sont plus que jamais mes enfants: ils sont si heureux de me parler de leur femme, de leurs enfants qui prient pour eux...

"Faites prier beaucoup pour nous, pour moi surtout, afin que je puisse faire du bien autour de moi. C'est mon grand souci de rester fidèle à la mission magnifique que le bon Dieu m'a confiée."

Sous la capote de l'officier, le cœur du prêtre bat donc toujours. S'il se dévoue, s'il demande qu'on l'aide, par des prières, à être vaillant, ce n'est pas pour obtenir de l'avancement, des honneurs, une réputation nationale; c'est pour les âmes, c'est pour remplir sa "mission" de sauveur d'hommes.

Et il la remplit, cette mission, même auprès des condamnés à mort. Un autre sous-lieutenant va nous dire comment il a assisté un de ces malheureux. Mais, auparavant, car le ministère du prêtre-officier est varié, un mot de l'installation des fils de fer: "L'autre jour, je suis allé avec dix hommes placer des fils de fer en avant. Ces fils de fer, appelés réseaux Brun, sont en rouleaux et quand les deux hommes qui les portent sont arrivés à cinquante mètres en avant

de la tranchée, ils filent en courant, l'un à droite, l'autre à gauche, et le réseau se déploie. Cela fait par terre comme un gros ressort haut de soixante centimètres et aussi long qu'on veut. Heureusement que l'autre nuit il pleuvait et faisait du brouillard, car nous nous sommes approchés bien près de l'ennemi entre la Meuse et la voie ferrée, à Ménonville, entrée de Saint-Mihiel. Nous avons eu la chance de ne pas recevoir, de toute la nuit, un seul coup de fusil. Et pourtant, toutes les nuits, il y a des coups de feu échangés de part et d'autre. Il faut dire que, la nuit, il est très difficile d'attraper: 1° parce qu'on voit très mal le but, 2° parce qu'on voit très mal le viseur du fusil.

"Quand ç'a été fini, avec mes dix hommes, nous avons enterré sept morts français qui étaient dans nos lignes. Le lendemain, mission très délicate. Un homme avait été condamné à mort la veille au soir, Je m'étais offert pour l'assister dès que j'avais su la condamnation. Je suis allé avec le condamné et son escorte, mais sans me faire voir, pour que le condamné ne se doutât de rien, car il espérait être gracié. Une demi-heure avant l'exécution, au coin d'un bois, on m'a laissé seul avec le bonhomme. J'ai dû lui apprendre la nouvelle, car son avocat était absent, et, pendant une demi-heure, je me suis entretenu avec lui. Je l'ai confessé puis embrassé, et nous voilà partis pour le poteau. En route je faisais baiser mon crucifix au malheureux. Nous arrivons au bord d'une route, dans une prairie où le bataillon est massé. On lit au

condamné l'acte du jugement; un capitaine s'avance avec un sergent et dégrade l'homme; on le fait mettre à genoux; il refuse de se laisser bander les yeux; et, à peine venais-je de lui dire de regarder une dernière fois le crucifix et levait-il les yeux que les coups partent et le malheureux tombe en avant. Un sous-officier lui donne alors le coup de grâce... J'ai été bien ému, mais tout s'est bien passé; il faut dire que j'avais bien prié le bon Dieu de m'aider. J'avais dans mon étui de révolver une relique de la petite carmélite de Lisieux, que j'ai accrochée au scapulaire du condamné, et tout a marché. J'ai su de divers côtés que ma conduite avait été très bien vue. Quelques instants avant la mort, j'ai embrassé le condamné, devant le front des troupes; et, aujourd'hui, j'écris à la veuve pour lui annoncer la mort, mais en ne lui disant pas tout."

Encore un pauvre homme, et ils se comptent maintenant par milliers, qui doit son salut à la présence d'un prêtre à l'armée, d'un prêtre-soldat ou officier.

---

## Vie du prêtre-officier

---

Dès janvier dernier, j'ai pu signaler la forte et saine influence exercée dans l'armée française par les prêtres-officiers. Tant par leur exemple que par leurs paroles, ils relèvent le moral de leurs hommes, ils raniment leur patriotisme, surtout ils retrempent leurs âmes aux sources de la grâce.

Voici de nouveaux détails. Ce sont encore deux lettres venues du front qui me les apportent, deux lettres de prêtres-lieutenants. Écrites dans un moment de répit, presque en pleine action, l'une même interrompue plusieurs fois et reprise seulement au bout de quelques jours, elles nous mettent au courant de la vie de ces hommes héroïques, vie où les actes militaires et les exercices religieux s'entremêlent, mais que domine et soulève toujours l'esprit sacerdotal. Édifiions-nous à leur lecture.

"Dimanche dernier, j'ai dit une messe à la lisère d'un bois, où se trouvaient deux compagnies et demie. Ob m'avait dit d'agir avec prudence, à cause d'un officier incrédule. Or, au premier rang de l'assistance était cet officier. J'ai eu les deux commandants et le colonel; ce dernier a assisté à une deuxième messe, à l'emplacement du bataillon de réserve. Aux deux

messes, très belle assistance. Malheureusement, il y a beaucoup d'hommes qui n'accomplissent pas tout leur devoir religieux. J'ai fait l'acquisition d'un superbe accordéon de vingt-cinq francs qui servira pour l'accompagnement des cantiques. J'ai aussi deux drapeaux. J'ai ici, au village nègre, un très joli petit oratoire dédié à N.-D. de la Garde et j'y célèbre tous les matins.

"Cet après-midi, j'ai fait l'enterrement d'un pauvre homme mort subitement dans un gourbi. Une voiture est venue chercher le corps que j'ai accompagné jusqu'au village voisin... C'est le commandant qui m'a fait appeler pour me demander de faire un service religieux. Une note avait paru dans les compagnies: "Un service religieux sera fait à la levée du corps par M. le lieutenant Boutin..."

Après les services religieux, le service militaire. Car, pour être prêtre, on n'en est pas exempt. Mais on tâche d'accomplir les besognes à la fois les plus périlleuses et les moins répugnantes au caractère sacré dont on est revêtu.

"Dimanche soir, je suis allé, vers 9 heures, avec deux caporaux et huit poilus faire une patrouille en avant de nos réseaux de fil de fer. J'ai été, grâce au fond sombre (il faisait clair de lune) d'un champ de betteraves, jusqu'à une petite carrière où se trouvait un cadavre affreusement décomposé; nous n'avons rien vu, mais en rentrant nous étions tout fiers d'avoir fait acte de "poilus".

Ces actes d'ailleurs ne nuisent pas à la ferveur sacerdotale. Ils semblent même parfois l'augmenter.

"Vous savez que j'ai le bonheur de célébrer tous les jours, et de biner tous les dimanches. Vous ne sauriez croire quelle consolation je goûte à cette messe quotidienne célébrée dans un décor ultra-rustique. L'idéal du prêtre est d'aller de messe en messe jusqu'au ciel. L'idéal du prêtre, c'est de voir dans chaque matin que Dieu fait naître, comme le radieux lendemain de sa première messe... Je pense souvent à cette belle parole de Bossuet: "Il n'y a rien dans le monde, que Jésus-Christ, et en Jésus-Christ rien de plus grand que son sacrifice."

"Ce soir, je jouis d'un peu de tranquilité, bien qu'en demi-première ligne, si l'on peut dire. Mon petit gourbi de lieutenant est un délicieux ermitage dans le bois. J'ai six jours et six nuits à y passer. Je lis, je prie, j'écris, je réfléchis à bien des choses; la guerre est si instructive!..."

L'autre prêtre-lieutenant est, lui aussi, à quelques mètres des Boches. Il travaille dans les tranchées à ensevelir des morts. "Nous voià pour huit jours face aux Boches, dans un terrain très marécageux, mais nous sommes sur une sorte de falaise et nos cases ne sont pas humides. Nous passons la nuit à creuser des tranchées dans les champs, devant l'ennemi, et nous heurtons dans l'ombre des cadavres de nos pauvres coloniaux, tombés dans la nuit du 17 décembre, et qu'on n'a pas encore enterrés! C'est fait maintenant; j'ai conduit des infirmiers reconnaître les corps,

et, à la faveur d'un épais brouillard, ils ont été ensevelis sur place, car il eût été impossible de les transporter. Que c'est affreux des cadavres en pleine décomposition, et que c'est triste de voir ces malheureux dans toutes les positions, se tordant encore les mains dans la souffrance, laissés si longtemps sans sépulture! Les Boches se doutent que nous travaillons la nuit, aussi ne cessent-ils de tirer des fusées éclairantes; comme nous occupons une position en fer à cheval, nous sommes presque entourés de leurs fusées; ils en font partir six et même plus à la fois: comme elles éclairent beaucoup à chaque fois, il faut s'arrêter net, rester immobile, se courber en deux pour que nos silhouettes ne se détachent pas sur la crête — exercice d'assouplissement des reins!

"Nous passons huit jours ici et huit jours à l'arrière; ce n'est pas trop pénible, mais il faut faire seize kilomètres pour rejoindre nos cantonnements, et la nuit, par des chemins défoncés, lourdement chargés, les hommes trouvent cela très dur."

Pour le prêtre, il y a la messe qui fait oublier bien des fatigues et apporte son réconfort incomparable. L'Église a beau être en ruines, on trouve bien quelque abri.

"Nous sommes dans un pays complètement dévasté; comme toujours, l'église a été spécialement visée; on a pu sauver quelques objets: un beau Christ, des chandeliers, des canons. Le missel est tout transperçé de balles, de shrapnells, aussi dois-je suppléer à bien des mots disparus.

"Je dis la messe dans une salle de l'école communale qui a reçu elle-même bien des obus. On a refait les murs avec une rangée de briques, les cartes murales servent de carreaux aux fenêtres. Tout cela n'abrite que très sommairement; ce n'est qu'un vaste courant d'air, il faut toute leur bonne volonté aux cierges pour ne pas s'éteindre, ils coulent lamentablement; mais on arrive à dire une messe... recueillie? en tous cas très édifiante par l'assistance debout tout autour de l'autel.

"Les officiers des régiments que nous sommes venus renforcer assistent à la messe, même en semaine; je l'ai dite pour un lieutenant de Montalembert, mort à l'hôpital, mais héroïquement, car il avait voulu rester jusqu'au bout dans la tranchée. Trois colonels, en plus du nôtre, étaient présents."

Ainsi la vie du prêtre-officier demeure, au milieu des camps, grâce à Dieu, et en dépit des prévisions sectaires, une vie vraiment sacerdotale. Elle est pieuse, dévouée, agissante. Elle prêche les vertus les plus héroïques. Elle sert à la fois la Patrie et l'Église.

---

# LE PRÊTRE-BRANCARDIER

## Ambulancier et brancardier

---

Deux nouvelles silhouettes de prêtre, non moins attachantes que les premières. Même vaillance, même dévouement, même abandon à la Providence. Dans le blessé que le brancardier ramasse sur le champ de bataille ou que l'ambulancier soigne à l'hôpital, une âme vit, une âme de Français. Lui assurer le bonheur éternel, la rendre plus vaillante, si elle doit encore animer le corps afin que pour la patrie il accomplisse de glorieux exploits: tel est le but, qu'au prix de durs sacrifices, l'un et l'autre poursuivent. Quelques lettres nous le feront mieux voir. Celle-ci est d'un prêtre ambulancier, du 9ème corps:

"Je vous écris dans un grenier, sur mes genoux. Mais quand le canon est si près, et comme il faut être près du canon pour recueillir ses victimes, on s'installe dans n'importe quel abri, pourvu qu'il soit abri. Il y a loin de l'ambulance théorique à celle que nous montons, de-ci de-là, derrière la ligne de feu. Les blessés ne font que passer par nos mains. Aucune opération. Rien que des pansements. Nous évacuons toujours, les automobiles font cela merveilleusement. Ceux qui sont blessés à la poitrine ou au ventre ont grand chance de mourir d'hémorragie.

Je suis affecté aux non-évacuables, c'est-à-dire aux mourants. Cependant j'ai toute facilité pour voir les blessés. J'ai été accepté en effet à la 10e ambulance à titre de prêtre, et j'ai pour remplir mon ministère, toutes les latitudes possibles. Le matin, je puis dire ma messe à l'heure que je veux. Vous dire le ministère que je remplis est assez compliqué. En dehors des confessions, c'est surtout celui des conversions ou des encouragements. Les combattants français sont heureux de trouver un prêtre et de lui parler. Des indifférents ou des "areligieux" mis en présence de cette grande commotion qu'est la guerre, avec ses perspectives de dangers terribles, se trouvent, les uns aigris contre la vie; les autres, comme un certain lieutenant du 68e, vous disent: "Je deviens religieux quand je considère le courage des catholiques devant le danger. Moi, au contraire, je suis sans consolation". En effet, là, plus rien qui puisse satisfaire les passions: pas de sommeil suffisant, tout le jour essayer de dormir contre un talus de tranchée froide et humide; la nuit, avoir l'œil au guet pour tirer devant soi au moindre bruit, à travers les haies de fils de fer qui défendent les abords du retranchement, — ou bien faire des bonds à travers les mitrailleuses jusqu'à la tranchée voisine. Quand ces pauvres gens sortent après deux jours, trois jours, rampant pour ne pas se faire voir et tuer, le regard brillant de fièvre ou d'ardeur guerrière, le visage tout couvert de chaux, harassés, maigris sous leur barbe hirsute, et cependant chargés comme des bêtes de somme, je vous assure que, le cœur serré et les larmes aux yeux, l'on prie avec foi pour eux.

"Notre ambulance est affectée à ce qu'on appelle le groupe de la division marocaine, comprenant surtout les marocains, les zouaves, les noirs sénagalais, et le 9e corps, celui de Tours si brave, mais si amoindri par quatre grandes batailles. Je trouve parmi eux tous nos gens du centre.

"Les Angevins sont bons! Vous voyez d'ici ceux auprès de qui je puis exercer mon ministère, auprès des infidèles, pauvres noirs qui sont bons comme de grands enfants de la rue Haxo ou de Montmartre, fiers de leur habit militaire, heureux de voir la France et de se dire français. "Nous Français comme vous, disent-ils, toucher la main à tous". (Et les poignées de main n'en finissent plus). L'autre jour, ces pauvres noirs revenaient, affamés, du combat. Tous sont engagés, et gagnent ainsi assez d'argent. Ces pauvres gars voulaient nous acheter du pain. Vous devinez si nous leur avons fait rentrer leur porte-monnaie; et après le pain, ce fut tout ce que nous avions à l'ambulance qui y passa, viande, pommes, vin; ils préféraient de l'eau. Il fallait voir toutes ces dents blanches qui déchiraient nos restes! La cuiller du père Adam fonctionnait mieux que nos cuillers et nos fourchettes à nous, et les "marci, marci" (pour dire merci) se pressaient sur leurs grosses lèvres. Quelle charité entre eux aussi: ils partagent avec leurs camarades. Ainsi quatre ont bu dans mon quart le peu de vin blanc que j'avais rapporté de Châlons; ils se passaient le quart. Quels excellents soldats! Ils sont cent fois plus disciplinés que nous. Ces chers nègres ont l'âme

ardente: "Si pas canons prussiens, vite fait. Nous un quart d'heure en Allemagne et plus de Prussiens. Nous pas venus pour faire des prisonniers, mais pour faire la guerre. Tout tuer, tout tuer! Pas de blessés! Et couper l'oreille. Coupe-coupe." Ils appellent ainsi une sorte de couperet ou gros couteau de cuisine pour hacher la viande que tous portent en plus de leur fusil et de leur baïonnette.

"Pourquoi faut-il que beaucoup d'entre eux soient fétichistes? Plusieurs portent à leur poignet un petit collier d'amulettes.

"Le camp marocain et zouave n'est pas moins intéressant. J'ai trouvé là un petit marocain de dix ans, vêtu d'un large jupon de zouave un peu raccourci et d'une large veste du même uniforme. Le petit gars, seul dans le désert, sans parents, a été rencontré par les zouaves peu de temps avant leur départ pour la France. Ils l'ont adopté et le petit a voulu les suivre en France, à la guerre. Il aide le cuisinier, et, bien entendu, ne manque de rien. "Moi, zouave français!" Il faudrait instruire ce pauvre enfant, mais le moyen!

"Les blessés et les malades sont surtout nos perles. Pauvres gens, ils sont bien "rendus" à ce moment-là; Dieu n'a plus qu'à rentrer, ils lui ouvrent la porte toute grande. Plusieurs de mes amis, prêtres d'ambulance, ont fait la même constatation. A Châlons, durant huit jours, dans un hôpital, aucun blessé n'a refusé le prêtre et beaucoup ont reçu les sacrements avec une foi indescriptible. Ceci corrobore le fait

d'expérience souvent constaté en temps de paix: le mourant qui est le mieux disposé à paraître devant Dieu est le soldat.

"Partout sur la ligne de feu nous trouvons aussi de pauvres exilés qui fuient devant l'ennemi dans la crainte d'être amenés prisonniers ou exposés aux pires outrages. Ces gens-là défilent sur les routes et les chemins avec leur longue charette garnie de quelque mobilier et de tous leurs enfants. Les femmes suivent à pied par derrière. Pauvres gens. Ils sont souvent sans pain; le pays qu'ils traversent est désolé, pillé. Il faut que les soldats les fassent vivre. L'argent dans nos pays ne sert à rien... Il n'y a rien à acheter. Mais le ravitaillement militaire est merveilleusement assuré. Tout arrive à point, viande, pain, balles, obus, médicaments. Et tout cela est apporté en automobile. Il faut aussi apporter quelque consolation à ces affamés, tout en leur distribuant du pain et des vivres. Eux aussi se rapprochent de Dieu, quand ils pensent que, peut-être, comme je l'ai vu souvent, lorsqu'ils rentreront au pays, ils trouveront leur maison démolie, incendiée ou pillée."

N'est-ce pas que cette âme rend un son bien vaillant et bien surnaturel? Écoutons-en une autre. C'est un prêtre-brancardier cette fois qui va parler. Il écrit aux élèves de Ste-Croix, l'ancien collège des Jésuites, au Mans, dont il était le père spirituel avant la guerre: "Ah! mes chers amis, que je voudrais qu'en un pèlerinage ou une grande sortie, M. le directeur vous amène tous ici sur le front, pendant quelques

heures seulement. Une tournée dans les tranchées rien que pour voir les sacrifices des soldats, une autre dans les villages abandonnés, en ruines, pour vous rendre compte des souffrances des habitants envahis et des plaies que subit notre pauvre France en ce pays, et une autre dans les ambulances, en face des blessés, pêle-mêle sur la paille qu'on fait aussi abondante que possible, agonisant ou bien se guérissant. — De tout cela, il part une leçon incroyablement éloquente, que tout le monde comprend, même ceux qui le voudraient le moins: c'est que la vie d'un homme, le bonheur d'un homme, cela ne vaut presque rien, qu'on en demande le sacrifice sans cesse à une foule d'individus, comme la chose la plus ordinaire et qu'il faut que tout le monde soit prêt. — Je vous assure qu'ici en face de ce spectacle perpétuel on sent tomber son égoïsme...

"Je vous inviterais aussi à m'accompagner dans la recherche des blessés. Vers cinq heures du soir, quelquefois plus tôt, un ordre nous arrive: "Il y a eu engagement au 124e, au 115e au 130e, attelez les voitures, prenez les brancards, filez." — On prend les chemins les moins en vue, on tâtonne de route en route, en se trompant quelquefois dans la nuit, et en risquant de passer chez les Prussiens avec chevaux et voitures. On essuie parfois les plaintes d'un commandant, d'un colonel qui déclare que nous nous montrons trop, quand lui et ses hommes se cachent, et que nous pouvons ainsi attirer sur les siens obus et balles — puis on arrive. D'ordinaire, notre point de ralliement est une ferme. On envahit les salles les plus grandes, on y

a mis de la paille, et à mesure qu'ils arrivent ou qu'on les y amène, on installe les blessés. Ils sont là, serrés les uns contre les autres: on a besoin de tant de place! Majors et infirmiers passent dans les rangs, coupent les vêtements, et avec un soin et des précautions admirables, je vous assure, font les pansements. Je ne vous décrirai pas tout ce qu'on voit, et les blessures affreuses qui font parfois, de ces salles, d'épouvantables étalages de boucherie; on a raison de défendre l'entrée des dépôts de blessés et d'ambulances aux civils, c'est trop dur de voir tout cela. Heureusement, j'y ai, moi, ma place et j'y jouis de la plus entière liberté. Les majors me renseignement même sur l'état des blessés et me signalent les plus gravement atteints.

"Combien de centaines ai-je vus déjà? Je ne sais; quatre fois seulement, dont deux sur le champ de bataille même, je me suis heurté à un refus de sacrements. Les pauvres gens! Si le soin des blessés et leur entourage est ce qu'il y a de plus pénible, c'est de les rechercher qui est le plus émouvant. — D'ordinaire on ne peut y aller que la nuit; comment obliger les brancardiers à se montrer quand on donne à tous l'ordre absolu de se cacher, de se serrer, et que les officiers menacent du revolver ceux qui manifestent l'envie de sortir des tranchées? Si on les fait partir en avant, ces pauvres brancardiers, ils seront fauchés en quelques minutes par les mitrailleuses; un grand nombre est déjà tombé, qu'y gagnerait-on? Quand nous sommes maîtres du champ de bataille, v.g.: à Moran-

val, à Dranzel, à Rethonvillers, au Quesnoy, on avance par petits groupes, en cherchant à travers champs, à travers bois, dans les habitations isolées. On dit à demi voix: "Blessés, blessés!" Mais d'ordinaire ce sont les blessés qui appellent dès qu'ils entendent du bruit. J'entends encore à Moranval, dans cette immense plaine qui venait de voir une fuite échevelée des Allemands: "Brancardiers, brancardiers!' On allait des uns aux autres le plus vite possible, mais c'est très long et il faut des précautions pour le transport de chacun.

"Le principal danger de cette recherche est de s'égarer à force de tourner dans une plaine pendant la nuit; on ne sait plus la direction à prendre. Il est arrivé qu'on craquât une allumette, en se cachant bien, pour consulter la boussole; plus souvent, hélas! des incendies servent de points de repaire: à quelque chose malheur est bon! Mais plusieurs fois on nous a arrêtés jusqu'ici, à temps, sur la route des lignes ennemies.

"Les Prussiens sont très changeants. Parfois ils n'admettent pas qu'on les approche —; d'autres fois, comme l'autre jour, ils nous ont laissés prendre nos blessés, jusqu'à cent mètres de leurs tranchées. Mais le lendemain, quand est venu le tour des morts, et qu'on a voulu les enterrer, les brancardiers ont été reçus par des balles. Il y a vingt-cinq cadavres de Français à quelques centaines de mètres des tranchées et qui seront enterrés, Dieu sait quand! Déjà les corbeaux les entourent, et c'est une des horreurs de la guerre. Enfin, il y a parfois de longues marches de

vingt-huit à trente kilomètres, avec tout son fourbi sur le dos.

"Ajoutez-y mes quarante ans d'âge. Cependant, je marche à merveille. Mon rang de capitaine me donne l'avantage de fréquenter plus facilement les hommes."

Et les hommes en deviennent meilleurs, et la grâce de Dieu, par cette action combinée de l'épreuve et du dévouement sacerdotal, reconquiert peu à peu la France. Que de prêtres paient de leur sang cette re-christianisation de la patrie! Ils le versent volontiers, comme ce jeune jésuite brancardier, Marcel Thelier, mon compagnon d'études l'an dernier, et que la guerre vient de faucher au moment où il allait enfin se livrer à un apostolat préparé depuis de longues années. Que son âme vaillante repose en paix et que son sacrifice généreusement offert à Dieu retombe sur son cher pays en pluie de grâces!

---

## Rôle du prêtre-brancardier

---

Le poste de brancardier est l'un des plus aimés des prêtres mobilisés. Il est d'abord dur à la nature. Il lui impose de rudes corvées. Mais surtout il permet d'atteindre facilement les âmes, de leur faire entendre au bon moment les paroles de vie.

A tout brancardier, deux besognes incombent ordinairement: la relevée des blessés, puis une série de travaux variés. Il remplit la première presque continuellement s'il est brancardier de division ou de réigment, moins souvent s'il est brancardier de corps d'armée. Il ne va alors sur le champ de bataille que pour les actions importantes. Le reste du temps, il est occupé à l'arrière.

A l'un et l'autre de ces postes, qu'on l'envoie au front ou qu'on le retienne au cantonnement, le prêtre se dévoue toujours avec joie et entrain. Une lettre de l'ancien père spirituel du collège du Mans nous l'a déjà montré relevant et consolant les blessés, voyons-le maintenant loin du champ de bataille, dans les autres travaux du brancardier.

Ces travaux sont variés, avons-nous dit, surtout pour un prêtre. En voici un qui, en attendant les engagements importants, est cantonnier. "J'ai re-

marqué, écrit-il, qu'un de nos soldats avouait qu'il était cantonnier. J'ai à faire le même aveu. Depuis un mois, une compagnie de territoriaux est ici pour réparer les routes. Sans doute le travail presse, car depuis trois jours nous devons les aider. Et nous fournissons comme eux de longues journées, de 6.30 hrs à 11.15 hrs et de 12.30 à 5.15 hrs. Le premier jour, après quatre kilomètres, massette sur l'épaule, j'eus à casser les blocs en cailloux. Hier à aujourd'hui, je suis devenu carrier... Je fais de l'excellent travail dans ma carrière... parmi les territoriaux. Il m'a été très agréable de faire là leur connaissance. Leur dépôt est Sens, 5e corps. Ils sont pourtant de provinces assez différentes ou éloignées. Je les crois jusqu'ici assez bien disposés et j'espère leur faire du bien.

"En attendant, j'ai les reins un peu brisés, la capote et le pantalon et la figure de plus en plus sales, une ou deux ampoules et même une ou deux égratignures faites par quelque pierre dégringolant trop vite sous mon pic acharné.

"La figure sale. Je le crains, sans avoir un miroir pour le constater. Ce qui est certain, c'est que je ne me lave pas la figure tous les jours. Loin de là! Il faudrait du temps, il faudrait de l'eau. L'eau est à deux cents ou six cents mètres du village au minimum. Nous ne savons pas où nous laver les mains.

"Le temps nous manque pour lire, écrire et faire toilette. Nous allons être obligés, sans reveil-matin, de nous lever à 4 heures pour dire nos messes."

Mais à ces deux besognes: travail matériel et relève des blessés, le prêtre brancardier en ajoute une troisième. C'est le ministère divin, l'apostolat des âmes. Toujours il peut dire un bon mot, glisser une conseil salutaire, absoudre même un blessé et donner l'extrême-onction à un mourant. Parfois, à l'arrière surtout, il a plus de latitude. Il peut remplir alors, pour ainsi dire, les fonctions d'aumônier. Un ancien professeur de théologie se trouve dans ce cas heureux: "Je vous ai écrit les consolations que m'avaient données les semi-vendéens qui forment le 72e Territorial, nos voisins. Ils ont rempli fidèlement l'église pour la prière du soir qu'on a instituée à X... en leur honneur. Samedi soir, sur le conseil des autres aumôniers, j'ai remplacé l'instruction du soir par une invitation très simple et très discrète à venir à confesse avant de monter aux tranchées, ce qui devait se faire dans la nuit. En deux mots, je leur ai rappelé la parole de l'Évangile qui a, en temps de guerre, toute sa saisissante réalité: "Soyez toujours prêts, car à l'heure où vous ne pensez pas, le Fils de l'homme viendra." Avant dimanche prochain, Dieu peut demander à l'un d'entre vous le sacrifice de sa vie. On ne se confesse d'ailleurs pas seulement pour se purifier d'un péché mortel, mais pour rentrer ou entrer davantage dans l'amitié du Bon Dieu... En conséquence, tout de suite après l'exercice, nous nous mettrons, cinq ou six prêtres, à votre disposition: à la sacristie, au confessionnal, derrière l'autel, et dans les nefs, aux endroits où l'on a placé une bougie. L'invitation a été écoutée. Nous avons eu tous du travail.

"Aussi, avant-hier, dans un nouveau village, Y..., où mon bataillon au repos pour quelques jours cantonnait, je n'ai rien eu de plus pressé que de demander à M. le curé d'instituer, pour le temps de notre passage, une prière du soir. Il a été assez bon pour accepter. Je sors de cette première réunion. L'église était à peu près pleine. Elle le sera demain. Et c'est pourtant la seule heure où les cabarets sont déconsignés pour la troupe. J'ai essayé de leur faire comprendre qu'en Jésus-Christ, ils trouvaient tout, comme autrefois les Mages: un Dieu à adorer, un chef à servir, un ami à aimer et à faire leur associé, leur compagnon de chaque instant. Comme on a peu envie de leur faire des phrases. Ils ont envie d'autre chose, et la tunique de soldat empêche d'arrondir le geste ou de sacrifier à la littérature; et puis, on a si peu de temps pour se recueillir, qu'il faut laisser Notre-Seigneur les exhorter..."

C'est la bonne manière. Le prêtre-brancardier ne devait pas tarder à le constater. Il écrit de nouveau environ quinze jours plus tard: "J'ai plus à faire surtout depuis que la prière du soir pour les soldats a été instituée. On a les mêmes auditeurs pendant cinq jours environ, les troupes au repos venant cantonner au village pendant ce laps de temps, pour remonter ensuite aux tranchées. C'est la troisième fois que je renouvelle l'expérience avec des éléments différents de mon régiment, et même avec un régiment étranger, recruté parmi des croyants plus énergiques. Il y a eu les trois fois certainement du bien de fait, assez

nombreuses communions... quelques retours. On m'a parlé, par exemple, d'un soldat, artiste d'une certaine culture, touché par la grâce au milieu d'un salut et venant se confesser...

"Cette dernière fois, j'ai essayé de procurer aux soldats une petite retraite. Je mets à contribution le curé du village, mon collaborateur, un curé du Cantal, très instruit et très zélé, brancardier comme moi, et l'aumônier du Corps. Nous prêchons tour à tour, mais en ordonnant les instructions selon la progression logique des exercices.

"Le premier essai, qui n'est pas terminé, m'encourage à continuer. Nous passerons ainsi, en trois fois, tout le régiment. Cette fois, c'était le 1er bataillon. L'assistance n'était peut-être pas aussi nombreuse que les fois précédentes, excepté hier soir, où elle commençait à être plus sérieuse, et où j'ai pu parler de Jésus-Christ notre chef, et de la croix, notre drapeau, devant un bel auditoire qui avait l'air de comprendre et de suivre avec intérêt.

"Les prêtres brancardiers, comme M. L... et moi, prêchent en capote. Il serait difficile de faire autrement. Cela peut en détourner quelques-uns? je n'en sais rien pourtant. Cela peut être aussi pour plusieurs une raison d'écouter avec plus de sympathie la parole du bon Dieu, traduite par un camarade vivant de la même vie qu'eux. D'ailleurs il y en a pour tous les goûts. L'aumônier de corps "à trois galons", comme on dit ici, apporte à nos réunions l'appui de son autorité officiellement reconnue. Et le curé parle

en pasteur qui a pour lui ses cheveux blancs et sa longue expérience."

Un autre prêtre-brancardier nous met aussi au courant de son ministère: "Chaque dimanche, je dis mes deux messes aux avant-postes, la première à 8 hrs 30, à la ferme de Louvant, la deuxième à 11 hrs, au carrefour de deux routes sous bois. Vous pouvez vous y unir de loin en demandant qu'elles se passent sans accident. L'installation n'est pas toujours des plus solides, et il n'est pas besoin d'un tremblement ou d'une marmite pour basculer mon église. A Louvant, une planche, un porte posée sur trois faisceaux de fusils sert de piédestal à mon autel. Un coup de pied maladroit du prêtre ou d'un passant sur un des neuf fusils et le château de cartes s'effondrerait. Au carrefour, je suis en plein air, non dans une grange. Et un vent un peu violent me donnerait des craintes très fondées. Tente en toile de soldat, nappe d'autel, voile du calice, manuterge, purificatoire, risqueraient de s'envoler bien loin. Je n'ose parler ainsi de l'hostie, car pour elle toutes les précautions sont prises et, je crois, sans offenser en rien la liturgie... Dimanche dernier, ma messe dite, l'autel en piquets s'est affaissé, lentement, sur ses articulations en fil de fer. Mes hussards acolytes étaient encore là et, de leur petit doigt, ont équilibré tout le système jusqu'à ce que tout mon autel fut plié et fermé dans sa boîte... Ces messes sont aimées, demandées et suivies avec grande dévotion. Le temps et le local manquent seuls pour inviter à la

confession et à la communion. Un prêtre qui ferait partie du régiment pourrait plus facilement arriver à ce précieux résultat. Mais une messe bien entendue, le dimanche, c'est déjà une bonne semence religieuse et un grand réconfort, une source infinie de grâces pour l'âme de nos troupiers."

Cette source de grâces ,il a fallu la guerre pour l'ouvrir à un grand nombre. Elle était à portée d'eux, en temps de paix, comblant de ses bienfaits chaque matin, dans l'église du village, tous ceux qui venaient s'y abreuver. Ils l'ont dédaignée. Dieu aurait pu les rejeter à jamais. Il a eu pitié de leur détresse morale. Et sur leur route, en ces temps de bouleversement, au bon moment, il a fait surgir un prêtre-brancardier.

Par ce prêtre, par tous ceux qui, dispersés comme lui dans l'armée française, y entretiennent ou y ravivent la vie spirituelle, les âmes abattues se relèvent et le France remonte peu à peu vers Dieu.

---

## Secrétaire et vaguemestre[1]

---

Ils sont angoissants les jours que vivent les familles dont un membre — père, fils, époux — est sur la ligne de feu. Sans doute c'est de bon cœur qu'on l'a laissé partir. N'est-ce pas la France qui réclame des défenseurs, la France violemment assaillie? Et pour la patrie ne faut-il pas consentir tous les sacrifices? Mais si elle voulait ne pas exiger celui de la mort... si elle pouvait se contenter de quelques mois, d'une couple d'années même, de rude service, de bravoure sur les champs de bataille, d'endurance dans les tranchées...

Chaque jour, la famille forme les mêmes vœux, et chaque jour aussi elle attend avec angoisse le passage du courrier. Heureusement les lettres impatiemment désirées viennent régulièrement, ces lettres admirables des soldats de 1915 que Lavedan vient de célébrer dans sa langue savoureuse, "franches, loyales, jamais équivoques, toujours pures... les unes graves, la plupart gaies... certaines sublimes de grandeur et de simplicité, tracées partout à l'aube, en plein midi, au triste

[1] Comme ces deux besognes sont souvent remplies par des prêtres-brancardiers, nous avons cru devoir placer ici les lignes qui s'y rapportent.

crépuscule, à la lueur d'un falot, d'une petite lampe électrique, au son du canon ou dans l'armistice du silence", qui constitueront plus tard "la véridique et prodigieuse histoire morale de cette guerre."

Leur arrivée apporte la joie et l'espérance dans la famille. Il a donc encore échappé cette fois-ci, se dit-on. Et cependant la bataille a été meurtrière... il y a pris une part active... ses camarades sont tombés nombreux à ses côtés... Vraiment une protection plane sur lui... Il en a tant vu maintenant... les balles semblent le dédaigner... Il reviendra sûrement...

Mais une semaine le courrier n'apporte rien. Puis deux, trois, quatre passent ainsi. L'inquiétude, une anxiété mortelle rongent maintenant la pauvre famille. Qu'est devenu le cher absent? Est-il prisonnier? blessé? mort?

C'est alors que très souvent un nouveau rôle échoit au prêtre, aumônier ou brancardier. On connaît là-bas, dans le petit village, par les lettres des mobilisés, par les rapports aussi des journaux, sa bonté, son dévouement, sa charité à toute épreuve. C'est à lui assurément qu'il faut s'adresser si l'on veut avoir des nouvelles sûres, si l'on veut être fixé sur le sort du pauvre disparu. Etvoici comment à ses multiples fonctions le prêtre se voit obligé d'ajouter celle de secrétaire-correspondant. Même quand les familles ne l'interrogent pas, il doit souvent leur apprendre la triste nouvelle, leur donner des détails touchants. Combien de soldats le prennent comme un confident au dernier moment, lui font promettre dans

un serrement de mains ému, au sortir d'une confession régénératrice, d'écrire à leurs parents.

"Des parents affligés, affolés, écrit un prêtre du 86ème régiment, s'adressent à moi pour savoir ce qu'est devenu leur fils, ou, s'ils savent déjà sa mort, pour me demander des détails, s'ils pourront faire exhumer leur fils après la guerre. Cela me force à des recherches, souvent longues et infructueuses. Les registres où l'on a consigné le nom des morts à l'ennemi enterrés dans les différents villages, sont plus souvent fort mal tenus. Il a fallu faire si vite. Et souvent tout manquait: plaque d'identité, livret. J'ai bien peur qu'après la guerre on ne puisse identifier la moitié des tombes de nos soldats. Un tertre sans nom au milieu des champs, ou une fosse commune, où ils dorment anonymes. Malgré tout, j'aime ce ministère de consolation. On peut tant faire de bien à ces pauvres parents affligés, en les aidant à accepter chrétiennement ces grands deuils. J'ai eu surtout de la peine l'autre jour pour annoncer, à une pauvre famille, la mort tragique d'un pauvre petit bleu de la classe 14. En montant aux tranchées il a été blessé par le fusil d'un camarade, qui, par une incurie coupable, l'avait laissé armé, et qui l'ayant laissé tomber de son épaule en marchant, l'a rattrapé par la gachette. Résultat: cuisse brisée à bout portant. Le pauvre petit souffrait terriblement. On espérait pourtant le sauver. Je l'ai accompagné dans l'auto américaine à Longueil-Annel. Et bien m'en a pris de lui proposer, sans croire encore au danger immédiat pour la vie, de se

confesser. Il l'a fait. Deux ou trois jours après, il est mort dans des souffrances terribles d'une gangrène gazeuse."

Un autre prêtre raconte ainsi les derniers moments de son lieutenant et les services qu'il lui rendit: "J'entends un soldat crier: Le lieutenant est blessé! C'était bien à moi d'y aller. J'y cours; à cinq ou six mètres de moi, un peu en avant, sur la droite, le lieutenant gisait sans connaissance. Déjà il avait dû recevoir une blessure, car sa tête était enveloppée de bandes; de la blessure qu'il venait de recevoir à la partie postérieure gauche du crâne, s'échappait un flot de sang. Chaque pulsation projetait au dehors de gros bouillons. Il ne fallait pas songer à arrêter l'hémorragie, la blessure était trop grande et trop profonde. Je me suis mis à lui suggérer quelques pieuses pensées, je pris sa main pour qu'une pression me fit sentir qu'il m'entendait, mais rien, et d'une voix de plus en plus ralentie, il disait toujours: "En avant! En avant!"... Voyant que ma présence auprès de ce pauvre lieutenant était inutile, et que le combat m'appelait, je le quittai."

Mais ce fut pour revenir à la fin de l'action: "Il me restait à accomplir un triste devoir, celui de prendre sur le lieutenant les objets qu'il m'avait dit de remettre à sa femme. Je prends mon sac, et à quatre pattes je rejoins le corps du lieutenant, il commence à être radie et froid, il est d'ailleurs exsangue: il y a à côté de lui une mare de sang et je m'aperçois que je me suis agenouillé dedans.

Je prends l'Imitation de Jésus-Christ, le chapelet auquel il tenait beaucoup, un portefeuille plein de souvenirs, un rouleau d'or, etc.; enfin pour sa femme et ces parents, je baise pieusement ce front glacé. Je vous assure qu'à ce moment-là, on est anéanti par l'émotion."

Moins touchante mais non moins utile et difficile est la charge de vaguemestre. C'est un poste de confiance. Suivons un prêtre, qui le remplit, dans ses courses mouvementées et périlleuses.

"Alors il a fallu partir "au courrier". On a erré dans la neige indéfiniment; à force de renseignements et de détours, nous avons passé le A..., puis nous sommes retombés sur la S... Le soir, retour aux "guitounes" et distribution des lettres dans les tranchées. Le lendemain, même programme dans une tempête de neige inouïe; le surlendemain, par un ciel splendide. Malheureusement nous nous détachions trop bien sur la blancheur immaculée de la montagne, et nous avons vite appris l'existence d'une tranchée allemande sur le flanc opposé du ravin; nous avons passé le H... à la course, courant, tombant dans la neige, accompagnés une bonne demi-heure par les balles. Le jour suivant, tempête. On ne se voyait pas à deux mètres; je suis arrivé au sommet pour prendre une syncope... et un petit verre de chartreuse gracieusement offert au grand hôtel par un chasseur.

"Le lendemain, beau temps; un avion boche aperçoit notre groupe et nous survole vingt à vingt-

cinq mètres. Il a fallu se disperser et vider ses cartouchières sur ses ailes; j'avoue que l'on n'était rassuré qu'à moitié. A Gérardmer déjà, une de ses bombes nous a tué un cuisinier, un officier, un major, plus un artilleur, un maréchal-des-logis et je ne sais qui encore. Il nous a tout de même lâchés; résultat: une heure de moins pour faire la course et se sentir à l'abri.

"Lendemain, neige, vent atroce; nous sommes arrivés à la S... transformés en glaçons, la barbe, les cils, la figure dans une gaine de glace, moulus, trempés. On a reçu son courrier sous la neige, et on est reparti glaçon comme devant.

"Pays superbe; marche dans la forêt, sur la neige molle; traversée de jolis torrents sur de petits ponts pittoresques; de temps à autre, rencontre d'un convoi de mulets, ou de blessés, d'un petit poste de secours, d'une écurie, voire d'un rapide chevreuil poursuivi par des chiens devenus sauvages. Pas de bruit; parfois l'ébrouement d'un mulet qui renâcle, on ne sait où, dans la vallée, ou la lourde chute d'un paquet de neige qui glisse des branches. Le plus pénible, c'est encore l'arrivée; il faut tout se déharnacher pour entrer dans sa "guitoune", retirer ses fourbis après soi, et là se condamner à des positions atroces: pas moyen de se tenir debout ou même de s'asseoir... si ce n'est sur des gamelles. J'en ai été réduit à rouler, pendant un kilomètre, un tonneau trouvé dans la forêt, à l'introduire par le trou béant qui sert de cheminée à ma demeure... et à coucher dedans comme un chien... ou comme un autre Diogène.

"J'attends le soir pour porter les lettres dans les tranchées; elles sont à dix mètres de nos cuisines, mais il faut se heurter vingt fois, embrasser trente sapins, tomber deux fois par terre avant de découvrir, dans le sombre, l'entrée du boyau boueux qui mène aux sections.

"Là il faut coudoyer les poilus, faire des rétablissements et des tours d'équilibre pour arriver à se croiser sans se mettre de la boue jusqu'aux genoux On vend les journaux, on causotte; j'apporte des nouvelles, on me dit les événements de la journée, je prends mon petit air de grenades et de balles, je fais ma visite au capitaine et aux lieutenants, je prends les commissions et... je me retourne. Malheureusement nos cuisines sont à côté d'une batterie de 90, et si nous y perdons pour les grenades, nous y gagnons par exemple pour les marmites qui sifflent au-dessus de nos "guitounes", cassent les branches, coupent les troncs, éclatent d'une façon très caractéristique, font rouler en l'air leurs éclats, arrosent de neige.

"A travers les arbres, on voit très bien les tranchées allemandes; elles sont à certains endroit à dix-neuf mètres de la nôtre. Et l'on est recouvert d'un grillage — une vraie cage à poules! — pour se protéger des éclats. Éternuez: vous saurez où nous sommes.

"Le plus dur c'est de ne pouvoir dormir tant on est mal, tant il fait froid. J'ai touché une bonne congestion pulmonaire, et c'est ce qui vous vaut une si longue lettre — on m'a fait partir sur un mulet, à "cagoulet", sous une neige horrible: deux kilomètres

à se geler pour descendre dans la plaine, puis je suis monté dans une ambulance alpine; au col on a pris une confortable ambulance anglaise qui en rien de temps nous a conduits à l'hôpital."

Arrêt de quelques semaines, deux ou trois mois peut-être, puis le vaillant prêtre reprendra son poste un moment abandonné. Il retournera aux mêmes travaux, au même dévouement, aux mêmes dangers sans se soucier qu'un même sort le guette, qu'un plus grave peut-être lui est réservé.

Exposer sa vie, la donner même, pour la patrie: le clergé de France a, de tout temps, compris et réalisé cette ambition des âmes nobles; il la comprend et la réalise encore aujourd'hui, calme, heureux, fier. Il n'a pas dégénéré.

---

# LE PRÊTRE-INFIRMIER

## Rôle du prêtre-infirmier

---

Après le prêtre-brancardier, après le prêtre-soldat, voici le prêtre-infirmier. Il est de la même trempe morale, de cette race d'hommes que la grâce surélève et rend capables d'accomplir, comme naturellement, les actes les plus sublimes.

Nullement préparé pour la guerre, elle ne l'a pas pris cependant au dépourvu. Comme le prêtre-aumônier et le prêtre-soldat, il s'acquitte à merveille du rôle, tout nouveau soit-il, qu'on lui assigne. Il déploie, sur les divers théâtres où l'ordre de ses supérieurs l'envoie et dans les positions les plus variées, d'admirables qualités. Sa patrie, les âmes: c'est tout ce qu'il aime, tout ce qu'il veut sauver, tout ce qu'il sert avec une énergie vaillante et joyeuse. Lui, sa santé, sa vie, il n'y pense pas, il en a fait le sacrifice depuis longtemps, il immole de nouveau tout cela chaque jour aux grandes causes de la France et de l'Église. Et cette abnégation lui facilite les actes les plus durs. Elle lui permet aussi de gagner les cœurs des soldats blessés et de les tourner vers Dieu.

Veut-on des faits? J'ai justement sous la main le "carnet d'un prêtre-infirmier". Ce sont des notes prises au jour le jour. L'auteur, hier encore profes-

seur de théologie au scolaticat des Jésuites de la province de Lyon, y raconte simplement, pour ses frères et ses amis, sa vie quotidienne. Nous n'aurons qu'à détacher quelques feuillets de ce journal intime.

Et d'abord les premières relations avec les blessés: "Je ne suis plus infirmier sans malades. C'est un réel progrès. Les premiers blessés sont arrivés dimanche, trop tard pour que nous leur disions une messe. D'un côté, c'est mieux: dans une semaine, on aura le temps de faire naître chez plusieurs l'envie d'y assister, s'ils ne l'ont pas déjà. Ce qui frappe tout de suite, c'est la facilité des rapports avec eux. Pas gênés du tout, ces troupiers pour parler à un curé. Il est vrai que le curé a un sarrau et leur rend quelques services assez bas, entre temps."

Le poste d'infirmier, en effet, fut-il rempli par un prêtre, n'est pas une sinécure. Quelques détails: "Le matin est occupé par le travail. Après la visite matinale du médecin, il faut porter les malades au pansement sur un brancard. Puis on balaye les salles. C'est ce que je fais le moins mal, ayant, grâce à mon noviciat, un commencement dans cet art. Il y a même des offices moins nobles. Pour faire toutes ces opérations, je revêts un immense sarrau qui cache à peu près la soutane. On devine tout de même le curé sous le balayeur. Et cela montre au moins que le curé n'est pas fier et fait volontiers tout ce qu'il sait faire pour rendre service."

Après ces détails d'ordre matériel, un mot de l'apostolat: "Le soldat blessé est littéralement trans-

formé dans l'atmosphère d'un hôpital où les prêtres, infirmiers ou non, entrent et causent en bons amis, où les sœurs se dévouent le jour et la nuit, où tous, infirmiers et infirmières ,se mettent au service des malades, dans un esprit de foi qui ne peut ne pas transparaître et se communiquer. Le résultat, ç'a été, pour notre petite ambulance, dès le premier dimanche, dix ou onze communions sur trente-cinq soldats présents. Cette semaine, le nombre des communiants a notablement augmenté. Presque tous ceux qui avaient communié la première fois ont voulu se confesser et communier de nouveau. Total: vingt-et-une communions. Et les chants ont été enlevés, surtout une très pieuse adaptation de "Les Saints et les Anges... Ave Maria", intitulée l'Ave Maria du Blessé, et composée par le Père Guillermin:

*A vous, o ma Mère,*
*O fleur de Jessé,*
*A vous la prière*
*Du soldat blessé, etc.*

Huit jours plus tard, le bon Père a la joie de pouvoir écrire: "Ce matin, troisième dimanche, vingt-deux communions de soldats sur quarante, parmi lesquelles toujours un groupe de nouveaux communiants. Je récite un bon *Te Deum.* Il en restera peu, s'il en reste, qui échapperont au bon Dieu dans cette maison du Sacré-Cœur."

Mais aussi quel dévouement ce prêtre zélé y met, et quelles industries pour prendre "les gros poissons". Il va nous raconter sa dernière capture, une fameuse...! mais auparavant, lisons ensemble sur la page précédente de son carnet l'histoire intéressante d'un jeune blessé:

"C'est un tout petit Marseillais, gentil comme un cœur, né près de la Blancarde. On dirait qu'il vient de renouveler sa première communion, ardent et candide comme ils le sont tous là-bas. Il a fait pitié aux Allemands. Je voudrais vous refaire son récit, avec l'accent, bien sûr. Sans l'accent, cela perd la moitié, et bien plus, de son charme. Blessé au côté, il tombe évanoui. Il a dû perdre alors à peu près tout le sang qu'il a dans les veines. Il a encore le visage blanc comme un linge après un mois. Heureusement même quand il n'y a plus de sang dans les veines d'un Marseillais, il y a encore du soleil. Il faut l'entendre raconter alertement ses aventures.

"Il se réveille sur le champ de bataille. Les Français ont été repoussés. Ce sont les Allemands qui arrivent. On voit qu'il remue. Un brave homme de Teuton lui fait boire, à sa gourde, un peu de chartreuse. Il lui serre la main, et en repartant, avec un air compatissant: "C'est la guerre!" lui dit-il, en bon français. Et l'officier ajoute: "Nous poursuivre les Français". Après, autre passage d'Allemands. Et plusieurs, ils remplissent une gourde de vin et la lui laissent. On a beaucoup parlé des atrocités allemandes, et il y a, hélas! assez de faits incontestables et

accablants qui forcent à y croire. Mais il faut éviter de généraliser. Plusieurs de nos blessés d'ici ont été quelque temps aux mains des Allemands. Aucun ne se plaint d'avoir été maltraité. Je crois pourtant qu'on n'a pas eu, pour tous, les tendresses qu'a suscitées ce pur natif de la Blancarde. Mais aussi, qui aurait le courage de faire pleurer ces bons petits yeux tout innocents et pleins d'une bonne malice?

"Et le récit de mon Marseillais reprend. Après trente heures, il est rejoint par deux infirmiers allemands. Detail de costume qui m'a été attesté par trois blessés ramenés ensemble. Les brancardiers allemands que les blessés ont vus ont à la fois brassard de la Croix-Rouge et armement de guerre: fusil, petite baïonnette! Les deux infirmiers lui donnent le bras. Et soutenu par eux, il fait un kilomètre environ jusqu'à l'ambulance... Arrivé là, on le couche, on lui donne du café, le dernier qu'il ait bu avec du sucre: "Avec cela, sûr que je pourrai tenir un peu."

"Et il se trouve que pour lui, major, infirmiers, tout le monde a des attentions, sauf un Allemand plus rébarbatif qui quelquefois, la nuit, quand il dort, vient le réveiller, regarde la fiche qu'il porte au cou, et où une raie rouge indique qu'il est transportable. "Transportable!" lui dit malicieusement le geôlier, pour lui rappeler qu'on l'amènera en Allemagne. Si les autres Allemands sont bons pour lui, ils ne peuvent cependant lui donner ce qu'ils n'ont pas; dix-sept jours à peu près, il restera au pain et à l'eau et au café. Aussi a-t-il appris les deux mots; *Wasser* et *Brod*. Mon

Marseillais prononce: *Bruck*, et il est sûr que les Allemands prononçaient ainsi!... "Pas de fromage, ajoute-t-il, avec un filet de malice; il paraît que les mines de gruyère elles sont épuisées; y restait que les trous!" Ce doit être une plaisanterie très connue au régiment. Mais elle est bonne, et il y ajoutait l'inimitable accent.

"Enfin, au bout de dix-sept jours, on les fait habiller en grande hâte. Les Français ont repris l'avantage. Il faut filer. La fiche dit qu'il est transportable. Mais des infirmiers, qui ont sans doute pitié de cet aimable fils du midi, disent en le regardant: "Non, non, pas transportable". Peu après il serrait la main des Français victorieux".

Et maintenant, la capture. Ce n'était pas, paraît-il, une proie facile à prendre que ce "Parisien". A son arrivée à l'hôpital, il s'était mis à plaisanter ceux qui faisaient leurs dévotions. Grand émoi chez les bonnes sœurs. Une brebis galeuse dans ce bercail édifiant! Le renvoyer? non, mais plutôt le convertir. Il fut donc traité avec des soins particuliers et, le soir, les chapelets s'égrenaient pieusement pour lui, entre les mains qui avaient fatigué toute la journée. Aux prières s'ajoutèrent bientôt les mortifications. Cette campagne ne fut pas sans donner quelques résultats. L'esprit fort se montrait plus respectueux.

Un jour même, il se mit à genoux avec les autres, puis il accepta une médaille. Le prêtre-infirmier qui dirigeait les opérations commençait à espérer: "Le moment venait de "l'évacuer", écrit-il. Il fallait

brûler quelques étapes. J'avais grand espoir. Mais j'avoue que j'avais de grandes hésitations à lui proposer plus. Il fallait trouver l'occasion de le voir seul assez longtemps. Les sœurs me ménagèrent une entrevue. Je fus chargé de le mener au bain, et de la frotter avec une brosse en chiendent. Tout en promenant ma brosse sur ses jambes et son dos, après bien des circonlocutions, je lui demandai s'il avait fait sa première communion avant de quitter la province pour Paris. Il me répondit que oui. Je lui dis alors: "Je ne vous ai pas offert un chapelet l'autre jour, parce que je ne connaissais pas vos convictions religieuses. En voulez-vous un? A la guerre, nous avons dit (c'était le sujet de mon sermon du jour du Rosaire), que c'était une bonne arme. La Sainte Vierge peut vous éviter un nouveau mauvais coup. — Oui, donnez et puis cela passe le temps de le réciter."

Décidément, mon prétendu esprit fort n'était pas encore bien féroce. L'occasion était bonne. Il se dressa dans sa baignoire. La baignade était à peu près finie et nous ne retrouverions pas cet instant de solitude. Il était après tout dans la tenue, où l'on représente les pénitents que plongeait dans l'eau saint Jean-Baptiste, un linge autour du corps. Je proposai la communion pour la messe du lendemain, qui allait être pour lui la messe du départ. Elle fut acceptée, et le reste. Quand on sut cela à l'hôpital, et c'est lui-même qui le raconta tout joyeux à la bonne sœur, quelqu'un fit cette réflexion: "C'est

un gros poisson!" Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il avait été tiré de l'eau! Je laisse au professeur de morale le droit de trouver qu'on aurait pu choisir lieu plus décent. Mais je crois que je recommencerais volontiers à mener au bain, ou à la "piscine probatique" pour parler un langage plus noble, tous les "Parisiens" de bonne volonté qui consentiraient, comme celui-là, à être frottés au chiendent, *in foro externo et interno.*

Et sur la dernière page de son carnet, le Père B... écrit en guise de conclusion: "Il ne faut pas désespérer du peuple de France. Sous une couche superficielle d'indifférence ou même d'impiété, il y a ce que tout le passé de la France chrétienne, toute la grâce du Baptême, toutes les prévenances de la miséricorde divine pour des âmes plus ignorantes que méchantes ont mis de bon, de chrétien, de capable de fleurir pour le ciel!"

Et cela fleurira, pouvons-nous conclure à notre tour, cela fleurit déjà, avec une intensité remarquable parce que, au moment même où l'épreuve travaillait son âme, ce peuple de France a trouvé près de lui, admirable artisan des éclosions divines, le prêtre de Dieu. Son dévouement, son abnégation, son amour de la patrie et des âmes ont fait revivre les germes de foi ensevelis au fond des cœurs, et maintenant ils éclatent au grand air de la bataille, ils s'épanouissent sous la pluie des obus ou dans la tiède atmosphère des salles d'hôpital, en actes virils, généreux, chrétiens.

## Pharmacien et infirmier-major

La liste des postes de dévouement que remplit le prêtre français mobilisé s'allonge avec la guerre. Tirons-en encore deux de l'ombre.

Quand le Père B... arriva à Paris, au bastion 17, on ne l'y attendait plus. Il venait de si loin, de l'Orient. Il demanda alors et obtint de partir au front, à la place d'un père de famille. Mais ce ne furent, pendant plus d'un mois, que marches et contre-marches. Il eut cependant l'occasion de se distinguer. Il prit même un jour, en l'absence inopinée du sergent, le commandement de son détachement. C'est à ce moment qu'un officier l'arrêta: "Dites donc, chef de détachement sans galons, que faisiez-vous dans le civil? — "Jésuite, professeur à l'Université de Beyrouth, pour vous servir."

—"Parfait, vous êtes l'homme qu'il nous faut. Vous serez le pivot du ravitaillement sanitaire du 2e Corps. Retournez à Sainte-Menehould, remettez vos hommes au quartier de cavalerie; pour vous, vous irez en subsistance à la 52e section d'automobiles du service sanitaire. Votre rôle consistera à arrêter en gare tous les envois qui nous concernent et vous nous les ferez parvenir."

"Bref, raconte le P. B... lui-même, peu après, j'étais à mon poste, à courir sur les voies, à inspecter tous les trains, de tête en queue... je flairai même qu'un chargement avait filé pour Valmy, et je m'y rendis. Là, je rencontrai un convoyeur avec une liasse d'ordres de route de matériel sanitaire.

"On me traîna avec une auto, une immense auto pour meubles, du Printemps, pouvant contenir neuf brancards; la magneto était en réparation, on m'installa à côté de la gare, tout auprès de la voie. J'ai une allée dans le milieu de la voiture, et des rayons à droite et à gauche, sur trois étages... pour loger mes colis: bocaux, sacs, balance. Puis l'affaire s'agrandit.

"J'ai maintenant à ravitailler tout le 2e Corps de la 4ème armée, soit quarante-huit mille hommes, dont neuf ambulances, quinze régiments et nombre de formations annexes. C'est vous dire ma besogne. Le général jugea donc à propos de me donner deux autres hommes choisis par moi, avec les galons de caporal pour moi. "Sachez bien, me dit-il, que nous apprécions, comme ils le méritent, les services que vous nous rendez; je vous donne ces galons rouges en attendant de vous en donner en or (sergent), non que ce soit une récompense, mais c'est nécessaire pour traiter avec ceux qui ont affaire à vous." Les majors viennent ici et sont fort heureux de cette création extra-règlementaire qui leur permet un approvisionnement rapide sans à-coup.

"Je joue le rôle de la chambre à air dans les pompes à incendie; j'assure l'écoulement régulier en parant aux besoins pressants, imprévus. J'ai toute initiative pour commander chaque soir à l'arrière, et je fais des commandes parfois de plusieurs milliers de francs. A 8 h., une petite auto emporte les ballots, sacs, petits et gros flacons, au lieu de ravitaillement général."

Puis le Père énumère, avec un brin de complaisance, ses précieuses marchandises: sacs de chaux vive de cinquante kg. chacun, pour les morts, les bras et les jambes coupés; chlorure de chaux pour les feuillées, caisse de vaseline, huile camphrée, acide phénique, eau de javel, teinture d'iode, etc., etc.

Mais il se reprend vite et ajoute d'un ton mélancolique: "Tout cela, c'est bien bas, terre à terre." Hélas, oui! pour un homme qui, avant ces jours tragiques, montait chaque matin à l'autel et y faisait descendre le Maître du monde...

Les petites choses cependant s'imprègnent souvent de vraie grandeur. La cause qui les commande, quand elle est généreuse et élevée, les ennoblit. Et c'est ainsi que le P. B... est fier de servir, dans son auto sanitaire, la patrie bien aimée.

Il n'oublie pas d'ailleurs son caractère sacré. Comme tous ses confrères mobilisés, il reste prêtre, il pense, parle, agit en prêtre. Et cela n'est pas inutile dans le milieu où la Providence l'a conduit. Vrai nid de socialistes et d'incrédules. "Vous répéterais-je, écrit-il, la discussion grandissime que nous eûmes, hier soir, après le café? Le socialisme détraque les

cervelles les plus pondérées. Nous avons là un agent d'assurance de la ville de Paris, garçon très sensé, réfléchi, très droit; sa marotte est celle-ci: "Il aurait fallu que les chambres votent et que le Président de la République présentât à Guillaume l'offre de neutraliser l'Alsace-Lorraine, moyennant quoi la guerre eût été évitée... Car il est sûr que l'Allemagne eût accepté... alors, c'eût été la paix universelle, seule digne du siècle de progrès où nous sommes... Les socialistes ont été magnifiques par leurs efforts pour la paix internationale." — Car ce qui suffoque ,avant tout, nos gens, c'est qu'à une époque aussi avancée de civilisation, nous en soyons arrivés à une guerre si barbare... D'autres, en passant, me jettent: "S'il y avait un bon Dieu, est-ce qu'il pleuvrait pour que nos soldats pourrissent dans nos tranchées... Est-ce qu'il laisserait faire de pareils massacres?" — "Mais est-ce que ce sont les anges du Paradis qui ont fondu les obus et fourbi les baïonnettes?" Ce qui est saisissant et qui est source d'écoles pour le prédicateur, c'est le manque absolu de logique dans les hommes. A certaines heures, ces braves maréchaux-de-logis pestent contre les fainéants de soldats de leur formation, qui laissent tout faire aux autres... Alors je prends, pour les taquiner et faire de la maïeutique, la défense de ces hommes: "Pourquoi travailleraient-ils? Ils en font pour leur argent! — Mais la Patrie!... — Quoi... la Patrie: les petits neveux qui vivront dans cinquante ans! Que leur patron à eux soit allemand ou français, qu'est-ce que cela peut faire?"

Et je crois les amener au fondement de l'obligation, au devoir, à l'obligation morale, à Dieu... Peine perdue: "Les ouvriers doivent faire la guerre pour être victorieux; car, avec la défaite, ce serait la monarchie — pire que l'impérialisme allemand!..."

C'est une grande grâce pour tant de Français impies, disait récemment un officier, de se trouver en contact si étroit avec un prêtre vraiment représentatif de son rôle divin. Les compagnons d'armes du Père B... finiront bien par gagner quelque chose à son commerce amical. Ils y perdront au moins quelques-unes de leurs préventions.

Ces postes de l'arrière offrent cependant moins de consolations au prêtre que les champs de bataille ou les hôpitaux. Aussi le ton change, il devient plus optimiste quand c'est un aumônier d'armée ou un infirmier qui parle. La différence saute aux yeux dans cette lettre d'un infirmier-major:

"Quelques détails pour que vous vous rendiez compte un peu de mes occupations. Le service est réparti d'après des divisions. Dans chaque division, il y a un officier d'administration pour les questions matérielles et un médecin traitant pour les soins à donner. Le médecin vient deux heures le matin et une heure le soir.

"Le vrai maître dans la division est l'infirmier-major: i. e. un sergent chargé du fonctionnement général de tout. Il s'occupe un peu de matériel, suit la visite, en un mot, il est responsable du service pour les cent ou cent vingt lits qui dépendent de lui. Or

je suis infirmier-major d'une division, le seul prêtre de la division. Et dans l'autre division, c'est encore un prêtre qui est infirmier-major. Tous deux nous sommes très bien vus, je crois, au moins de beaucoup d'officiers et de majors (pour la plupart médecins civils mobilisés, voire même professeurs de faculté ou médecins des hôpitaux). Si vous veniez jamais par ici vous me trouveriez en blouse et en tablier blancs, en train de distribuer des médicaments, de pourvoir aux distributions, de remplir en un mot ma fonction de surveillant général.

"Avec toutes mes occupations matérielles, vous vous demandez peut-être comment j'ai le temps de m'occuper du spirituel. Voici. Tous les jours, les infirmiers (sauf quelques-uns) ont repos de 11 heures du matin à 13 heures. Je vais déjeuner avec les sous-officiers et vers midi j'ai le temps de faire une petite visite. Le soir, les infirmiers (sauf ceux de garde) sont libérés. Je profite encore de ces moments et je fais une petite tournée vers 5 heures 30, et le soir à 8 heures en rentrant de souper.

"Et maintenant le bilan de ma campagne. Je n'ai des malades que depuis cinq ou six jours. J'ai déjà entendu douze confessions et donné six extrême-onctions. Dame, les choses ne se passent même pas comme chez nous, elles ne se passent même pas comme à l'ordinaire! Nous sommes en temps de guerre. Il faudrait que vous me voyiez, ayant à mes côtés un pauvre infirmier tenant sa petite lampe pigeon, ou un morceau de bougie, alors que dans la salle où

les pauvres malades dorment d'un sommeil agité, je lis mon rituel et fais les onctions. Je suis là en tenue de sergent, administrant ces pauvres gars. Je vous conterai seulement ma première extrême-onction, et celle que j'ai donnée ce matin. Ma première d'abord. C'était une nuit où je me trouvais de garde. Il y avait dans une pauvre chambre très obscure un malheureux agité, à qui sa fièvre avait donné un fort délire. On avait dû lui lier les mains avec un drap passant sous le corps. Tout à coup un moment d'accalmie se produisit: c'était le moment. Je le confessai et lui donnai l'extrême-onction. Mais on n'avait pas retiré le drap qui le tenait, et je vous certifie que ce ne fut pas une petite affaire de pouvoir atteindre les mains. Mais, chose admirable, depuis l'extrême-onction il est resté très calme et a pu être remonté avec les autres.

"Quant à l'extrême-onction d'aujourd'hui, voyez comme la Providence est bonne, car cela m'aurait beaucoup coûté de voir partir quelqu'un sans l'extrême-onction. Le médecin m'en avait signalé un, comme très mal, vers 10 heures. Je crains qu'il n'arrive pas jusqu'à midi. Là-dessus je fais quelques affaires pressantes et je rencontre justement des parents qui désiraient me voir. J'ai la bonne inspiration de leur demander de revenir le soir, car j'avais un malade qui pressait. Je remonte, je confesse et administre mon malade. J'étais à peine rentré depuis cinq ou dix minutes qu'on vient m'annoncer qu'il était mort. Je ne saurais vous dire combien cela m'a frappé.

Car je ne m'attendais pas à le voir partir si brusquement. Si je m'étais arrêté dix minutes à causer ave les gens qui désiraient me voir,j'aurais eu un remord bien cruel. Vous voyez qu'on a besoin de vos prières

"Comment s'y prendre avec les malades? Leu montrer de la sympathie, leur donner l'impressio qu'ils ne sont pas des isolés. Si vous saviez comm on sent qu'on leur fait du bien. Si vous voyiez comm ils se laissent aborder facilement. Et vite, malgré l tunique ou la blouse, vous devenez: monsieur le cur ou monsieur l'aumônier."

Elle est en effet remarquable cette perspicacité de blessés, souvent éprouvée, qui reconnaissent dan l'infirmier plus tendre, plus affectueux, plus dévoué, l ministre de Jésus-Christ.

Il ne faut pas trop s'en étonner. De tous le postes que remplit le prêtre-soldat, aucun peut-êtr qui lui convienne mieux et où il excelle davantage qu celui d'infirmier. Il a sous les yeux de si grand modèles. Tant de saints prêtres, dont il a lu naguèr la vie, ont ainsi soigné les âmes et les corps, ceux-c pour mieux atteindre celles-là. Ignace de Loyola et ses premiers compagnons ne consacraient-ils pas les quelques temps libres que leur laissaient leurs prédications à la visite des hôpitaux? François-Xavier, pour vaincre sa délicatesse et ses répugnances, alla jusqu'à baiser longuement les plaies purulentes d'un malade. Et la vie de Vincent de Paul et des missionnaires de toute époque, même du vingtième siècle, nous offre d'aussi beaux traits. Notre-Seigneur

lui-même d'ailleurs se pencha avec tendresse sur les membres brisés et les chairs gangrenées.

Et de pouvoir ainsi imiter leur divin Maître dans ce rôle inespéré doit apporter, à ceux que retenaient jusqu'ici loin des misères de la foule l'hostilité aveugle des populations, d'ineffables délices. Je ne serais pas surpris qu'ils en bénissent la guerre.

---

# LE PRÊTRE-AUMÔNIER

## Aumôniers militaires

---

Si l'écho des choses d'ici-bas monte jusqu'à lui, la belle âme du comte de Mun doit actuellement se réjouir. L'œuvre à laquelle il consacra les derniers jours de sa vie, qui lui tenait tant au cœur et dont l'organisation a certainement consumé ses dernières forces, l'Aumônerie militaire accomplit chaque jour, depuis qu'elle fonctionne, de véritables merveilles.

J'ai sous les yeux plusieurs lettres écrites par des aumôniers en pleine campagne. Tous, en termes différents, redisent la même chose. Les mêmes faits se pressent sous leur plume, la même allégresse sacerdotale — l'allégresse de l'apôtre au soir d'une journée visiblement bénie de Dieu — fait battre leurs cœurs. Ils ont trouvé, dans de vastes plaines qui s'étendent et se renouvellent perpétuellement, une moisson aussi riche qu'inattendue. Le sang versé pour la patrie en a fécondé le sol, et chaque jour c'est par centaines qu'ils recueillent des âmes mûres pour le ciel.

Je ne citerai qu'une de ces lettres. Elle est d'un vaillant et noble cœur dont j'ai pu apprécier moi-même les hautes qualités. Professeur en Belgique, dans un collège français exilé, non mobilisable à cause d'une santé précaire, le Père L... n'hésita pas, lorsque

la guerre fut déclarée, à solliciter un poste d'aumônier. Il l'obtint. Et maintenant sa générosité se prodigue sur les champs de bataille, sans ménagement pour une constitution délicate, mais d'ailleurs admirablement soutenue par la grâce d'en haut. Écoutons-le raconter son apostolat et les périls auxquels il fut exposé.

"Depuis mon départ que je vous annonçais par une lettre du 11 août, les jours et les nuits ont été remplis par un travail apostolique à peu près ininterrompu, et mille fois plus consolant que je n'osais l'espérer.

"Le Cœur de Jésus-Hostie, que j'ai le bonheur de porter constamment sur moi, a béni ce ministère. La grâce opère des merveilles dans nos pauvres soldats; avant le combat ou après les blessures, ils reviennent à Dieu, tous ou presque tous avec des sentiments de foi et de contrition qu'ils semblaient avoir laissés à tout jamais. Parmi les différents postes d'aumônier, celui que j'occupe au groupe des brancardiers divisionnaires est privilégié. Il me donne la charge spirituelle de toute une division et de plusieurs groupes annexes, soit plus de vingt mille hommes, et me met sans cesse à même d'absoudre au bon moment. De plus, je suis à l'armée coloniale, la plus exposée de toutes par principe, et la plus nécessiteuse aussi; ma division se recrute en majeure partie dans la lie des ports de Toulon, Marseille... Or, je ne peux déjà plus compter les milliers d'absolutions et les milliers de communions que j'ai données en un mois et demi.

"Aujourd'hui même, plus de six cents, moitié à des blessés, moitié à un régiment qui allait au feu. Depuis

le 22 août, nous n'avons pas quitté le contact de l'ennemi, en première ligne jour et nuit, et c'est à peine si une dizaine d'hommes m'ont, durant tout ce temps, refusé d'être absous. Que Notre-Seigneur est bon! Je veux espérer qu'il y a là plus encore qu'une grâce transitoire et que les survivants garderont un renouveau de christianisme durable.

"Chaque jour leur apporte des scènes et des émotions inoubliables: messe en plein air sous le canon allemand, absolution dans l'ombre des marches nocturnes, ou en public, au moment du feu, entre les cadavres éventrés par les obus, communions dans les granges, dans les ruines en flammes, dans les fossés de la route. La grâce, l'amour de Notre-Seigneur, tombe à profusion et dans des circonstances si extraordinaires que je crois vivre en rêve.

"Évidemment, ce travail ne va pas sans fatigue; la nuit se passe à la relève des blessés, le jour à leur visite et à celle des bivouacs; ou encore la nuit aux longues marches, le jour au service du champ de bataille.

"Les quelques heures de repos rares et irrégulières que nous pouvons prendre, toujours sur la paille, ne suffisent pas à refaire les forces. Le ravitaillement est difficile, surtout dans ces régions presque entièrement incendiées. Mais, ma part de privations n'est rien en comparaison de celle de nos pauvres fantassins, obligés de rester immobiles des jours et des nuits de suite dans les tranchées, sous la pluie! Là est le pire de tout et je ne puis penser sans frémir à ceux des nôtres

qui, sans accoutumance, ont à supporter de pareilles souffrances physiques et morales à la fois: à eux surtout doivent aller nos prières. D'ailleurs Notre-Seigneur m'a tiré déjà plus d'une fois d'un mauvais pas."

En effet,à la bataille de la Meuse, alors qu'il passait parmi un groupe de blessés allemands, pour la plupart catholiques, le Père L... reçut d'une patrouille de Prussiens une balle au bras droit. Blessure légère, heureusement. A la bataille de la Marne, ce fut plus sérieux: il fut pris par des Uhlans. On se disposait, après six jours de captivité, à l'envoyer en Allemagne, quand il réussit à s'évader. Dieu le réservait pour de fructueux labeurs.

---

## Les Porte-Christ

---

On a vu, dans la chronique précédente, que quelques aumôniers portent constamment Notre-Seigneur sur eux, alors qu'ils parcourent les tranchées ou les champs de bataille. Ils peuvent ainsi communier facilement les soldats.

Ce fait a suggéré à un vétéran de la littérature française, l'auteur de la *Théorie des Belles-Lettres* et de maints drames estimés, le Père Georges Longhaye, une très belle poésie.

En voici les premiers vers.

Prêtre du Christ, il ferait beau
Te voir porter bien haut,de ta main désarmée,
L'emblême qu'Il voulait pour notre France aimée,
Son Cœur tout brillant d'or, brodé sur le drapeau.
L'obtiendra-t-il un jour ?—Peut-être.
Mais dès cette heure, à toi, son Prêtre,
Il commande un service encor plus glorieux.
Ce qu'Il te fait porter, c'est mieux que son emblême,
C'est mieux que sa parole et le prix de son sang,
Que son divin pardon qui de ta main descend;
C'est sa Personne, c'est Lui-même.
Voilà ton rôle insigne, auguste, éblouissant . . .

Tabernacle vivant de la Manne cachée,
Dans la froide tranchée,
Dans cette plaine en deuil que l'obus a fauchée,
Offre ce pain de vie à qui veut s'en nourrir,
Pour mieux combattre ou mieux mourir.
Quand de plus près la mort gronde, éclate ou crépite,
Si ta chair en frémit, si ton cœur en palpite,
Prêtre, va ton chemin, reste paisible et fort:
Tu portes sur ton cœur le Maître de la mort.

De Cantorbery, où il vit en exil, continuant à former des jeunes générations de professeurs, le Père Longhaye a adressé ses vers à plusieurs aumôniers. L'un d'eux lui a aussitôt répondu par les lignes suivantes:

"Oh! oui, c'est là notre rôle: être des Porte-Christ; et, tout en restant, hélas, à une distance décourageante de l'idéal, on sent, malgré tout, dans nos régiments, que le divin Maître passe avec et par son prêtre: par lui, Il descend, malgré tout, chaque matin plus près de ceux qui vont mourir. L'aumônier est encore *christophoros* par sa prédication, à l'église, à la messe, ou dans les réunions plus familières du soir, au cimetière ou sur le champ de bataille, sur le bord des tombes qui se ferment. Il l'est à table, où sa présence fait venir dans la conversation plus d'un sujet religieux, et jusque sur les grands chemins où il s'entretient familièrement avec le troupier et où, bien souvent, il administre le sacrement de Pénitence. Il l'est même par le seul fait de sa présence, à l'heure du danger plus particulièrement. Tous les milieux ne sont pas égale-

ment propices, mais il y en a peu qui soient absolument réfractaires à l'influence du prêtre. Les préjugés tombent, alors même que l'âme refuse de se rendre."

Et ici l'aumônier établit une intéressante comparaison entre l'influence du prêtre en soutane et celle du prêtre en uniforme. Sans vouloir diminuer l'action morale qu'exerce ce dernier,— et il suffit d'un exemple comme celui de l'admirable Père de Gironde pour savoir combien elle peut être profonde et fructueuse,— celle du prêtre en soutane lui semble, de toute évidence, infiniment supérieure.

"Il n'est pas indifférent, continue-t-il, que le prêtre soit en soutane ou qu'il porte l'uniforme. La soutane, à elle seule, outre qu'elle attire l'attention, le met à part, au-dessus des autres, arrêtant la familiarité et forçant le respect. Toutes choses égales d'ailleurs, l'action du prêtre en soutane est plus profonde. Voilà pourquoi, malgré le bien immense fait par les prêtres soldats, la présence de l'aumônier dans les régiments est un bienfait."

Ce bienfait, une autre lettre d'aumônier va nous le faire constater encore davantage. Elle est du Père L..., dont j'ai déjà raconté le retour de Belgique en France et l'héroïsme sur les champs de bataille. Il met un ami au courant de ses derniers travaux: "J'ai fini les offices de Courtimont. Encore trop impotent pour monter à cheval, je ne puis rejoindre tout de suite Massiges, j'en profite pour causer avec vous. Quelles heures affreuses nous avons vécues! Même en Belgique, même sur la Meuse, je n'en avais pas encore connues d'aussi tristes.

"Le 3, à 11 heures, je me trouvais dans les tranchées de Massiges quand subitement, sans autre préparation d'artillerie que le bombardement ordinaire, des coups de mine en firent sauter une longueur de deux cents à trois cents mètres. Aussitôt l'infanterie allemande se précipitait dans la crevasse et une canonnade arrosait tout le reste des tranchées et, en arrière, faisait barrage sur tous les chemins d'accès. La grêle de balles et d'obus dura deux heures, pendant lesquelles j'eus la consolation de distribuer beaucoup d'absolutions, de communions, d'extrême-onctions. La journée finit sous un marmitage assez ralenti, bien meurtrier encore. Les bataillons avancent peu à peu, dans l'ombre. Tandis qu'ils attendent l'heure du carnage, dissimulés par petits paquets derrière les tranchées ou les ruines, je passe au milieu d'eux, lavant les âmes. Enfin l'heure approche; ils mettent baïonnette au canon. La Providence m'a si bien placé que tous, au moment de s'élancer à l'assaut, défilent devant moi. Un jeune et beau gars, imberbe, s'approche, lui aussi, et demande non pas l'absolution, mais le baptême. Pas moyen de trouver une goutte d'eau, alors que dans d'autres tranchées, tout près de là, on en a jusqu'aux genoux. Notre-Seigneur, par bonheur, ne s'est pas contenté de ce baptême de désir, il a sauvé le pauvre enfant de la fournaise et je vais le baptiser un de ces jours.

"Et tout de suite la relève des blessés commence. Quel charnier! Trois mille des nôtres sont restés là, trois mille de ces enfants que je commence à connaître

et à aimer comme on aime le prodigue revenu à Dieu avec toute la sincérité de son âme. Ma consolation est que la plupart avaient fait leur acte de contrition, et beaucoup avaient communié les jours précédents. . . Durant ces longues heures de mitraille, la Providence —que je porte avec moi dans ma custode — a permis que je remplisse mon ministère sans accident, et avec quelle profusion de grâces extraordinaires pour ces mourants prédestinés! Le dernier jour seulement, tandis que je transportais un blessé, une marmite l'acheva et me blessa légèrement à l'épaule. Je pus continuer le travail jusqu'à la nuit. Alors on m'emmena en auto à Valmy, pour me faire une injection de serum antitétanique."

Quelques jours auparavant le brave aumônier avait écrit ces lignes à un autre ami: "Baptêmes bien consolants. L'un d'eux, celui d'un garçon boucher de Paris, n'a pas manqué de pittoresque; au pied des tranchées, en plein bombardement. Les Allemands s'étaient gracieusement chargés de la musique et des dragées: pendant la cérémonie, ils nous envoyèrent une vingtaine de marmites qui nous encadrèrent dans un rayon de cinquante mètres. Mais le Saint Sacrement (que j'ai toujours le bonheur de porter sur moi) nous protégeait, et nous ne reçumes que des éclaboussures. Une fois baptisé, le néophyte tout joyeux, tout confiant, se remit à sa mitrailleuse. Dès le lendemain, il décidait de faire, lui aussi, sa première communion. Aujourd'hui encore, deux baptêmes (dont un officier) et cinq premières communions sur le chantier. Que Notre-Seigneur est bon!"

Restons sur cette dernière parole. Elle vient si naturellement sous la plume ou sur les lèvres de ceux qui suivent d'un peu près les événements dont la France est actuellement le théâtre. Et elle traduit, mieux que tout autre,les impressions qu'ils ressentent devant cette moisson d'âmes aussi riche qu'inattendue.

---

## Chevalier de la Légion d'honneur

---

La vertu est parfois récompensée même ici-bas. Elle force l'admiration de tous et s'impose à leurs hommages. Il en est ainsi pour un bon nombre d'aumôniers, cités à l'ordre du jour ou décorés de la médaille militaire, non pas tant pour leurs qualités naturelles de vaillance et d'entrain qu'à cause de leur abnégation et de leur dévouement sacerdotal. Tel est le cas, en particulier, du Père Lenoir. Voici la proclamation qui lui confère le titre de Chevalier de la Légion d'honneur:

"Monsieur Lenoir, Louis, aumônier titulaire, groupe des brancardiers de la 2ème division d'infanterie coloniale, a été nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur, au grade de chevalier.

"Depuis le début des opérations, provoque chaque jour l'admiration des hommes et des officiers par son courage et son abnégation.

"Dans tous les combats a toujours été aux secours des blessés, se prodiguant à tous indistinctement, soit qu'il s'agisse de l'accomplissement de son ministère, soit qu'il s'agisse de seconder les brancardiers.

"Vient d'être blessé le 5 février d'un éclat d'obus, alors qu'il transportait un blessé au poste de secours.

Signé: JOFFRE"

René Bazin a raconté, dans l'*Echo de Paris*, la belle attitude du nouveau chevalier: "Le 17 mars, l'abbé Lenoir était à son poste, occupé des soldats, ne songeant guère aux honneurs, lorsque, à 9 h. et demie du matin, un cycliste vint lui dire: On vous attend au quartier général.

"A 11 heures, devant un régiment de coloniaux sous les armes, et de nombreux soldats, le drapeau étant présent, l'aumônier est fait chevalier de la Légion d'honneur par le général Gouraud. Les hommes sont contents; ils savent que c'est leur ami qui est récompensé; ils ont vu, depuis sept mois, son héroïque charité; ils disent: "Voilà une croix qui n'est pas volée." On vient, de divers côtés, le féliciter. Lui, selon le récit d'un témoin, "content, mais ne voulant pas avoir l'air de plastronner avec sa croix nouvelle, par-dessus le bijou épinglé, il avait boutonné sa roupe." Il avait peur d'effaroucher quelqu'un. C'est si vite fait! Vers le soir, dans quelle tranchée, dans quelle maison ruinée, dans quel coin d'ambulance, je l'ignore, il eut un moment de loisir. Vous savez que les aumôniers portent, pendue à leur cou, une custode de métal où sont enfermées des hosties consacrées. Alors, il se mit à écrire à un très intime ami, et il commença ainsi: "Ce matin, j'étais occupé à confesser mes chers marsouins, quand on m'apporta l'ordre de me rendre immédiatement au quartier général, où le

général m'attendait pour me remettre, devant les troupes, la croix de la Légion d'honneur. Ma grande joie est que la décoration s'est ainsi trouvée attachée, officiellement, sur le Saint-Sacrement même qui, dans l'occurence, la méritait seul."

N'est-ce pas qu'elle est belle cette parole ? Et elle peint si bien l'homme, à la fois humble et ferme, une de ces riches natures, pleines d'initiatives, à qui la discipline religieuse a permis de développer dans l'ordre ses hautes qualités.

Un aumônier, témoin du zèle du nouveau chevalier, écrit: "M. Lenoir est un apôtre admirable, que je sers en ferme-bouche aux pessimistes qui prétendent que le bien est souvent impossible. Il a surmonté dans sa coloniale des obstacles que le plus grand nombre des aumôniers militaires aura ignorés."

Et un autre: "Vous connaissez l'esprit surnaturel du cher aumônier, son zèle apostolique, son endurance aux tranchées, son intrépidité au milieu des marmites. A tous ces titres, M. Lenoir aurait bien mérité cette distinction. Blessé à l'épaule, il y a six semaines, il n'en continua pas moins son service toute la journée, le vendredi s'en vint ici dans la nuit chercher une piqûre antitétanique, repartit le samedi matin à 8 heures et demie pour reprendre son poste. Mais le médecin-chef s'y opposa et le garda en chambre une dizaine de jours. Il fit alors sa proposition, et a été très heureux, m'a-t-il dit, de la voir aboutir en si peu de temps."

Après ces témoignages, on lira sans doute vec intérêt une lettre du Père Lenoir lui-même. Elle est

antérieure de quelques jours à sa nomination, et raconte ses travaux apostoliques:

"Ce matin, à Courtimont, bien douces joies. L'un de mes chers régiments y était au repos. L'église n'a pas désempli de toute la matinée. Retours nombreux. Plus de mille communions. Quelle prière suppliante dans tous les yeux! Quelle âme dans les chants! — Il y a trois mois, je maudissais ce long stationnement, parce qu'avec lui revenaient les vices de la garnison et que les volontés s'amollissaient. Aujourd'hui je le bénis. Il a été, plus encore, propice à la réflexion, à l'action lente de la grâce. Des milliers d'âmes, que la première peur n'avait pas entamées, se sont peu à peu laissé gagner par l'ambiance, par l'entraînement nouveau, à rebours de l'ancien, par l'exemple ou l'exhortation d'un camarade. Le calcul des probabilités se fait aussi, instinctivement comme chez ce petit sergent de vingt ans qui, ce matin, après avoir reçu Notre-Seigneur, me faisait ses adieux et me laissait une sorte de testament. Je voulais lui rendre confiance, mais lui, gaiement, refusait d'entendre raison: "Père, j'ai fait le compte, avant deux mois nous y aurons tous passé", et son sourire se terminait sous une larme, parce que là-bas ses sœurs l'attendent et que ni la mère ni le père ne sont plus là pour les élever. Pauvre petit!

"En l'écoutant, je songeais à un autre sergent, de vingt ans aussi, un charmant petit Corse, un des plus braves du régiment, qui, lui aussi, doublement orphelin, restait seul soutien de ses trois sœurs. La grâce

l'avait conquis vers Noël, et il avait si bien compris l'amour de Notre-Seigneur, il s'était si vite purifié, affiné, que je craignais beaucoup pour ses pauvres sœurs. En effet, l'autre jour, une marmite tombait sur sa tranchée. Le brave petit qui, là même, deux heures avant, me parlait devant ses hommes du bon Dieu et de la communion, puis me prenait à part pour demander conseil sur son rôle de père de famille, volait en morceaux. On dut renoncer à recueillir quoi que ce soit de son corps, sauf un morceau de la tête, encore reconnaissable.

"Chez beaucoup d'autres, la grâce semble se hâter de même. Vous devinez avec quel amour je m'attache à ceux-là. Elle va les chercher là où le bon Pasteur trouvait ses plus chères brebis. Ce sont entre autres, plusieurs enfants de l'Assistance publique, tarés, mais accessibles aux plus généreux sentiments; un ravissant petit engagé de dix-huit ans qui faisait, depuis deux ans, le métier de souteneur et qui, maintenant, aime Jésus de toute son âme pure; un réchappé de bagne, libre penseur..., aujourd'hui l'apôtre de son escouade, le défenseur des bonnes mœurs — défenseur réputé grâce à ses biceps, très influent par sa verve et sa crânerie.

"Une autre conquête de la grâce, bien curieuse, est un jeune protestant qui, assistant un jour à ma messe dans une grange, en fut tellement ému qu'il se mêla à la foule des communiants. Je ne savais pas qui il était, mais Notre-Seigneur le savait, et cette première communion produisit en lui un double effet:

le doute sur sa religion, et le désir de revenir à la sainte Hostie. Il communia plusieurs fois encore, et de plus en plus désireux de s'instruire, vint me confier son cas. . . .

"Une constatation bien consolante dans ce Corps colonial où il y a tant de bien et tant de mal, c'est la proportion rigoureuse entre la foi religieuse des hommes et leur valeur militaire. Tous en conviennent maintenant . . . Les régiments les plus assidus à l'église ont été notoirement les plus braves au feu. C'était plaisir de voir ces hommes réciter par groupes un *Ave* ou un *Souvenez-vous*, ou faire le signe de la croix et s'élancer à l'assaut: avec le frisson que me donnait tout le tragique de cette heure-là, je sentais aussi celui de la fierté chrétienne et de la reconnaissance envers le bon, l'excellent Maître."

Du mot du Père Lenoir, renvoyant tout le mérite de sa nomination à Notre-Seigneur, rapprochons celui du général Gouraud qui le décora: "Je suis fier et heureux de vous remettre cette croix. J'aime à me rappeler, en vous décorant, que j'ai eu un frère vicaire dans le diocèse de Paris. J'associe son souvenir au vôtre. Dès ce soir j'écrirai à ma vieille mère que j'ai eu l'honneur, pour la première fois de ma vie, de décorer un prêtre."

Et concluons avec René Bazin: "Quand je lis des mots comme celui-là, et des traits comme ceux-là, un cri monte de mon cœur: que c'est beau, la France! Et lorsque je lis des choses tristes, — il n'en manque pas, — je répète mon cri, pour effacer."

## Joies apostoliques

---

C'est encore le Père L... qui va faire les frais de cette chronique. Il les aime tant ses *marsouins* que pour eux il sait se multiplier. Sur le champ de bataille il les suit, les encourage d'une bonne parole, panse leurs blessures, les communie surtout et les dirige vers le ciel. Puis, quand il a quelques minutes à lui, vite, au lieu de prendre un repos bien mérité, il s'installe n'importe où et n'importe comment, et griffonne quelques lignes, toujours à l'intention de ses poilus. Ils ont besoin de tant de choses, ces pauvres, et la moindre est reçue avec une si vive reconnaissance, leur va si droit au cœur!

Ainsi, en avril dernier, pour Pâques, il avait recommandé sa grande famille à plusieurs personnes de Paris. L'appel fut entendu et les dons vinrent nombreux. "Que vous seriez heureuses, écrit-il à la première occasion, chères bienfaitrices de mes marsouins du 4e colonial, si vous les voyiez tous, en ce moment, derrière leurs créneaux, la médaille de saint Michel ou de Jeanne d'Arc, fixée sur leur capote, le 75 ou l'aéro piqué sur le képi et le petit papier, le "gentil billet", plié soigneusement au fond de la poche, quand il n'a pas été envoyé à la femme ou aux enfants

ou à la vieille maman qui pleure là-bas. Car le rest les œufs et surtout l'excellent cigare, ce cadeau le pl apprécié de tous et que Notre-Seigneur a, lui auss apprécié plus que tout parce qu'il venait de votre s crifice, — tout cela a disparu depuis longtemps, n'en reste plus que le goût lointain et le souvenir to jours présent."

Un seul regret: les bienfaitrices n'ont pas envoy leurs noms et les coloniaux ne peuvent pas les reme cier. Mais l'aumônier s'en charge, lui, et comme sait leur piété, qu'elles ont voulu avant tout l'aid dans son ministère, il va, pour les récompenser, le raconter quelques traits édifiants, partager avec ell quelques-unes des joies que le bon Dieu lui a fa goûter.

D'abord, qu'on ne l'oublie pas: c'est à de pauvr *marsouins* qu'il a affaire. Parmi eux nombreuses so les âmes abandonnées, dont quelques-unes mêm n'ont aucune notion de la vie future. A plusieu de ces jeunes gens, façonnés par l'école sans Dieu, vue du crucifix ne dit rien. "Ce doit être quelqu'u répondait l'un d'eux interrogé, qui avait fait bea coup de mal."

Heureusement la grâce travaille et renouvelle me veilleusement ces âmes, "plantes sauvages qui, u fois transplantées dans les jardins du bon Dieu, croissent et y fleurissent de façon exquise."

Écoutons l'aumônier: "Hier encore, j'enterrais u de ces enfants que la sainte communion, reçue aus fréquemment que le permettaient les tranchées, ava

transformé et sanctifié en quelques semaines. Quand il fut frappé, mutilé dans tout le corps par un obus, il demanda aussitôt Notre-Seigneur. Mais un énorme éclat avait pénétré l'abdomen et le faisait vomir sans cesse. Impossible de lui donner la sainte Hostie. Ce fut sa grande souffrance, et il mourut peu après, en parlant du ciel.

"De même, il y a quelque temps, j'ai dû refuser Notre-Seigneur à un petit caporal qui avait tout le bas de la figure, depuis les yeux, emporté par un obus. Quand j'arrivai près de lui, dans le bois où il venait de tomber, il eut encore le courage de tirer son carnet et de griffonner dessus, en lettres sanglantes, ses dernières volontés. Il me chargea ainsi d'écrire à sa mère, à sa fiancée, à son curé. Je lui donnai l'absolution et l'extrême-onction: il ne pensait plus qu'au ciel. Quand les brancardiers arrivèrent, il reprit son crayon: "Je suis perdu, emmenez tous les autres avant moi; mais après, s'il vous reste du temps, souvenez-vous que je suis ici."

"Et ce petit Léon, tombé dans le dernier assaut. Orphelin de dix-sept ans, il s'était attaché comme à un frère à un autre orphelin, de dix-sept ans aussi, le petit Jean. Ensemble ils avaient, en attendant le signal, récité l'acte de contrition et le chapelet. Je leur avais renouvelé l'absolution, mais je savais combien leurs deux âmes étaient pures et prêtes à partir pour le ciel.

"On donne le signal, ils sortent de la tranchée. font quelques pas, Léon tombe frappé au cœur:

"Jean, embrasse-moi... Mon Dieu!... Maman!... Jean, tâche de venir me rejoindre là-haut..." ...Et ce fut tout; le bonheur commençait pour lui. Ce brave petit était une conquête de la communion quotidienne.

"Combien se sont ainsi transformés du tout au tout au contact du corps de Notre-Seigneur!

"Un engagé vient un jour tomber dans mes bras, en sanglotant: "Mon Père, c'est plus fort que moi, j'ai peur!" En quelques communions, il était tout autre, et je le vois encore accourant plein de gaîté: "Mon Père, devinez ce qu'a fait en moi Notre-Seigneur: je n'ai plus peur du tout." Il s'est battu et est mort comme l'un des plus braves.

"A Massiges, l'un des baptêmes que j'ai faits — car il y en a eu beaucoup à faire dans ce corps colonial — eut lieu en plein bombardement. Les marmites tombaient tout autour de nous et nous couvraient de terre. Le pauvre catéchumène tremblait de tous ses membres. Après le baptême, je lui donnai aussitôt la sainte Eucharistie : changement complet, il cessa de trembler et tranquille, gai, riant, reprit son poste de mitrailleur.

"Ici, à Beauséjour, nous venons de vivre des jours affreux (car, depuis le 7, j'ai dû interrompre et reprendre cette lettre bien des fois). La tuerie s'est terminée par un splendide assaut du 4e colonial. Depuis le début de la campagne, je n'ai encore rien vu d'aussi beau, d'aussi bien mené, d'aussi tranquillement héroïque de la part de tous. Or, la plupart de

ceux qui donnaient l'assaut avaient d'abord reçu la sainte communion et beaucoup m'ont dit depuis: "Jamais je n'avais donné d'assaut avec autant de courage parce que j'avais reçu le bon Dieu, et qu'avec Lui je me sentais plus fort que tout." L'un des officiers qui les conduisait et qui y trouva la mort me criait en s'élançant: "Monsieur l'aumônier, nous sommes à la fête!"

A la fête, il le fut aussi, durant tout le mois qu'il vécut encore sur la terre, ce petit Israélite converti. "Il ne cessait de réclamer la communion. Toutes les fois que je le rencontrais aux tranchées, il me disait: Donnez-moi la petite Hostie qui me donne tant de forces. Je la lui donnais, car je porte toujours le Saint Sacrement sur moi, et, avec Notre-Seigneur, il partait intrépide en patrouille. Tous les soirs, il demandait à aller jeter des grenades dans les tranchées allemandes. Son capitaine me disait: "Depuis son baptême, il est épatant!"

Non moins admirable est cette première communion d'un suicidé de dix-huit ans. "Élève de l'école laïque, ce pauvre enfant n'avait pas la moindre notion de Dieu et de la vie future; il avait tout préparé et exécuté dans le plus grand calme, sûr que tout serait fini pour lui avec la mort. Le bon Dieu permit qu'il ne mourût pas sur le coup et put faire sa première et dernière communion sur un brancard. Il rayonnait de joie et mourut en prédestiné. De même plusieurs condamnés à mort qui firent en prison leur première et dernière communion. Il y a quatre jours, première

communion d'un acrobate qui, maintenant, derrière son créneau apprend ses prières avec une ferveur exemplaire. Avant-hier, première communion d'une nouvelle recrue, qui sort d'une maison de correction. Ce petit, se relevant de sa communion, m'embrasse en me disant: "Je ferai mon devoir tant que je pourrai." Pour réparer le mal qu'il avait fait, il entreprit de sauver l'âme de ses camarades; il y a travaillé ces deux jours, avec une ferveur digne des premiers chrétiens. Hier soir, il m'arrive, triste, mais pas découragé du tout: "J'ai dit à un camarade de se confesser, il s'est f... à rire!" Ce matin, il m'en amène un autre: —"Tenez, en voilà un". Et c'était un gros poisson. Je félicite et remercie mon petit apôtre. Il me répond: "Je vous les amènerai tous."

"Vous voyez qu'il y a encore de la générosité dans ces pauvres marsouins. L'un d'eux, (ordonnance d'un capitaine F..., qui fait enlever les crucifix partout où il les rencontre, parce que "les crucifix attirent les marmites") s'échappe presque tous les matins et se glisse furtivement jusqu'à moi pour recevoir en cachette la sainte communion, qui est toute sa force. J'aime mieux la croyance d'un vieux caporal, ancien déporté du bagne, une fripouille numéro un il y a six mois encore, et depuis, converti par la grâce. Il me montrait l'autre jour, dans sa tranchée, un petit crucifix suspendu par lui et, devant toute l'escouade, faisait sa profession de foi: "Ce crucifix nous a déjà protégés tel et tel jour, il nous suivra partout; près de Lui, je suis tranquille."

Et le brave aumônier termine sa relation en demandant des prières pour ses *marsouins* d'abord, pour lui-même ensuite, "afin, écrit-il, que je fasse exactement et parfaitement ce que le bon Maître attend de moi."

Le Père L. . . se doutait-il que cette volonté divine à laquelle il veut avant tout conformer sa vie, allait exiger de lui un bien cruel sacrifice ? Une troisième blessure vient en effet de l'obliger à abandonner momentanément son poste. "Me voici, raconte-t-il lui-même, à l'hôpital, blessé pour la troisième fois. Atteint d'une balle à la cuisse, dans le bel assaut colonial du 25 à Massiges, j'ai pu me traîner encore pendant quelques kilomètres, puis il m'a fallu subir l'évacuation: je n'arrive pas à l'indifférence. Quitter le régiment juste à l'heure où commence le massacre et n'être pas là pour aider tous ces pauvres enfants à mourir. . ."

Pour avoir joui à leur tour des récits édifiants qu'ils viennent de lire, les lecteurs canadiens du Père L. . . voudront bien, eux aussi, se souvenir devant Dieu des *marsouins* du 4ème colonial et de leur vaillant aumônier.

---

## L'Apostolat d'un aumônier

---

Le ciel a écouté les prières des amis du Père L... et les doléances de ses marsouins. Il a pu reprendre son apostolat. Et tout de suite les récits édifiants se pressent sous sa plume.

Mais avant de le lire, voyons-le donc lui-même à l'œuvre, dépeint par un autre. Un prêtre-soldat a pu obtenir qu'il vint présider une cérémonie à son régiment. Et voici la relation qu'il fait de cette visite:

"Je ne sais pas si vous vous rappelez cette page de "la Barrière", où René Bazin décrit une paroisse de banlieue. Nos cérémonies donnent un peu la même impression. Bien avant l'heure fixée, les chaises — les rares chaises que les gens peu délicats et désireux de s'asseoir n'ont pas emportées dans le cantonnement — sont occupées. Tous ne prient pas: les uns lisent, d'autres écrivent sur leurs genoux; la maison du bon Dieu n'est-elle pas la leur? Ils arrivent, le dos barré de bidons pour emporter le précieux pinard à la tranchée, les capotes déteintes et boueuses, les pieds lourds et embarrassés. On s'assied partout: sur les agenouilloirs, sur les bancs de l'école qui se sont réfugiés là, sur les tables, les jambes pendantes, sur les marches de l'autel latéral et tournant le dos au

maître-autel. Beaucoup ignorent la politesse du lieu, font une génuflexion gauche en regardant en arrière. Le bon Dieu ne s'en offusque pas, et nous non plus. Les bougies s'allument. On chante. Évidemment, rue Monsieur, on chante autrement, mais peut-être pas d'aussi bon cœur . Nos rudes gosiers du midi scandent les mots et les strophes à contre-temps. Moi, boitillant, je me promène donnant un livre à l'un, un chapelet à un autre, marquant la page à un troisième empêtré dans son casque, son masque, son chapelet, son livre, qui n'a pas l'habitude de tant d'objets et qui voudrait bien chanter avec les camarades.

"Il y a une atmosphère de ferveur simple qui plane sur le tout. A la bénédiction, les vieux chrétiens s'inclinent. Les nouveaux, sans peur, regardent en face, avec intensité, l'ostensoir; il semble que Notre-Seigneur se dévoile à eux. C'est le moment du sermon. Rien d'académique. C'est une conversation, avec questions, réponses, arrêts brusques, mais toujours en bonne langue française, car M. L... est un classique, qui a fait jouer "Antigone", en grec, à Marneffe ! On parle de la table de communion, on est en contact plus direct avec les âmes, presque avec les corps, puisqu'il y en a d'assis à vos pieds, qui, le cou tendu, dardent vers vous des yeux ardents. La métaphore n'a jamais été plus vraie; ils boivent vos paroles, ils sont suspendus à vos lèvres; il y a réaction et action: les paroles jaillissent du cœur, et elles vont droit au cœur. Dans ces yeux grand

ouverts, on lit la faim de la vérité, la soif de la justice. Pour beaucoup ces choses sont neuves; pour d'autres ils ne les ont jamais entendues, exposées ainsi: au lieu de l'impersonnalité des phrases banales et solennelles, on leur présente Notre-Seigneur comme l'ami, le soutien, le confident. L'âme transparaît avec sa franchise dans le regard qui ne se détourne pas un instant des yeux de l'orateur.

"Entre temps, il y a dans l'église un mouvement perpétuel: gens qui entrent, veulent avoir une bonne place, et se faufilent jusqu'au premier rang sans trouver une chaise, restent debout, juste devant vous; — ceux qui, pressés par une corvée, n'ont pas la possibilité de rester jusqu'à la fin. Ce va-et-vient ne trouble pas l'auditoire, plus rien n'existe pour lui, sauf l'orateur. Un silence, c'est la préparation à l'absolution générale. Elle est donnée à haute et intelligible voix, pas marmottée; le geste est large, fait pour impressionner les récalcitrants. Et le défilé commence. Comme tout le monde a voulu avoir une bonne place pour le sermon, il n'y a plus de passage central. On se bouscule un peu, car on ignore les belles manières, là comme ailleurs. Et que diraient les Boches si scandalisés de voir les Français ne pas aller à la sainte Table, les mains jointes, mais les bras croisés! Beaucoup vont, les bras ballants, et reviennent, le regard fixé droit devant eux, comme s'ils voulaient défier les railleurs. M. L... lit les actes, tout haut; un dernier cantique où passe tout le cœur de ceux qui chantent. Et puis, fatigués de cette

longue immobilité, de ce travail inaccoutumé de l'esprit, ils s'empressent vers la porte.

"Les voilà rendus à la vie de tous les jours, au danger aussi, mais ils ne sont plus les mêmes, ils sont forts, on leur a montré le prix de leurs souffrances. Et la joie de vivre se traduit par les rires, les plaisanteries qu'on entend même de l'église, mais qui n'arrivent pas à troubler dans leur recueillement les fidèles adorateurs, nombreux, très nombreux, qui veulent s'entretenir, seul à seul, avec Notre-Seigneur. Il faut avoir vu cela pour le croire. Il faut avoir vu ceux qui viennent à la messe le matin, ou entrent dans la journée, à l'église, dire un bout de chapelet. Toutes nos subtilités de civilisés raffinés leur sont inconnues. Mais le cœur y est, et le bon Dieu est satisfait."

Cela c'est le travail du Père L... sur la masse. Voyons maintenant son action sur les individus. Le récit suivant va précisément nous le montrer aux prises avec une pauvre âme abandonnée et souillée. Combien vite, aidé de la grâce de Dieu, il va la déprendre de la boue terrestre où elle est engluée et la lancer en plein ciel ,vers son Sauveur. C'est lui-même qui raconte l'intéressante aventure.

"Au repos, un matin. Le soleil se montre. Pour en faire provision, tous les coloniaux sont dehors, tassés dans la boue des champs. Car, ce soir, on remonte aux tranchées et, durant six nuits et six jours, ce sera une fois de plus, la boue jusqu'au genou, le manger froid, les nuits glaciales au créneau, les mines toujours prêtes à sauter, les grenades, les balles, les torpilles,

les marmites et, probablement, la pluie, noyant tout, traversant les capotes, avec rien pour s'en protéger. L'œil fixé sur la crète qui termine l'horizon, on écoute les éclatements, le crépitement des mitrailleuses; on suppose ce que sera la "relève".

"Tout à coup, une détonation de fusil... "Quel est l'imbécile qui tire aux pigeons? Il va se faire f.. dedans!"

"Mais non; il ne s'agit pas de pigeons. On m'appelle en toute hâte. Dans une grange, à côté, un enfant râle, un pauvre gosse de dix-sept ans, la poitrine maculée de sang. La position du fusil, la ficelle prise dans la gachette, la chemise ouverte disent assez la criminelle tentative. Le malheureux n'a plus sa connaissance. Rapidement, — et combien anxieux! — je lui donne l'absolution, l'extrême-onction... La balle n'a pas touché le cœur, mais elle a dû le frôler: impossible de transporter ce reste de vie, on le laisse là.

"Or, voici que, peu à peu, la mèche fumante se rallume, les yeux s'ouvrent, de grands yeux étonnés. Quelques mots hagards. Puis l'orientation se fait dans cette âme renaissante et, bientôt, nous pouvons causer.

"Il me parle de sa douleur... Simplement, sans hésitation aucune, sans honte, il me raconte le coup: "J'étais à bout de forces... Je suis sûr que ce soir je n'aurais pas même pu faire la route. J'ai essayé de mettre mon sac, ce matin, pour voir: ça me prenait dans la poitrine et dans les jambes. Je serais tombé

avant les tranchées... Alors, pourquoi gêner le monde?... Ce n'est pas pour ça que je me suis engagé! Je croyais que ce ne serait pas si dur, que j'aurais, moi aussi, la force de servir le pays... Puisque je ne suis plus bon à faire un soldat, c'est pas la peine d'embêter les autres: vaut mieux me détruire. Alors j'ai préparé mon affaire, dans la grange. Mais j'ai mal visé, c'est idiot!"

"Je lui demande ce qu'il faisait avant de s'engager... Innommable! Le pire des métiers... D'ailleurs il n'a pas pu le faire longtemps, vu qu'il n'est sorti que depuis dix mois d'une maison de correction, où il avait été enfermé à treize ans, pour avoir "suriné" son grand-oncle, à seule fin de lui voler quelques sous...

"—Voyez, lui dis-je, comme c'est heureux que vous ayez mal visé! Au lieu de vous punir, le bon Dieu va vous pardonner cette faute-là, et toutes les autres avec."

"Il me regarde d'un air qui ne comprend pas.

"—Au fond, mon petit, vous l'aimez bien le bon Dieu?" Dénégation de la tête et toujours l'air qui ne comprend pas.

"—Voyons, vous êtes chrétien?" Nouvelle dénégation. Je lui montre mon crucifix. Toujours la dénégation et l'étonnement.

"—Vous n'avez jamais été à l'église?"

"—Oh! non!" proteste-t-il, comme si je lui parlais d'une mauvaise action. "Quand j'étais petit, un jour que je passais avec ma mère devant une église,

elle m'avait dit: "Vois-tu, faut jamais entrer dans ces grandes machines-là: il y a dedans des curés qui mangent les enfants." Ca me faisait envie d'y entrer, rien que pour voir, mais j'avais trop la frousse d'être mangé."

"—Alors, vous n'avez jamais entendu parler du bon Dieu? —Non, jamais. —Savez-vous que nous ne mourons pas comme les chiens, qu'il y a quelque chose après la mort?"

"Il me regarde ahuri.

"Je lui explique tant bien que mal l'existence d'un Dieu rémunérateur, la vie future, la piété, Notre-Seigneur Jésus-Christ, les sacrements. Et le divin Maître, qui sait bien que le temps presse, éclaire miraculeusement l'âme de ce pauvre petit, victime de l'ignorance. Rien ne lui fait difficulté. Sur la perspective du ciel, il ouvre ses yeux tout grands:

"Oh! vrai?..." Et voici qu'un mot, spontanément, monte à ses lèvres, qui revient sans cesse à mesure que se déroulent devant lui les beaux dogmes de l'Église catholique: "Ah! si j'avais su!"

"Séance tenante, il veut le baptême, que je lui confère... Il rayonne. Il veut aussi la sainte Eucharistie qu'il a comprise comme le reste. "Oh! si, Monsieur! faites-moi faire ma première communion! Je me rappelle que mes camarades m'avaient parlé de ça, un jour... Et, puisqu'il est si bon, le bon Jésus, je veux l'avoir: faites-moi faire ma première communion!"

"Mais les circonstances ne s'y prêtent pas... Il est prudent de patienter jusqu'à demain.

"De bonne heure, je reviens le voir. Son regard guettait la porte. Il s'illumine. "Ah! j'ai cru que vous ne viendriez pas! J'avais si grand peur de mourir sans faire ma première communion! J'y ai pensé toute la nuit!"

"Ensemble, nous faisons une petite préparation, bien facile et, sur ses lèvres décolorées, je dépose le Tout-Puissant. Alors ses yeux se ferment et, sur sa figure de mourant, se dessine un sourire divinement beau...

"Dieu lui laissait encore quelques heures pour se mieux préparer au ciel. Ce fut son unique préparation. Il ne parlait que d'aller voir le bon Dieu. Sans cesse, il prenait mon crucifix pour le baiser: "N'est-ce pas, Monsieur, que le bon Jésus a été bon pour moi?"

"Je lui avais donné une médaille miraculeuse. Il appelait à lui la sainte Vierge comme un enfant appelle sa mère, posant sur elle mille questions naïves.

"Dans cette âme, que le baptême et l'eucharistie venaient de régénérer, on ne voyait plus trace du passé. Les yeux même avaient pris une ravissante expression de pureté.

"Le soir venu, on décida de tenter le transport à l'ambulance. Ce fut une désolation, comme si on l'emportait loin de ce beau ciel qu'il croyait déjà tenir. Mais le délai ne devait pas être long.

"Il me demanda, du moins, d'écrire sur un bout de papier qu'il avait fait sa première communion et de l'attacher à son passe-montagne, afin qu'à l'ambulance

on ne fit pas de difficulté pour lui donner à nouveau le bon Jésus et pour qu'ensuite, sur son corps, on récitât les prières de l'Église.

"Je lui donnai une commission pour le ciel. Et, tandis qu'on l'emportait, il m'attira encore à lui pour m'embrasser: "Oh! oui, Monsieur, quand je serai près du bon Jésus, vous pouvez être sûr qye je veillerai bien sur le régiment et que, s'il y en a qui font la même gaffe que moi, je les ferai mal viser!"

Admirable effet de la grâce! Et combien nombreux sont-ils ces pauvres enfants à qui la guerre ouvre ainsi les portes du ciel. Anges gardiens de leurs compagnons d'hier, ils veillent maintenant sur les armées françaises et secondent invisiblement les vaillants aumôniers auxquels ils doivent leur bonheur actuel.

---

# PRÊTRES PRISONNIERS

## Au milieu des Camps

---

Un bon nombre de prêtres, aumôniers ou soldats, ont été faits prisonniers. Dispersés dans différents camps en Allemagne, ils continuent à remplir leur rôle de ministre de Dieu. Non moins que sur le champ de bataille et plus qu'à l'arrière, ils peuvent exercer un apostolat fructueux. Dans la rigueur de l'exil, les âmes s'ouvrent facilement aux consolations qu'apporte la foi. Elles en ont tant besoin! Et quel baume plus doux mettraient-elles sur leurs plaies? Aussi lorsque les circonstances ne viennent pas s'y opposer, les prêtres prisonniers mènent une vraie vie de missionnaire. Écoutons l'un d'entre eux.

"Ma vie a bien changé depuis janvier. J'ai "repris du service" auprès de nos soldats, ma dernière carte du 12 mars vous le disait déjà. Elle vous en disait aussi ma joie. Oui, j'aime ces baraquements, ces installations de fortune, cette vie de bohème apostolique, parce qu'il y a là beaucoup à réconforter, à relever, à sanctifier. Je n'ai plus, comme à Paderborn, une belle église de couvent, toute pieuse et recueillie, ni une chambrette pour moi seul où l'on puisse lire et travailler à l'aise. Je partage ici la chambre d'un médecin-major français, charmant compagnon d'ail-

leurs, et qui se trouve être un concitoyen, un Lillois comme moi. Pour la messe quotidienne, j'ai un petit autel dans un coin de la salle d'infirmerie. Chaque matin, quelques hommes y assistent avant d'aller au travail. Le soir un plus grand nombre s'y réunit après la soupe pour faire ensemble la prière, et réciter un peu de chapelet. Le dimanche, on met à notre disposition l'église (protestante) du village, et de plusieurs détachements voisins y confluent quelques centaines de prisonniers: c'est une belle assemblée, devant laquelle je suis heureux de pouvoir parler de tout ce qu'il y a de réconfortant dans la foi.

"En semaine, je visite de temps à autre ces groupes avec le médecin-major, chacun à son point de vue, mais tous deux pour soigner et guérir. Puis, rentré au logis, c'est la lecture et le travail, dans la faible mesure où ils sont possibles, et surtout les entretiens familiers, le service de notre petite bibliothèque, la recherche des nécessiteux, des santés faibles, et la distribution des secours dont je dispose. Vie de missionnaire un peu. Que le bon Dieu veuille me donner aussi une âme véritable de missionnaire afin de réaliser, malgré les difficultés de la situation, tout le bien possible. Il y a tant de bon au fond de toutes ces âmes de braves gens du peuple, dont beaucoup ont été des héros; si on pouvait seulement le leur révéler à eux-mêmes."

Tous les prêtres prisonniers cependant n'ont pas cette vie de missionnaire. Quelques-uns en effet sont condamnés à vivre au milieu de groupements passagers Ainsi à Sprottau. "L'apostolat, écrit le

Père H... est ici assez difficile, les fidèles ne faisant que passer quelques semaines ou même quelques jours au camp pour aller ensuite travailler dans les campagnes. Du reste, ils sont peu nombreux: quarante ou cinquante Français sur deux cents, à la messe le dimanche; en moyenne, une vingtaine de communions hebdomadaires, sept ou huit quotidiennes. Nous faisons le mois de Marie avec instructions tous les soirs. Cela donne huit sermons par semaine."

Un ministère plus actif cependant s'annonce. "Nous attendons incessamment trois mille tuberculeux français, polonais, belges, etc. Il y aura sans doute au moins un mort par jour. Je suis tout désigné pour les préparer au grand voyage. On trouve de beaux exemples de dévouement près des malades. Dans un camp, l'an dernier, six prêtres sur neuf sont morts aux chevets de contagieux. J'espère que le Cœur Sacré de Notre-Seigneur, auquel j'ai consacré la paroisse, me donnera la grâce d'être à la hauteur de la situation et de toucher les cœurs les plus endurcis."

Pour ceux qui ne sont pas encore prêtres, la vie est plus dure. Ils n'ont pas les occupations et les joies du saint ministère. Heureux sont-ils, quand ils peuvent poursuivre de quelque manière leurs études. Ainsi ce jeune lieutenant prisonnier dans la Saxe prussienne: "Je mène à Halle sur Soale une vie presque religieuse, loge dans la chapelle même du camp, séparé du Très Saint Sacrement par une petite cloison à ma hauteur. Je travaille et tâche de m'occuper sous le regard de Notre-Seigneur, en sainte et distin-

guée compagnie. Je m'efforce avant tout de faire de ma captivité une sorte de retraite qui me permette de me remettre en pleine vie religieuse, et de tirer profit pour mon âme des terribles mais bienfaisantes leçons de la guerre. J'essaye de me remettre aussi au travail... Il est absolument nécessaire ici de travailler intellectuellement pour mettre en fuite cet oiseau noir qui a nom "cafard," et qui hante particulièrement les camps des prisonniers. Je vous assure qu'il est dur de se sentir les bras liés, impuissants, entre quatre murs d'usine, alors que là-bas d'autres se dévouent et se sanctifient pour la patrie. Mais je me repose en la sainte volonté de Dieu qui sait et veut pour nous ce qui est meilleur... Et puis je me sens porté, entouré, gardé, par vos prières à vous. Nous vivons ici de lettres et de journaux. Je voudrais savoir si aucun de nos chers soldats n'est tombé sur le champ de bataille, car la pensée de nos morts et de nos blessés ne me quitte pas. Je suis un peu le bras droit de l'aumônier du camp. Le dimanche de Pâques, je suis allé avec lui à la chapelle catholique de Halle. C'était ma première sortie depuis deux mois!

"Quelle joie de serrer la main à plusieurs centaines de nos soldats, prisonniers en de multiples petits groupes de travailleurs et réunis pour Pâques, à la chapelle catholique... Ces pauvres diables s'épanouissaient quand je leur parlais du front d'où je venais. Je vous laisse pour aller causer une minute avec saint Thomas, dont le *Contra gentes* ne m'a pas quitté depuis quinze mois!..."

Une fois ce devoir de bon étudiant accompli, le jeune lieutenant reprend sa plume et nous dit la monotonie des jours de captivité, puis ses occupations: "Notre vie est très monotone; tous les jours se ressemblent... On dit que le printemps fleurit quelque part sur la terre, et qu'il y a encore des êtres qu'on nomme arbres, fleurs, herbe, gazon, etc... Je veux bien le croire, *sed fide tantum teneo !* Depuis huit jours, le clergé du camp s'est considérablement accru: nous sommes maintenant huit. Un prélat aumônier, Mgr de Lupé, deux vicaires, deux séminaristes, un professeur de grand séminaire et votre serviteur. Nous faisons tous excellent ménage et charmante communauté. Je suis à moitié sacristain, j'aide le maître de musique et je suis chef de popote. Notre camp est maintenant uniquement composé de Français... plus de cinq cents! Trois organistes, deux scholas, trois autels, de belles cérémonies; ce matin, plus de cent communions, et adoration perpétuelle tous les jours. Un vrai courant de ferveur passe sur ce camp. Dieu soit loué! Beaucoup de cours de toutes sortes. Je m'occupe de mon mieux, et fais surtout des langues.

"J'ai eu la bonne aubaine de rencontrer deux professeurs et un directeur de grand séminaire; je tâche d'en profiter, mais ce n'est pas commode, car le milieu dans lequel je vis est peu travailleur et... très chahuteur. Des cours pour séminaristes ont été organisés: cours d'écriture sainte, de synthèse dogmatique et de fonctionnement paroissial; je les suis avec beaucoup d'intérêt; le deuxième surtout, celui de synthèse dog-

matique et ascétique est prodigieusement intéressant. Il est fait par un homme remarquable. D'autre part, un prêtre qui pendant dix ans a été vicaire dans une grande ville industrielle et s'est occupé beaucoup des ouvriers et des fils d'ouvriers, nous raconte, en des causeries délicieuses, ce qu'il a vu et fait. J'ai découvert beaucoup d'élèves et amis de nos collèges et constaté, une fois de plus, l'importance capitale des œuvres d'éducation chrétienne. Il y a ici un noyau d'officiers très fervents qui communient tous les jours, et sont fidèles à l'adoration perpétuelle."

Plus encore, peut-être, que ceux des tranchées, ceux de l'exil rapporteront de cette guerre des habitudes de piété. Il ne se peut pas que leur vie n'en soit prpfondément modifiée, et par elle, celle même de la nation.

---

## Dans une forteresse d'Allemagne

---

On sait que, grâce à l'intervention du Souverain Pontife, des échanges de prisonniers blessés ont eu lieu entre l'Allemagne et la France. La convention signée par les deux pays portait aussi la libération de médecins et d'aumôniers. C'est ainsi qu'un jésuite français, le Père Rameau, rentrait l'été dernier dans sa patrie après onze mois de captivité.

De son séjour en pays ennemi, il nous a rapporté sur la vie des officiers prisonniers d'intéressants détails. Une lettre raconte d'abord comment il a pu lui-même regagner la France.

"Mon départ, écrit-il, a été tout providentiel. Je ne comptais plus sur un rappel. Deux démarches faites, l'une à Rome par l'intermédiaire de Mgr de Bourges, et l'autre à Munich, au ministère de la guerre, étaient restées sans résultats. Sur les entrefaites, jeudi dernier, parut la liste des médecins français renvoyés en France. Le texte de la convention, signée avec l'Allemagne, portant qu'on libérait également les aumôniers militaires et le personnel des ambulances, sauf au cas où l'on aurait besoin d'eux, je me hâtai d'adresser une réclamation au commandant du fort, en faisant valoir en même temps que mon

titre d'aumônier ,le fait de la présence de deux autres prêtres combattants. On ne pouvait donc me dire "nécessaire". De fait le commandant du fort, avec qui j'avais des relations honnêtes, a téléphoné à Munich et obtenu ma libération dans l'après-midi. Il est venu me l'annoncer à cinq heures et demie. Je n'eus que quelques minutes pour jeter pêle-mêle, dans une caisse, les objets que je voulais emporter... et ce fut le défilé ininterrompu des officiers qui ne finit à l'extinction des feux, à 10 heures, que pour reprendre le lendemain à 6 heures, jusqu'au moment du départ, vers 7 heures. Pauvres gens! ils faisaient vraiment pitié.

"Le voyage s'est très bien passé. On ne nous a pas fouillés, et même on nous a confiés à la garde de l'adjudant le plus courtois. Arrivés à Constance, samedi à 2 heures, nous avons été conduits à l'hôtel — les officiers dans un hôtel, les prêtres dans un autre. Nous étions deux aumôniers, deux jésuites, le Père Davier et moi, et trente-cinq prêtres-brancardiers. Nous sommes restés à Constance du samedi au lundi soir, nous demandant toujours si c'était bien vrai. Pour quiconque a vécu notre vie de prisonniers et connaît les Boches, cela n'a rien de surprenant. Enfin, lundi à 7 h. 48 du soir, heure allemande, le train sifflait et nous partions. Quelques minutes plus tard, nous passions la frontière, et, agréable surprise, nous en étions avertis par les acclamations des Suisses, acclamations qui ont continué dans toutes les gares, toute la nuit. Nous sommes arrivés à la

frontière vers 8 heures, accueillis par la fanfare et une section d'un régiment de chasseurs Alpins. Puis, nous avons poursuivi notre retour triomphal vers Lyon. A Amberieux est monté un médecin-major, à trois galons, envoyé pour nous recevoir et nous présenter aux autorités de Lyon. Je m'informe de ce que serait cette présentation. Cela menaçait d'être grandiose: discours du président de la cour, champagne, conduite avec escorte d'honneur. "Eh bien, dis-je, est-ce qu'on répond à ces souhaits de bienvenue?" Le major me dit textuellement: "Cela ne s'est pas fait, mais ce serait très bien de le faire. —Sincèrement? — Sincèrement. — Bien, dis-je, nous verrons." En effet, devant la foule qui remplissait la gare, où l'on délivre les bagages, le président de la cour nous adresse un long et cordial souhait de bienvenue et dame! l'inspiration y étant, il eut sa réponse, coupée à plusieurs reprises d'applaudissements. J'estimais que, là comme ailleurs, le prêtre avait son mot à dire; j'ai eu le plaisir de voir qu'on l'a compris ainsi."

En effet, le *Nouvelliste de Lyon* rapporte ainsi la scène: "Un aumônier prit la parole pour répondre à l'éloquent discours du premier président. Ce prêtre, ce jésuite, le Père Rameau, revenait pour la seconde fois d'exil. Quand la patrie fut en danger, il était accouru de l'étranger pour la défendre... Fait prisonnier, il revenait hier de ce nouvel exil, loin de la patrie.

"En paroles vibrantes, il se fit l'interprète de tous ses compagnons de captivité, blessés et infirmiers,

pour remercier M. Anzière et la population lyonnaise de son accueil chaleureux. "Cette voix éloquente qui vient de faire vibrer nos cœurs, c'est la voix de la France, s'écria-t-il. Cette voix de la douce patrie, dans notre exil, nous l'écoutions, elle venait jusqu'à nous pour nous dire: courage et confiance! En cachette, elle s'adressait à nous par la voix de nos officiers prisonniers et, dimanche dernier, un lieutenant nous tenait, monsieur le président, un langage semblable au vôtre. Ce que nous voulons pour notre patrie, c'est une paix glorieuse. Nous l'aurons. Vive la France!"

C'est à Plassenburg, "château-prison perché sur une croupe abrupte qui domine la petite ville de Kulmbach, mollement étendue aux bords du Mein" qu'étaient détenus le Père Rameau et une centaine d'officiers.

Ils y arrivèrent le 25 janvier au soir "en colonne, par quatre", raconte l'aumônier dans une petite brochure qu'il vient de publier. Les rues étaient noires de monde, car la population avait été attirée de quatre à cinq kilomètres à l'entour pour voir défiler des officiers faits prisonniers... à la bataille de Soissons. C'est ainsi qu'on nous présentait. La population eût été intriguée à moins; d'ailleurs, si elle se montrait curieuse et joyeuse, elle n'était déjà plus insolente; le jour viendrait où nous ne la verrions plus que calme et presque indifférente."

La plupart des prisonniers sont installés dans une grande salle divisée par de petites cloisons en une quarantaine de cellules. Quelques-uns, plus privilégiés, ont leur chambre.

L'administration représentée par "un brave notaire militarisé, doué d'un abdomen respectable et coiffé d'un casque minuscule tout à fait disproportionné à l'important personnage qu'il était chargé de couvrir" n'est pas trop rude. La nourriture l'est davantage. Voici le menu: "A midi: potage léger avec ou sans pâtes, une portion de viande honnête et les inévitables pommes de terre, agrémentées, depuis le mois de mai, de ce qui voudrait être des légumes frais: salade ou fèves ou haricots verts... ultra douteux. A part le vendredi, où l'on n'a pour tout service que du riz émaillé de pruneau, c'est suffisant. Mais cela ne constitue qu'un repas. Le soir, il y a au moins deux dîners maigres, sans compter celui où l'on sert des harengs; l'un consiste en un morceau de fromage avec un doigt de beurre, l'autre en une assiettée de semoule. Mettez par dessus une tasse de café, cela ne rend pas le repas plus solide, ni l'homme non plus." Un mot du pain: "Depuis le mois de juillet, les officiers peuvent choisir entre trois cent-cinquante grammes de pain K ou deux cent-cinquante grammes de pain blanc, et s'ils ne choisissent pas, on leur impose ce dernier. Petite coquetterie sans doute, pour montrer qu'il y a encore du pain en Allemagne. Ce pain blanc chargé de fécule est plus lourd que notre pain français, mais il a cependant assez bonne apparence. Il est distribué sous la forme de cinq petits pains comme ceux que l'on prend pour le déjeûner. Quant au pain K, il n'a pas volé sa réputation: si la paille pilée dont l'ont

gratifié les chimistes allemands le rend digestif,il n'en est pas pour cela plus appétissant, et pourtant la ration a dû être réduite de plus de cent grammes de ce qu'elle était au début. Du reste, il est évident que l'on compte sur les pommes de terre pour tenir lieu de pain."

Mais ce qu'il y a de plus déprimant, c'est la vie elle-même, c'est la succession longue et monotone de chaque journée. On se lève à 7 h. 30 et l'extinctions des feux a lieu à 11 h. 30 du soir. Que mettre dans ce vaste cadre quand on est prisonnier, dépourvu de tout, et que d'ailleurs l'esprit est invinciblement tourné vers les champs de bataille, vers la patrie? "Ah! la patrie là-bas! tous ces bien-aimés qui sont l'âme de nos âmes, tous ces camarades qui se battent dans les tranchées, ce drapeau qui flotte et appelle tous les enfants de la France sous ses plis, pendant que l'on se ronge le sang dans une inaction forcée. On voudrait cacher cette blessure, on y réussit souvent, et puis, à certains jours, quand le canon triomphant des Allemands est trop énervant, quand la mort passe ou qu'un départ a lieu, le masque tombe et sur ces fronts brunis les traits douloureux s'étirent."

On s'est ingénié cependant, et grâce à Dieu, on est arrivé à se faire une existence sinon pleine et intéressée, du moins occupée par différents exercices sportiques, intellectuels et religieux qui en diminuent la longueur et l'acablante monotonie.

Les exercices sportiques c'est la gymnastique suédoise, c'est le tennis, ce sont les boules, le jeu favori

des Lyonnais. Plus variés encore sont les exercices intellectuels: cours de mathématiques ,de langues, d'harmonie, concerts, travaux de dessin et de peinture, cercle d'études. Et puis il y a les bibliothèques: celle des officiers, composée toutefois en trop grande partie de romans, et celle de l'aumônier, dont les livres les plus recherchés ne sont pas précisément des œuvres légères: *Les Origines* de Mgr Gibier, *Histoire partiale et Histoire vraie* de Guiraud, *Cours d'Economie sociale* d'Antoine.

Enfin les exercices religieux. Ici laissons parler le Père Rameau lui-même.

"Le lendemain de l'arrivée, quand l'aumônier du fort s'entretint avec le commandant de l'organisation du service religieux, celui-ci ne parut pas avoir pensé à plus d'une messe par semaine. "Comment, lui fut-il répondu, mais c'est la messe tous les jours que nous désirons. — La messe tous les jours! Pourquoi? — Et d'abord parce que c'est mon habitude, et puis parce que sûrement un bon nombre d'officiers y assisteront. — Des officiers, assister à la messe en semaine, je n'en crois rien, ce n'est pas possible. — On peut toujours essayer. — Soit! si cela vous fait plaisir." On essaya en effet et, à la première rencontre, le commandant n'oublia pas de revenir sur son idée. "Eh bien! avez-vous des officiers à la messe, en semaine? — Ce matin, lui dis-je, il y en avait environ soixante! — Ce n'est pas vrai! — Tenez! interrogez l'officier qui passe devant vous, il y était." Celui-ci ayant confirmé mon dire, mon bon gros Allemand se mit à

réfléchir. Alors, pour l'achever, je lui glissai d'un air indifférent. "Il y a une douzaine de communions tous les jours." Cette fois le brave major laissa échapper ce mot que je vous livre avec fierté: "Alors vous avez plus de religion que nous!"

"En effet, le spectacle qu'il avait sous les yeux ne correspondait guère aux charges de la presse allemande, toujours avide d'opposer à sa "religion officielle" la prétendue "impiété" des Français. Il est vrai, hélas! qu'elle trouvait avant la guerre trop de citations dans des journaux tapageurs qui prétendaient donner l'opinion moyenne de notre pays. Plus tard, malgré les pertes que nous avons eu à regretter, lors du départ des officiers à Rosenberg, le nombre de nos communions sur semaine a monté à quatorze en moyenne et, depuis Pâques, trente-trois s'étaient engagés à s'approcher de la sainte table tous les huit jours au moins. La moitié du groupe français a fait ses Pâques. En entendant ces chiffres, l'archevêque de Bamberg, venu visiter le fort le 11 juillet, lui aussi s'est déclaré très satisfait et édifié.

"Le dimanche, nous avons, outre la messe de communion à 7 h. 30, une grand'messe à 9 heures et le soir, à 4 h. 30, ou 5 heures, suivant la saison, les complies suivies du salut du Saint Sacrement. A ce propos, relevons encore un détail piquant. Les commandants de camps de prisonniers transmettent communément, comme une consigne, la défense de prêcher. On craint, paraît-il, que les aumôniers fassent du "patriotisme" à la chapelle. On

m'avait déjà signifié cette défense, à Ingolstadt —ce qui ne m'avait pas empêché d'adresser régulièrement la parole, tous les dimanches, à mes hommes, avant la messe. A Plassenburg, le commandant se donna la peine de mettre son casque à pointe pour me renouveler la consigne. "Fort bien, lui dis-je, mais j'ai au moins le droit de lire l'évangile et l'épître en français. — Lire, oui! — Bon! mais vous êtes catholique! Vous savez ce que sont les épîtres de saint Paul qu'on lit à la messe; si on ne les explique pas, personne n'y comprend rien. Il faut évidemment que j'aie le droit de donner quelques explications: *Erklarungen— Erklarungen!* Ia, mais des explications très courtes! — Évidemment."

"Vous devinez le reste. Le premier dimanche, les explications furent aussi succinctes que possible et données au pied de l'autel; le second dimanche, elles prirent plus d'ampleur; le troisième dimanche, elles atteignaient une longueur raisonnable et tombaient du haut de la chaire... afin d'être mieux entendues. Le quatrième dimanche, à propos du texte, commençait une série de conférences apologétiques qui devait se terminer huit jours avant mon départ. Néanmoins la consigne subsistait toujours. Un sous-officier allemand présent aux instructions avait la mission de la faire respecter. Mais si ferré qu'il fût en français, il trouvait plus pratique de goûter pendant ce temps un repos que je n'avais garde d'interrompre, même et surtout lorsque, le 8 mai, à propos de je ne sais quel texte de saint Jean ou de saint Paul, je hasardai à la

grande joie de l'auditoire un véritable panégyrique de Jeanne d'Arc. Inutile d'ajouter que les *erklarungen* firent passer la retraite pascale et qu'avec une simplicité encore plus touchante, escomptant la liberté de nos messes sur semaine, nous fîmes le mois de Marie et celui du Sacré-Cœur. Le fait est qu'à la fin le pauvre commandant s'aperçut du tour qui lui était joué. Mais il eut la bonne grâce de ne pas s'en fâcher. Un beau jour de juin, l'évêché de Paderborn, qui faisait depuis février fonction de bureau de renseignement pour les "disparus", se mua en bureau d'information religieuse et nous envoya une circulaire renfermant tout un plan d'enquête. Parmi les interrogations posées se trouvait naturellement la question insidieuse: "Prêche-t-on ?" Que répondre ? Je mandai le commandant, lui montrai le papier et lui demandai "Que dois-je écrire ? — Pas de prédications, c'est interdit. — Bien. Mais des explications ? — Ia. —Je m'en doutais. — Oui, je sais, ajouta-t-il en mauvais français, sermon, explications, c'est comme ci, comme ça! — Justement", repris-je en souriant. Et on ne parla plus de rien. Nous avions trouvé la formule qui rassurait sa conscience et la mienne!"

Le Père Rameau a écrit ces notes sur Plassenburg afin de répondre aux nombreuses demandes de renseignements que lui envoyaient les parents des officiers prisonniers en Allemagne. Quant à lui, il s'est hâté de retourner au front, quitte à passer de nouveau onze mois dans une forteresse allemande, même à y laisser ses os. C'est pour la patrie!

# PRÊTRES BLESSES

## Quelques Récits

---

A lire quelques récits de blessés, nous verrons que si la guerre est dure, elle n'abat pas le courage des aumôniers et des combattants croyants. Plus même ils souffrent, plus ils regardent l'avenir avec confiance, car ils ont foi dans la doctrine de l'expiation, et ils offrent leurs souffrances pour la patrie, pour son bien matériel et moral.

Aussi à peine rendus à l'hôpital n'ont-ils qu'une pensée que trahit sans cesse leur conversation: retourner le plus tôt possible au front, se dévouer de nouveau, donner même leur sang et leur vie, si le bon Dieu le veut. De savoir d'ailleurs qu'ils sont entre les mains de la Providence rassérène leurs âmes et en chasse toute anxiété.

Ce premier récit est d'un blessé des Dardanelles. Il nous l'envoie d'Alexandrie.

"Je reviens maintenant à cette fameuse journée du 21 juin où j'ai été blessé. Le 21 juin, c'est le jour où le 176ème a dû faire ses preuves d'énergie et de vaillance; avec le 6ème colonial, c'est lui qui devait marcher à l'assaut. Le dimanche, 20 juin, nous montons aux tranchées; dans la journée, toutes les dispositions sont prises: mon bataillon devait former la troisième ligne.

Le lundi matin, à 4 heures et demie, le concert d'artillerie préparatoire commence: les 75, 155, canons de marine, obusiers de 420, les crapouillots, chargés chacun de trente kilogrammes de mélinite, tout cela s'abat à la fois sur les premières lignes turques. Cette effroyable canonade dure pendant une heure et demie; vraiment on prenait courage en pensant que ce déluge de feu tombait sur la tête des Turcs. A 6 heures, au coup de sifflet, un bataillon part à l'assaut; il arrive à la tranchée turque et pas un n'est tombé; les fils de fer disloqués par le bombardement sont enjambés sans difficulté: les Turcs ont été surpris, car un nuage épais de fumée cachait nos troupes. Un second bataillon part, et presque aussitôt après, mon bataillon. Nous arrivons à la tranchée, elle avait été facilement emportée, les Turcs n'ayant fait aucune résistance, la deuxième ligne de même; enfin on dut s'arrêter à la troisième; car, là, les Turcs nous attendaient ,en force, et l'on dut se replier sur la seconde ligne. Deux tranchées prises, c'était beau, mais le plus dur et le plus meurtrier fut de s'y tenir; pendant toute la journée, les Turcs contre-attaquèrent avec une violence inouïe et une audace extraordinaire; ils rampaient jusqu'auprès de nos premières lignes et lançaient des grenades ou tiraient des coups de fusil à bout portant. Heureusement, les zouaves vinrent nous renforcer, car, hélas! il y avait déjà bien des blessés et la position commençait à devenir intenable. La seconde ligne, où je me trouvais, ne fut pas mieux partagée: toute la journée, nous fûmes arrosés par les

obus et les shrapnells; jamais je n'avais vu encore pareille précision dans le tir des Turcs. Que de fois, alors, j'ai senti la protection du bon Dieu: des obus ont éclaté à deux mètres, trois mètres de moi et ne m'ont pas touché; que d'éclats sont venus s'aplatir dans la terre à côté de moi! J'oubliais de vous dire aussi que je m'étais recommandé à saint Louis de Gonzague, dont c'était la fête, et j'ai bien senti sa protection.

"Voici maintenant une petite scène qui se passe au moment le plus terrible du bombardement: un sergent venait de porter un billet à mon capitaine; au moment même où il allait le lui donner, il s'affaisse, la tête ouverte par un éclat d'obus. Tous nous croyions qu'il allait mourir. Le capitaine me dit alors: " Donnez-lui l'absolution, il va mourir! — Mon capitaine, lui répondis-je, je n'en ai pas le pouvoir, vous le savez bien, mais au moins, nous pouvons prier pour lui." Sept ou huit soldats se trouvaient là, je les invite à réciter avec moi le Notre Père et le Je vous salue Marie, et tous, très pieusement, et très émus aussi, répondirent aux prières. J'ajoutai quelques invocations au Sacré-Cœur qu'ils répétèrent aussi; et après, j'en vis plusieurs qui, penchés sur le corps de ce pauvre mourant, murmuraient encore quelques prières pour lui. La guerre est bien terrible, mais pour beaucoup, elle est une occasion de revenir au bon Dieu.

"Ainsi, je me préparais à passer la nuit dans la tranchée, lorsque le capitaine me fit appeler et me

remit un billet à porter au colonel qui se trouvait dans la tranchée que nous avions quittée le matin. Le boyau de communication n'était pas encore achevé, il me fallait donc passer quatre-vingts mètres à terrain découvert. Vite je grimpe sur le talus et avec toute la vitesse de mes jambes, je me dirige vers la tranchée; tout à coup, un bon coup sur le devant de la cuisse: "Ça y est, une balle". Heureusement j'étais à deux mètres de la tranchée. Je cours encore comme un lapin et je remets le billet au colonel, qui se trouvait tout près. Un brave zouave me panse, et clopin-clopant, je m'acheminai vers le poste de secours. Le soir même, j'étais sur le bateau: il partit le lendemain pour l'île de Lemnos; j'y restai un jour et pris enfin le bateau qui devait me mener à Alexandrie..."

Là, grâce à de bons soins, la blessure s'est refermée et le jeune soldat a pu reprendre ses armes. De nouveau, il sert vaillamment la patrie.

Cet autre, atteint presque en même temps, en France, est encore à l'hôpital. Mais aussi quels coups il a reçus! "J'aurais dû commencer par vous demander de vouloir bien excuser mon écriture, mais, que voulez-vous? ce n'est pas de ma faute: les Prussiens, pour ne pas dire les Boches, ont voulu faire de moi une écumoire; ils n'y ont pas réussi et j'en bénis la Providence. Tout de même ils m'ont logé cinq balles dans la peau, ne me respectant que les jambes. La première, à la joue gauche, a tout en enlevant le vernis, comme dit l'aumônier, abîmé ma barbe; une deuxième est venue s'abattre sur ma main gauche et

y a laissé des traces; une troisième m'a attrapé, étant couché à plat ventre, et n'a pas épargné ma capote. Entrée près du col, sous la gorge, elle a rencontré les boutons de ma tunique, ce qui l'a fait dévier, et elle s'est écrasée au beau milieu de la poitrine. Là encore une trace.

"En moi-même, je commençais à y trouver mon compte, quand, à peine deux minutes après, deux balles de mitrailleuse vinrent traverser mon fusil et les deux doigts qui le tenaient. Vous comprenez si je l'ai lâché, et, me croyant mort, je jugeais inutile de rentrer dans un trou. Puis tout à coup, je me dis: ...si tout de même j'essayais de me sauver..., et me voilà parti à courir. Mais vous devinez comme je fus vite repéré, puisqu'il était 2 heures de l'après-midi. Les balles, me sifflant aux oreilles, me firent voir qu'il serait prudent de me terrer et bien m'en prit. Je restai jusqu'à 8 heures du soir caché dans un trou de marmite. Si vous aviez vu dans quel état j'étais. Comme auparavant j'avais fait une dizaine de pansements à différents blessés, et même le commandant du 3e bataillon était venu mourir entre mes bras, j'avais l'air d'un assassin. Les mains, la figure, la poitrine, tout était rempli de sang."

Le ton n'est pas celui d'un homme trop découragé. La croix de guerre, reçue sur le lit d'hôpital est venue adoucir ses blessures. "Ah! disait-il, en la recevant, si ça pouvait être un billet pour retourner au front!"

En voici un troisième plus triste que les deux autres celui-là, mais précisément parce qu'il est

immobilisé, qu'il ne court plus de risque, qu'il ne peut plus se dévouer et soulager les soldats. C'est le vaillant aumônier du 4ème colonial, le Père L...

J'ai annoncé il y a quelque temps sa nouvelle blessure. Lui-même va nous en dire un mot, puis nous parler encore de ses chers *marsouins.*

"Me voici à l'hôpital d'Autun, blessé pour la troisième fois. Mais cette fois, hélas! ce n'est plus la blessure heureuse qui permet de rester au poste... Déjà la plupart des officiers du régiment et un grand nombre d'hommes, les meilleurs, sont tombés. Le quatrième colonial avait été choisi pour enlever la position la plus formidable de cette fameuse "Main de Massiges" qui est elle-même regardée comme l'un des points du front allemand les mieux défendus. Ce sont là des gloires qui coûtent. Et comment Notre-Seigneur y a-t-il trouvé sa gloire, à Lui? quelle a été sa part dans toutes ces âmes envolées? Vous devinez mon angoisse, ma désolation, mon impatience de retourner là-bas. Ce qui m'aide un peu à moins mal supporter cette absence, c'est que le Sacré-Cœur, avec une prédilection visible pour le régiment qui lui est consacré, avait merveilleusement, presque miraculeusement, disposé toutes choses pour me permettre de préparer les âmes à cette attaque. A l'encontre de mes prévisions désolées du mois dernier, et des mesures effectivement prises par les autorités, on s'était finalement décidé à cantonner le quatrième colonial près d'une église, durant les jours de la grande attente. Tous les hommes savaient ce qui leur était

réservé. Pour les exciter plus encore, les obus allemands venaient de temps en temps nous surprendre et nous enlever des camarades. La crainte, commencement de la sagesse, fit réfléchir et ramena à Dieu. Chaque matin, je célébrai solennellement une messe de Requiem pour les tués des différentes compagnies, à tour de rôle; par esprit de corps, par amitié, beaucoup qui ne seraient pas venus à ma messe d'ensemble, vinrent à ces messes de compagnies, et ce fut pour eux l'occasion d'entendre les grandes vérités chrétiennes, et souvent de prier, puis de se réconcilier avec Dieu et de communier.

"Pour organiser ces messes, je trouvai, chez tous les capitaines et chefs de bataillons, l'aide la plus efficace. Chaque soir, la moitié des hommes étant présents au cantonnement, puisque le travail était d'une nuit sur deux, nous avions salut solennel, sermon et communion... En comptant les hosties ainsi distribuées durant ces quinze derniers jours, je suis arrivé au total de cinq mille. Et je vous assure que les retours à Dieu étaient sincères; avec quel cœur ces hommes, vieux coloniaux ou réservistes, pères de famille ou jeunes engagés, entassés dans l'église trop petite, priaient et chantaient! Après la communion, nous faisions ensemble une action de grâces adaptée aux circonstances: ensemble nous nous abandonnions avec confiance à la volonté du bon Maître, ensemble nous le priions pour la France, pour le régiment, pour la conversion des camarades; nous lui demandions courage et lui promettions de faire tout notre devoir,

puis, protestant de notre volonté de lui rester toujours fidèles, nous lui demandions, au cas où nous devrions plus tard manquer de parole et perdre le ciel pour l'enfer, de nous prendre tout de suite. Beaucoup ont été exaucés: combien parmi ceux qui sont tombés à l'assaut étaient réconciliés depuis quelques jours seulement avec le bon Dieu! combien aussi que je suivais de près depuis plusieurs mois, qui luttaient généreusement, héroïquement contre leurs défauts, mais dont l'avenir restait effrayant, Notre-Seigneur les a pris au ciel! Combien aussi, hélas! dont la sanctification rapide en ces derniers mois avait tout naturellement fait éclore une vocation! Tel capitaine de vingt-huit ans, un héros au dire de tout le régiment, un saint, je puis le certifier, devait frapper à la porte de Cantorbéry, après la guerre, plusieurs petits de la classe 1915 de même, — tous ceux-là sont au ciel depuis deux jours. *Viæ meæ non sunt viæ vestræ.*

"J'oubliais de vous dire que nous avions terminé notre "préparation religieuse" de l'attaque par une cérémonie très émouvante. Trois compagnies de garde aux tranchées n'avaient pu avoir ni messe ni communion d'ensemble. La veille de l'attaque, nous organisâmes leur messe en plein air, sur leur position même. Mais il fallait le faire la nuit, de peur des avions, et sans bruit, pour ne pas attirer les projectiles. L'autel fut dressé face aux Boches, entre des abris qui disaient toutes les misères des tranchées avec

lesquelles nous voulions en finir, et les tombes, dont nous avions creusé la dernière le jour même pour un petit engagé de dix-huit ans, et qui nous rappelaient, avec les camarades à venger, l'aide céleste de leurs âmes. Comme décor de fond, à quelques mètres, le col par où le régiment devait passer pour donner l'assaut; au-dessus de l'autel, notre drapeau du Sacré-Cœur, claquant au clair de lune. Une lanterne sourde éclairait le missel. Dans l'ombre et le silence cette messe, à 9 heures du soir avant l'assaut, était impressionnante. Presque tous communièrent. C'était la veillée des armes...

"Vous voyez que Notre-Seigneur m'a bien aidé, grâce sans doute à tant de prières qui se faisaient pour nous de tous côtés. Veuillez m'aider à l'en remercier.

"Si ma blessure ne m'éloignait pas du régiment à l'heure où il y a tant à faire pour aider les mourants, pour encourager les survivants, dont la lutte va se continuer extrêmement dure, je concèderais sans peine à la Providence qu'elle a bien choisi son moment pour me donner du repos forcé. Je me sens assez fatigué, usé depuis quelque temps! Trop peu de sommeil: mais comment faire? Des hommes venaient se confesser jusqu'à une heure avancée de la nuit et d'autres venaient le matin avant le jour. Les Nicodèmes qui viennent une nuit, s'ils ne trouvent pas l'aumônier, ne reviendront pas. De plus, je ne pouvais presque jamais prendre quoi que ce soit avant midi et, ces trois dernières semaines, il m'était impossible de manger le soir, le défilé des confessions était ininter-

rompu. Mais, rassurez-vous, le repas unique que je faisais à midi chez le colonel était copieux et, en fait de "popote" j'étais beaucoup mieux partagé qu'un grand nombre. Néanmoins, à la longue, la fatigue venait. Voici le repos, je vais en profiter et rattraper les heures de sommeil perdues."

Lisons, pour terminer, cette lettre de faire-part, où la gaieté française et la foi chrétienne sont admirablement unies:

"J'ai bien l'honneur de vous faire part de la perte glorieuse que je viens d'éprouver en la personne de mon locataire: Monsieur Vise-à-droite, faisant fonction d'œil droit, tombé au champ d'honneur, dans les tranchées de Notre-Dame de Lorette, la nuit du 16 au 17 mars 1915. L'enterrement a eu lieu le 20 mars, à 9 heures et demie du matin, en la clinique de Hesdin où je me suis transporté avec ses glorieux restes. Je ne puis sans émotion penser aux vieux services que ce brave œil droit, depuis vingt ans et dix mois que nous vivions ensemble, que nous travaillions ensemble, que nous souffrions ensemble, m'a rendus; inutile de vous dire que je n'ai pu empêcher l'œil gauche, son frère, de laisser tomber une larme de regret sur cette tombe brusquement ouverte et refermée.

"Pour les condoléances, prière de les adresser au caporal Pioche, en traitement à l'hôpital de la Croix-Rouge française, No 205, Hesdin (Pas de Calais).

"J'ai fait les choses gaillardement, en jésuite. Le Père-Maître nous disait souvent que les souffrances qu'on ne choisit pas, ce sont les meilleures: me voilà

servi. Il ne me reste plus qu'à en profiter. Le bon Dieu m'a l'aissé "l'œil canonique", donc je ne crains pas grand'chose. Comme toujours "confiance dans le Sacré-Cœur", c'est le mot d'ordre et de ralliement..."

Et ce sera, si la France le veut, le mot de la victoire, celui qui la conduira au triomphe définitif. Déjà des familles se sont consacrées, par milliers, au Sacré-Cœur, des paroisses ont proclamé sa royauté sociale, des chefs l'ont élu général de leur armée. Que le mouvement se continue, qu'il gagne tout le pays. Il le sauvera. Les promesses divines en sont l'infaillible garant.

---

## Un grand Blessé

---

De toutes les victimes de la guerre, les grands blessés sont peut-être les plus cruellement atteints. Ceux-là surtout qui se destinaient à quelque profession dont leur blessure va les écarter, qui se préparaient par exemple au sacerdoce... quelle épreuve les frappe! Aussi est-ce à ce moment que se révèlent les âmes généreuses, capables des plus héroïques sacrifices.

Dieu merci, elles sont nombreuses dans la France contemporaine. Elles travaillaient jusqu'ici presque toujours dans l'ombre, se dévouant à des œuvres obscures, éclipsées par les gestes bruyants des politiciens ou des jouisseurs, et ignorées de l'étranger qui n'avait pas la bonne fortune de les voir de près.

La guerre leur a rendu justice. Elle les a tirées de leur ombre. Elle les a placées au premier plan. Elle les a fait briller d'un éclat inaccoutumé.

Tel ce jeune religieux à qui je ne causerai pas le déplaisir d'écrire ici son nom, mais dont je ne puis m'empêcher de raconter la grave blessure, et de reproduire quelques lettres, tant son âme s'y révèle sereine et généreuse.

Tenir cachés des sentiments de toute beauté, n'est-ce pas priver l'humanité des richesses dont elle

a le plus besoin? Les méchants étalent leurs forfaits, pourquoi taire les merveilles de la grâce?

C'est le 7 avril que Louis de G... devait être frappé. Le 1er, il écrit: "Il est 1 heure 35 du matin. Cette nuit les Boches sont bien gentils: il n'y a que deux de leurs batteries qui tirent et à intervalle à peu près régulier. Il y a quelques jours, notre artillerie a tapé dans plusieurs observatoires boches et les a démolis et rasés. Il s'est même produit ceci, qu'à un moment, un obus a démoli une maison qui s'est effondrée, laissant voir, très proprement bâtie à l'intérieur, une tour bétonnée. Alors on a lâché là-dessus toute une meute de petits 75, de 90 rageurs, de 155, mais le béton armé tenait bon. Outre la difficulté d'atteindre un but si peu large, c'était de la bonne camelote, bien que *made in Germany*. Alors on a mobilisé un 240, et en quatre coups la tour était nivelée, c'était absolument merveilleux. Mais ces messieurs ne sont pas contents, et cet après-midi a été employé à démolir un observatoire à 100 mètres du mien, et demain ce sera probablement notre tour, aussi je m'attends à sauter bientôt."

Ces prévisions n'étaient pas vaines. Six jours plus tard, l'événement attendu se produisait et Louis était une des victimes. Un de ses frères en religion accouru près de lui, à la première nouvelle de l'accident, va nous en donner les détails.

"Le vendredi, 7, premier vendredi du mois, vers 4 heures du soir Louis de G... était dans son observatoire, assis sur un très haut tabouret, une lunette à

la main; assis, comme lui, devant d'autres créneaux, deux autres artilleurs observaient aussi. Un officier était assis sur une chaise. Ils entendent les premiers coups de la rafale de 77 qui tombaient dans les environs. Ils allaient braquer leurs lunettes et leurs jumelles sur la batterie ennemie qui tirait, quand une explosion formidable dans l'observatoire... De la fumée, des éclats. Ils tombent tous pêle-mêle sur le plancher: du sang, des débris de bois, des morceaux de tôle, des fragments d'appareils d'optique, des lambeaux sanglants, et les quatre observateurs, les uns sur les autres. L'obus après avoir traversé, en la déchiquetant, une plaque de tôle qui fut suffisante pour faire fonctionner la fusée, éclata sur les jambes de Louis. Celui-ci pensa à aider ses camarades, il lui fut impossible de relever même le buste; il voulut se serrer la jambe gauche à la hauteur du genou pour empêcher le sang de couler à flots, il n'en eut pas la force.

"Enfin des secours arrivent; Louis refusa de se faire descendre avant que son lieutenant et ses deux camarades ne soient descendus. Louis est amené au poste de secours en même temps que ses deux camarades. Le lieutenant avait été tué: étant assis plus bas que Louis, il avait reçu une partie de la décharge en pleine poitrine et l'on a compté, sur lui, la trace de trois cents blessures. Comme Louis était le plus gravement atteint des trois, c'est de son pansement que les majors s'occupèrent en tout premier lieu. Il avait pu voir en arrivant du poste de secours, M. l'abbé

Ousset, aumônier au 6e tirailleur, qui l'avait confessé et qui lui avait aussi, je crois, donné l'Extrême-Onction.

"Aussitôt prévenu que Louis était blessé et qu'il me demandait, je courus au poste de secours. Louis était étendu sur un brancard, il fermait les yeux, il était pâle. Un petit éclat avait arraché un peu sa joue. Le pansement de la jambe gauche était terminé; les majors recouvraient de bandelettes et de ouate la jambe droite. Dans sa main, toute rouge de son sang, il tenait un chapelet, le chapelet d'un officier, car le sien venait d'être mis en morceaux par l'obus allemand. Il était étendu, les yeux fermés; il les ouvrait de temps en temps pour reconnaître ceux qui s'approchaient de lui.

"Enfin, le pansement de ses deux camarades fut terminé; la voiture-automobile d'ambulance était sous pression. Je lui donnai l'accolade (combien fraternelle!). Les brancardiers enlevèrent son brancard et le glissèrent dans la voiture, qui lentement, très lentement, s'éloigna.

"Vendredi soir, à 9 heures, Louis de G... était amputé des deux jambes à la Panne, hôpital de l'Océan. Quand il arriva à l'hôpital, il avait son chapelet enroulé autour du bras; le brancardier belge courut avertir l'aumônier de l'hôpital. Celui-ci arriva tout de suite, et dans tout l'hôpital se répandit le bruit qu'un "curé français" gravement blessé venait d'arriver; plus tard, à ce que l'on m'a rapporté, tout le personnel de l'hôpital parlait avec admiration de ce "curé français."

"Louis est étendu sur la table d'opération; les chirurgiens et les infirmières coupent les bandages et les pansements qui avaient été enroulés autour de ses jambes, dans le poste de secours. Le chirurgien qui dirige l'opération se rend compte de la nécessité à laquelle il est réduit, et déclare à Louis: "Il va falloir que je vous coupe les deux jambes.—Eh! bien, coupez-les, puisqu'il le faut.—Avez-vous peur ?—Non, je n'ai pas peur, je suis un croyant." Cette réponse fit, paraît-il, une très forte impression sur ce médecin qui ne croit pas, mais qui a le respect du corps humain. Louis lui a bien montré, au cours de l'opération, qu'il n'avait pas peur, qu'il n'avait peur ni de la souffrance ni de la mort..."

Dès le surlendemain d'ailleurs, le jeune blessé trouvait la force de dicter le billet suivant: "J'ai gagné le gros lot, pas le premier prix, mais presque. Je viens d'être amputé des deux jambes, un peu au-dessus du genou. Le bon Dieu m'a bien soutenu et veuillez l'en remercier pour moi. Un premier vendredi! Comment ne pas reconnaître là un bienfait? Tout va aussi bien que possible maintenant et j'ai des impressions très cocasses même. En ce moment je suis persuadé que j'ai mes pieds appuyés l'un contre l'autre, et je n'ose pas les remuer, de peur de m'apercevoir que je ne les ai plus... Le général R. s'est dépêché de me donner les honneurs militaires, et bientôt lui ou un autre me donnera la croix de guerre de la terre. Ce sont là maintenant les cataplasmes des amputations."

Ce n'est pas tout à fait la tristesse qui anime ces lignes. Cette sérénité joyeuse ne se démentira pas un instant. Et plus Louis prendra conscience de son état, plus il s'y résignera volontiers, plus il se réjouira même de souffrir en union avec son divin Maître.

Le 17, il écrit: "La semaine dernière, il y a eu deux mauvais jours de fièvre et d'infection d'une des plaies. La cause en était un petit morceau de culotte qui était resté en retrait dans la tranche, apporté là sans doute par une petite plaie latérale pénétrante. Maintenant je vais très bien, mais les douleurs sont beaucoup plus vives. Quelle grâce d'avoir été cueilli un premier vendredi, juste à temps pour m'unir à la Passion de Notre-Seigneur d'une manière plus réelle!"

Et le 20: "Cette vieille gaîté que le bon Dieu m'a donnée depuis la guerre m'est restée et me soutient. Aussi tout va bien." Puis il décrit ses plaies, comme s'il s'agissait d'un autre: "Si vous voulez des détails, les plaies se nettoient et bourgeonnent déjà solidement. A la jambe droite, l'os a pris l'offensive et dépasse de deux travers de doigt. Ce n'est rien, on le coupera."

De même, le 28: "Il y a quelques jours,les docteurs ont encore retiré un bel éclat d'obus qui s'était fourré assez profondément en pleine tranche de la cuisse droite; c'est très drôle! Maintenant le traitement suit son cours, et le Sacré-Cœur m'aide à tout supporter. Je me porte comme un vieux chêne dont on a coupé quelques branches pour augmenter le rendement... Le jour de Pâques, nous avons eu la visite de la reine

des Belges qui s'est arrêtée à chaque lit, et a donné à chacun une grande boîte de chocolats fourrés, une boîte de cigares, des cigarettes et un petit bouquet. En passant près de moi, elle eut quelques mots très délicats et très gentils, auxquels je répondis aussi proprement que possible, selon toutes les règles."

En mai cependant, l'infection se met dans les plaies et cause de grosses fièvres. Mais lui reste toujours gai et vaillant. A quelqu'un qui s'en étonne et se lamente à sa place: "Mais, est-ce que je n'accomplis pas la volonté du bon Dieu ? répond-il. Pourquoi alors se plaindre!"

Puis un mieux sensible se produit. Louis recommence à donner de ses nouvelles. Ainsi le 3 juin: "Je prends l'air tous les jours dans une petite voiture. Je reste dehors pendant deux ou trois heures. Cela fait un bien extraordinaire, et puis cela change les idées. On voit la mer, le ciel, des gens entiers qui se promènent ou se baignent! La fièvre est tombée complètement. Non seulement j'ai dit adieu au 39°, mais j'en suis à 36°, 7.8, le soir. Si je pouvais revenir bientôt grossir les rangs des scholastiques, gauchement mais à ma manière."

Ah! oui, c'est là le grand désir du jeune blessé: reprendre son poste dans la milice sacrée, continuer ses études et son travail de formation. Cela lui sera-t-il possible? Il est résigné à tout, mais si ce sacrifice du sacerdoce pouvait lui être épargné! Cependant, comme le Christ au jardin des Oliviers, il répète à Dieu: *non mea voluntas, sed tua fiat!* Un

médecin lui parle d'un appareil qui lui permettra de réaliser ses désirs. L'espoir renaît. Il en vit actuellement dans son hôpital de la Panne, où il continue d'édifier ses infirmiers et ses camarades.

Bel exemple en vérité de générosité au service de Dieu, de conformité parfaite à sa sainte volonté. Or voici que nous en touchons pour ainsi dire la source lointaine. Elle nous apparaît dans cette lettre de la mère de Louis, lettre admirable et vraiment révélatrice.

"Mon révérend Père,

"Je voulais vous dire, tous ces temps-ci, la terrible blessure de mon cher fils Louis, l'aîné de mes trois jésuites.

"Le pauvre petit était dans son poste d'observateur, un obus a éclaté juste au-desssus de lui, tuant un officier et blessant trois camarades. Lui fut retiré presque mourant des décombres, administré sur place. Soigné d'urgence à une ambulance du front, il a subi la double amputation.

"Le bon Dieu nous le laissera, j'espère, car il a passé les plus mauvais jours. Il n'a pas eu une plainte, rien que ce mot: *Sit nomen Domini benedictum*, et au brancardier qui lui donnait les derniers sacrements: "Je suis content."

"Son lieutenant ne pouvait retenir ses larmes en voyant ce petit mutilé; ce fut Louis qui le consola par des paroles de paix joyeuses. Cette forte vertu, cette

simple et persévérante générosité dans le sacrifice est bien touchante.

"Mon bien-aimé petit crucifié sera, désormais, attaché à sa croix sanglante et uni à Jésus Rédempteur. Il ne faut pas se plaindre.

"Prêtre ou hostie, qu'importe si le Maître y trouve sa gloire !

"Il sera peut-être l'humble victime qui fait autant par ses souffrances que le prédicateur de l'Évangile.

"Pour moi, je remercie le Dieu d'amour de nous avoir éprouvés de la sorte en nous laissant toutes les joies saines du sacrifice, et nous soutenant heure par heure dans un calme céleste.

"Louis nous écrivait: "N'est-ce pas merveilleux d'avoir été frappé un premier vendredi du mois!"

Une telle mère explique vraiment un tel fils. Si Charles d'Héricault vivait encore, quel beau chapitre il pourrait ajouter à son excellent livre: "Les Mères des saints".

---

# PRÊTRES TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR

## Premières Victimes

---

Quel long et glorieux nécrologe sacerdotal le clergé de France est en train d'écrire. Plus de mille prêtres et séminaristes sont déjà tombés au champ d'honneur. Leur mort a souvent suivi de glorieux exploits, toujours elle a été le couronnement d'une vie de dévouement et de vaillance.

Héros, pour la plupart, volontairement obscurs, ils emportent dans la tombe le souvenir de leurs actions d'éclat. Dieu les connaît, la patrie et les âmes en profitent. Cela suffit. Sur quelques-uns cependant de précieux détails ont été recueillis. Des camarades ont noté fidèlement ce qu'ils avaient vu ou entendu pour en faire part aux familles des défunts. C'est ainsi que me sont parvenus les récits de la mort de quelques religieux jésuites. Je les trancris pour l'honneur du clergé français. De précédents articles ont montré comment le prêtre vit et agit sur le champ de bataille. Il est bon de voir aussi comment il meurt.

o o o

Le Père Emmanuel Demoustier est tombé glorieusement près d'Arras, le 4 octobre dernier. Sa bravoure lui a valu d'être cité à l'ordre du jour. Le

capitaine avait demandé un volontaire pour faire prévenir le service de l'arrière que les hommes manquaient de cartouches. Sa proposition fut accueillie par un silence de mort, tant on savait le danger grand. C'est alors que le Père Demoustier s'est offert. Il est sorti de sa tranchée sous une grêle de balles, et à peine arrivé sur la route a été blessé mortellement au ventre et à la cuisse. Un capitaine d'artillerie passait à cheval. Le Père eut la force de l'appeler et d'écrire un mot qu'il lui remit. Une demi-heure après, les munitions demandées arrivaient. Transporté à l'hôpital, le Père y mourut le soir même.

"Je n'ai pas besoin de vous dire, écrit un religieux salésien, l'admiration que cette noble mort a excitée parmi nous. Dans la compagnie où tout le monde l'aimait pour sa bonne humeur, sa condescendance et son sang-froid, c'est une explosion de regrets universels. Ceux qui l'ont approché de plus près, qui ont vécu avec lui depuis Briançon, ne peuvent se faire à l'idée de ne plus le revoir. Pour moi qui, en ma qualité de religieux, ai causé plusieurs fois assez intimement avec lui, je puis dire que j'ai toujours beaucoup admiré sa vaillance, son énergie et sa confiance en Dieu."

Le 12 novembre, tombe le Père Humbert. Le sergent de sa section, un de ses frères en religion, envoie les détails suivants: "C'est avant-hier, jeudi, que le Père Humbert a été tué. Vous savez que notre ami m'avait remplacé comme sergent de la section lorsque j'ai été blessé. Revenu il y a une dizaine de jours,

j'avais repris une autre section dans le même peloton qu'Humbert. Vous comprenez que ces quelques jours passés ensemble ont suffi à nous unir intimement. Il y avait déjà entre nous la plus étroite amitié. Humbert déplorait souvent devant moi l'inaction de la vie des tranchées: "Je suis venu ici, me disait-il, pour me battre et consoler ceux que je verrai tomber. Voici un mois et demi que je suis ici et je n'ai pas encore vu le feu. Si l'on demande des volontaires pour le Nord, je demanderai à aller dans le Nord."

"Je lui répondais que nécessairement bientôt il verrait le feu, et qu'il pourrait alors, ici comme dans le Nord,accomplir auprès des blessés et des mourants, son ministère de prêtre.

"Mercredi soir, j'apprends par mon commandant que nous ferons une attaque le lendemain matin. J'appelle Humbert: "Père, lui dis-je, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre: demain nous allons attaquer. — Alors, me répond-il, voudriez-vous demander de ma part au commandant s'il m'autoriserait à donner, à l'occasion, une absolution générale à tout le bataillon." Le commandant donne avec plaisir cette autorisation et me dit de lui amener Humbert. Nous causons longuement ensemble. Il faisait tout-à-fait nuit quand nous sommes sortis de chez le commandant.

"Je me suis confessé au Père Humbert. Il m'a dit: "Pour votre pénitence, offrez votre vie au bon Dieu. Pour moi, tous les jours je la lui offre. Ce soir, je suis tranquille car je sais qu'il n'arrivera que

ce qu'Il voudra. Jamais je n'avais si bien compris, que depuis le commencement de la campagne, ces paroles du Gloria: *Tu solus omnipotens!*"

"Nous avons causé longuement sur ce sujet, puis nous nous sommes séparés. La nuit, les Prussiens ont fait grand bruit. Ils n'ont abouti à rien.

"Le matin du 12, nous avons pris notre offensive. Mon commandant m'avait promis de me mettre à un poste où il y aurait à travailler. Notre peloton a d'abord pris position à un endroit. Nous étions en réserve, ou plutôt l'attaque n'était pas commencée. J'étais avec Humbert. Nous causions, nous plaisantions gaîment. Puis on vient: "Section de Gevigney, à la disposition des compagnies d'attaque." Bien. Je pars avec ma section. Humbert reste.

"Le combat s'engage. Les deux compagnies qui attaquent les tranchées sont presque entièrement couchées par terre; moi je suis chargé de tenir une lisière de bois. C'est terrible. Je vous avoue que jamais je n'ai passé d'heures si épouvantables. Je suis abrité rien que derrière mon sac, et toute ma section comme moi, à trente mètres — je n'exagère pas — des tranchées ennemies.

"Depuis huit heures du matin jusqu'à la nuit, et encore trois fois pendant la nuit, ce sont les plus épouvantables rafales qui se puissent imaginer. Chacun de nous peut être persuadé que sa dernière heure est venue. Les Boches, eux, sont abrités derrière des sacs de terre et tirent à travers les plaques de tôle. Tout-à-coup, pour comble de malheur, notre artillerie

nous tire dessus, par derrière. Au premier coup, sept ou huit de mes hommes sont blessés ou tués. Ce coup là, en dépit des Boches, je me lève, je cours à mon commandant lui demander de téléphoner à l'artillerie d'allonger son tir.

"Je rencontre Humbert dont la section est en réserve. "Avez-vous beaucoup de blessés, me dit-il. — Oui. — Je voudrais aller les consoler.— Allez", lui dit le commandant. Nous partons ensemble. En route, il donne quelques absolutions. Je lui montre où il y a le plus de blessés, et je me sauve reprendre ma place. Je n'ai pas pu la quitter jusqu'au soir. Le feu continue, épouvantable; quel enfer!

"Dans la nuit, un adjudant est venu en rampant derrière moi et m'a dit: "Humbert est tué." Je n'ai rien su de plus. Je devais rester à mon poste. Nuit affreuse. Hier j'ai passé ma journée toujours à trente mètres des Boches, mais ce coup-là derrière une tranchée faite la nuit, à canarder les quelques têtes que je voyais de temps en temps passer un peu haut.

"Enfin dans la soirée, on m'a envoyé occuper une autre tranchée. J'ai demandé la permission d'aller reprendre le corps de Humbert, qu'on m'a dit abandonné, non loin d'une tranchée ennemie. J'ai demandé un homme dévoué qui veuille m'aider. J'en ai trouvé un que je vais récompenser de mon mieux. Ensemble nous avons rampé jusqu'au cadavre d'Humbert. Avec les plus grandes précautions, mais beaucoup de peine, car il était horriblement lourd,

nous l'avons rapporté. Humbert avait été frappé dans la région du cœur ,et je me demande s'il n'avait pas aussi une balle à la tempe. Voilà ce que j'ai vu.

"On m'a donné quelques détails sur sa mort. J'avais donc quitté Humbert, ainsi que je vous l'ai dit, pour reprendre ma section, pendant que lui consolait des blessés, et donnait l'absolution à des mourants, à la plus grande édification de ceux qui le voyaient.

"Il a dû retourner peu après à sa section, et celle-ci a été envoyée en avant. Ils avancent sous bois. Tout à coup Humbert dit à son adjudant: "Attention!" et en même temps, il tombe raide mort. Il est le seul qui soit tombé à cet endroit. . .

"Je viens d'enterrer mon ami. Mon commandant m'a dit son regret de n'avoir pas su que nous faisions cette petite cérémonie. Car il aurait voulu y prendre part. Mon capitaine m'avait autorisé pour cela à quitter mon poste, et lui-même est venu dire quelques mots d'adieu à notre pauvre ami.

"J'ai creusé avec quatre hommes un trou. Nous avons ensuite pris nos fusils. J'ai commandé: "Présentez armes!" C'est alors que notre capitaine a dit quelques mots. Nous avons reposé les armes. J'ai fait une courte prière. La cérémonie était finie. Nous avons déposé Humbert au fond du trou, nous avons jeté de la terre dessus. J'ai décoré cette tombe de mon mieux. Une charitable personne m'a offert beaucoup de fleurs. J'ai fait une croix de bois sur laquelle j'ai écrit:

ICI REPOSE

JULES HUMBERT

prêtre de la Compagnie de Jésus, missionnaire,
sergent au 60ème d'Infanterie, 9ème Cie,
tombé au champ d'honneur,
le 12 novembre 1914.

"On le connaissait comme missionnaire. Dans une bouteille de bière bien fermée, j'ai mis une feuille de papier où j'ai écrit presque la même chose. J'ai placé cette bouteille sous les fleurs, sur la tombe.

"Puis, en pleurant, je vous l'avoue, j'ai prié sur cette tombe au nom de toute la Compagnie. Humbert est pleuré de tout notre bataillon où il était déjà très aimé."

Une dernière victime. C'est le Père Gilbert de Gironde, celui-là précisément dont un soldat disait naïvement: "de Gironde, je crois que c'est la plus belle renommée de toute la guerre". Il s'était, de fait, acquis une réputation légendaire. Et il l'avait bien méritée. Toujours le premier pour aller faire les reconnaissances les plus périlleuses, pour se mettre au poste le plus exposé, il paraissait ne se soucier en rien des balles et des obus. Avec cela, une bonne humeur, un esprit de foi, une abnégation, un dévouement sans limite qui le rendaient cher à tous, soldats et chefs. "Jamais je n'ai mieux compris, écrit de lui un de ses

camarades, ce qu'on raconte, dans la vie des saints, du prodigieux ascendant exercé par eux sur ceux qui les entourent."

Le Père de Gironde était en Belgique quand la guerre éclata. Ordonné prêtre le 2 août, et mobilisé de la veille, il dût partir le soir même, en faisant le sacrifice de sa première messe.

D'abord simple soldat, il fut nommé successivement caporal, sergent, sous-lieutenant, puis lieutenant, mis à l'ordre du jour, décoré de la médaille militaire. On cite de lui vingt traits de bravoure. "N'allez pas à la recherche des blessés, dit-il à des brancardiers, la position est trop dangereuse". Mais lui-même y va à leur place, les retrouve, les console et revient dire où, exactement, ils sont tombés. Un jour, il commande en second le dépôt de la 25ème compagnie, nouvellement arrivée. D'après l'ordre du capitaine, il fait coucher tous ses hommes sous la mitraille, et il reste seul debout, cinq heures durant, excitant et encourageant tout le monde. "On ne voyait que lui", rapporte un soldat qui en était.

Sa charité était non moins extraordinaire. Il recevait parfois du linge et divers objets. Il distribuait le tout, et se contentait pour lui de chaussettes trouées, de mauvaises chemises. Il avait pour chacun "le mot qui remue et qui emballe." Officiers et soldats sont unanimes à dire que c'était un incomparable meneur d'hommes. Dès qu'il put exercer le saint

ministère, il s'y livra avec zèle. Messe, confession, prédication, rien par lui ne fut épargné.

La mort du Père de Gironde fut digne de sa vie. Diverses versions en ont été données. Voici celle que rapportent les *Études*. "Le 7 décembre, veille de la fête de l'Immaculée Conception, près de Kruystrait, on le prévient que deux hommes sont restés, grièvement blessés, dans un boyau de tranchée constamment balayé par le feu de l'ennemi. Il y court, s'agenouille auprès d'eux pour les réconforter et les absoudre, et c'est là, dans l'exercice de la plus haute charité qu'un homme puisse témoigner à un autre homme, qu'il est lui-même frappé mortellement. Frappé, mais non tué sur le coup, il a le temps de se recueillir, d'offrir une fois de plus sa vie, constamment et délibérément immolée depuis quatre mois. Le feu de l'ennemi est tel qu'on ne peut aller le relever sur l'heure. Cependant la nouvelle se répand; à tout prix les camarades et les soldats de Gilbert de Gironde auront son corps. On s'en empare, en effet, en dépit de la mitraille, et toute la division lui fait des obsèques solennelles. Il avait trente-trois ans."

Plus de vingt jésuites français sont déjà tombés au champ d'honneur. L'un d'eux, Henri Martin de la Rouvière, avait passé trois ans au Canada, de 1910 à 1913. Dès les premiers jours il s'intéressa aux choses de notre pays. Différents articles publiés sous sa signature dans les *Études* de Paris, entre autres sur le Congrès du Parler français, témoignent de la sympathie éclairée qu'il éprouvait pour notre race. Il

comprit nos luttes, sut les apprécier, et même, au besoin, y prendre part. Il fut, par exemple, d'un précieux secours au comité d'études de la *Ligue des Droits du français* pour la publication de ses listes d'expressions françaises. Nous n'avons encore aucun détail sur sa mort. Dès son départ pour le front, il avait fait généreusement le sacrifice de sa vie. A l'armée, il ramena à Dieu, par son dévouement, plusieurs âmes égarées. Si mourir pour la patrie est un honneur, Henri Martin de la Rouvière l'avait bien mérité.

---

## Le Père Paul Aucler

---

A côté du nom du Père Lucien Véron, tombé épuisé sur le champ de bataille et dont le *Devoir* a déjà raconté la fin douloureuse et édifiante, je voudrais inscrire, au nécrologe des aumôniers militaires, celui d'un de ses frères en religion, le Père Paul Aucler.

Le Père Aucler était un des jésuites de Paris les mieux connus et les plus estimés. Homme d'une vaste culture, écrivain délicat, prédicateur solide, mais surtout apôtre discret et zélé, il exerçait une grande influence autour de lui, en particulier parmi les jeunes gens. Depuis plusieurs années il dirigeait la Conférence Olivaint. C'était son ministère de prédilection. Il faut l'avoir entendu, dans sa petite cellule de la rue d'Assas, vous parler avec sa chaude conviction de l'apostolat auprès de la jeunesse. Héritier de l'œuvre du Père Olivaint, il entendait bien rester fidèle à son esprit. Il voulait que sa réunion de jeunes gens eût avant tout un caractère surnaturel, qu'elle demeurât une congrégation de la Sainte-Vierge, sur laquelle viendraient se greffer d'autres œuvres: cercles d'études, conférences de Saint-Vincent-de-Paul, etc., mais sans jamais la diminuer, encore moins l'étouffer.

La guerre surprit le Père Aucler à l'île de Jersey. Son âge et sa santé précaire l'exemptaient du service militaire. Il rentra quand même aussitôt en France, et gagna Paris dans un train de soldats. Ses instances lui valurent d'être nommé aumônier. Il se livra à ce nouvel apostolat avec son ardeur coutumière, mais ses forces cédèrent et il dut prendre quelque repos. Au bout d'une semaine ou deux, il repartait de nouveau pour le front. De retour parmi ses chers soldats, il ne s'épargna ni les fatigues ni les privations. Elles devaient lui coûter la vie. Le 12 janvier, il assistait un condamné à mort, puis se retirait dans la chambre du médecin ambulancier. C'est là que celui-ci le trouva, gisant dans un fauteuil et souffrant le martyre. Le chirurgien de l'hôpital, où on le transporta, diagnostiqua une perforation de l'estomac. L'opération fut décidée d'urgence. Le Père reçut aussitôt les derniers sacrements. Et la gastro-entérotomie fut pratiquée. Un des collègues du Père Aucler venait de nous annoncer le succès de l'opération quand nous est arrivée brusquement et sans détail la nouvelle de sa mort. Elle dut être édifiante comme sa vie.

Nous avons le bonheur de posséder quelques-unes des dernières lettres que le Père Aucler écrivit à ses frères en religion. Sa belle âme s'y révèle tout entière. Ce sont vraiment des "pages élevantes" que nos lecteurs liront avec profit. En voici une, datée du 30 décembre:

"De mon logis l'on n'a accès aux routes horriblement défoncées, qu'en traversant des prairies boueuses

où l'on patauge jusqu'à mi-jambe. Mais quels braves gens que nos hôtes! Une famille de sept enfants, tous laborieux, pleins de santé et de belle humeur. A vivre ici, l'on comprend les ravissants tableaux d'intérieur auxquels se complaisent les peintres de l'école flamande.

"On dirait qu'ils ont pris pour modèles ces grands garçons à l'air rude et franc, ces fortes filles qui manient les lourds outils de ferme avec la même aisance que l'aiguille à dentelle pour point de Flandre. Il n'y a pas jusqu'à l'attitude enjouée des petits enfants, aux grosses joues fraîches,et aux yeux étonnés, qui me rappelle exactement les "magots" dont riait Louis XIV. Le plus grand charme de ces intérieurs flamands est la piété profondément catholique qui y règle toute la vie. La matin, dès que la famille s'aperçoit, à l'arrivée d'un soldat, que je vais commencer la sainte messe sur l'autel portatif dressé dans une chambre, chacun y arrive à son tour pour y assister; petits et grands se tiennent là en parfait silence, égrenant dévotement leur chapelet et suivant du regard tous les gestes du prêtre. Le soir, quand, après le travail des ambulances, je rentre à la nuit tombante, je trouve, rangés autour du feu de la cuisine, non seulement le père et les enfants (la mère est morte il y a six mois) mais encore toute une "malah"de familles de réfugiés, venus des pays envahis. Tout ce monde se groupe autour des tables sur lesquelles la fille aînée dispose des montagnes de purée de pommes de terre et des jarres pleines d'une excellente bouillie. Je m'installe

au milieu d'eux et je mange avec eux: pouvais-je trouver cuisine plus saine et qui fût mieux dans mon régime ? Chacun dit lentement son *Benedicite*, puis on cause gaiement, les uns en flamand, les autres en français. Une fois les grâces récitées, le père va s'asseoir auprès du feu pour fumer silencieusement sa pipe, et la veillée commence: hôtes et réfugiés font la partie de cartes. Arrivent alors nos artilleurs, quand ils n'ont pas cette nuit-là à mettre leur pièce en batterie. Il y a parmi eux des Parisiens, des Orléanais, des Normands, des gens du Nord; il faut voir quelle gaieté française — faite d'entrain jovial et de verve un peu salée parfois — ils mêlent à la bonne grosse gaieté flamande de leurs hôtes. Je ne me croirais pas alors parmi les tristesses et les deuils de la guerre, si je n'avais passé ma journée à assister des mourants, à voir d'horribles blessures, à entendre des gémissements qui fendent le cœur. Il est vrai que pour me consoler, se mêle à ces images sombres le souvenir des sentiments chrétiens avec lesquels nos pauvres blessés ont accueilli mon ministère.

"Pendant qu'autour de moi artilleurs français et paysans flamands font assaut de joyeusetés, je vous écris, ou bien je travaille à mon livre de prières du soldat. Vers huit heures du soir les artilleurs se retirent; toute la famille flamande avec ses hôtes, les réfugiés, s'agenouille sur les dalles et se met en prière. On récite d'abord à haute voix une prière commune, puis chacun reste quelque temps à prier en silence, suivant son inspiration personnelle, et tous se séparent pour aller se coucher.

"Le père et le fils aîné gagnent leur chambre, voisine de la mienne (ils m'ont offert la meilleure du logis). Les grands garçons s'entassent dans un dortoir d'hommes auprès de l'étable, les filles dans un dortoir féminin au-dessus de la buanderie. Et tandis que je reste encore une heure auprès du foyer qui s'éteint, pour y faire mes exercices de piété, j'entends sortir des deux dortoirs bien des cris joyeux, de plus en plus espacés, jusqu'à ce qu'enfin le silence règne partout.

"Mon travail est actuellement assez difficile, car nos services de santé sont répartis sur un très vaste espace. L'ambulance où j'ai le plus à faire est à un bon kilomètre de la ferme où j'habite, les autres sont encore plus loin. Si je n'avais un cheval, je ne pourrais pas suffire à ma besogne. En revenant de mon congé, j'ai été très heureux de retrouver ce brave *Flirey*, en très bonne forme,couvert d'un poil superbe, et prêt à bien trotter dès qu'il a senti l'éperon.Il me rend de très grands services. Je dois dire aussi qu'il me joue parfois — bien malgré lui — de vilains tours. Hier, j'avais à faire une inhumation à trois heures et demie, après les vêpres (car notre chœur de brancardiers chante les vêpres dans la ferme). La tombe était creusée dans un champ assez lointain. On me fit attendre près d'une heure. Au retour, pour tâcher de compenser ce retard et de rentrer avant la nuit, je coupe à travers champs. Bientôt je rencontre un fossé plein d'eau. Je veux le traverser. Au lieu de sauter, *Flirey* glisse sur la berge, s'enfonce dans la vase, essaye plusieurs soubresauts pour se relever,

et finit par s'affaler complètement dans l'eau et la boue, incapable de faire un mouvement de plus. Le pire était que, tombant sur le côté, il m'avait pris une jambe sous lui, et tous mes efforts pour me dégager restaient vains. La nuit tombait. J'étais loin de toute route; j'aurais eu beau crier, personne ne m'aurait entendu. Je me demandais si j'allais passer la nuit tout entière dans cette immobilité pénible, à prendre un bain glacé en compagnie de *Flirey.* Enfin un nouvel effort me permit de dégager ma jambe et tout en pateaugeant dans la boue, j'arrive à relever le cheval, et nous partons au trot pour nous réchauffer. J'en fus quitte pour la peur et pour un gros nettoyage de vêtements. Demandez au bon Dieu qu'il ne m'arrive pas d'accident plus grave.

"A l'ambulance du moins, j'ai de grandes consolations. Hier, j'aborde un jeune blessé et ne sachant si j'avais affaire à un bon chrétien, je commence à parler du bon Dieu tout doucement. Il sourit et me tire de sa poche sa croix de Malte de la Jeunesse catholique. Aujourd'hui, j'en ai trouvé d'autres qui ne s'étaient pas confessés depuis bien des années et qui ont réglé avec bonheur ce long passé de négligence, pour se préparer à la fête de Noël.

"Ils m'ont remercié de tout leur cœur, et l'un d'eux, quand je lui ai recommandé de rester désormais bien fidèle au bon Dieu, m'a répondu: "Je vous le promets, monsieur l'Aumônier" avec un accent de sincérité et de résolution qui m'a vivement touché. Et que dites-vous de cette réflexion d'un autre?

"Moi, maintenant, j'ai mon paquet, monsieur l'Aumônier; mais ce que je demande, c'est que cette guerre finisse vite, afin d'économiser les camarades. Nous en avons tant perdus dans notre régiment!. . . Nous avons perdu celui qu'il n'aurait jamais fallu perdre: de Gironde, que nous aimions tant! Et qui donc aurait pu ne pas l'aimer? Il était devenu sous-lieutenant. Il a été tué. Jamais nous ne retrouverons un camarade comme celui-là." Ce cri du cœur, poussé par un homme qui ignorait complètement mes relations avec M. de Gironde, m'a montré une fois de plus de quelle auréole est entouré son souvenir.

"Sans doute nous trouvons certains blessés qui sont table rase en matière religieuse. J'ai vu un Champenois qui n'avait pas fait sa première communion et un homme de Seine-et-Oise qui n'avait pas été baptisé. Mais ce qui m'a frappé, c'est l'ouverture d'âme avec laquelle ces braves gens m'entendaient volontiers parler d'une religion qui, jusque-là, n'avait pas existé pour eux et de ce Dieu qui était pour eux le Dieu inconnu. Je regrettais d'avoir si peu de temps pour les instruire, et j'ai constaté par expérience la nécessité d'introduire, dans le petit livre de prières destiné à nos soldats, un résumé succinct de notre religion.

"En voici bien long. . . Il est tard. Tout le monde dort dans la ferme. Je vais prier pour vous."

Voilà bien le Père Aucler. Il a travaillé toute la journée à secourir des blessés ou à composer son livre; quand sonne l'heure du repos, quand les autres

dorment déjà, lui veille, veille encore longtemps. La nuit qui s'avance, les fatigues et les privations des dernières heures, le silence de plus en plus profond, tout l'invite au sommeil, mais non, il faut qu'il écrive à ses amis, qu'il prie pour eux.

L'oubli de lui-même, dans le dévouement aux autres, fut une des vertus caractéristiques du directeur de la Conférence Olivaint. Il devait la pratiquer jusqu'à la mort.

---

## Les derniers jours d'un Aumônier

---

Je me permets de revenir sur les derniers jours du directeur de la Conférence Olivaint, le Père Paul Aucler. C'est lui d'ailleurs que l'on va entendre. Une première lettre nous dira le ministère qu'il exerçait au moment où il tomba malade, une seconde racontera ses impressions d'hôpital.

Jusqu'à la fin le vaillant aumônier conserva l'espoir de reprendre son service auprès des soldats. De fait, les médecins le trouvèrent assez bien, quelques jours après son opération, pour lui permettre de se rendre dans le Midi de la France où il devait compléter sa convalescence; c'est durant ce voyage qu'il fut atteint d'une rechute. Dirigé aussitôt sur Rouen, il y mourut pieusement.

### A L'AMBULANCE

"Nos services sanitaires ont réalisé de notables progrès. Les blessés ne sont plus entassés dans d'étroites salles et serrés les uns contre les autres comme des sardines, ce qui ne permettait pas à l'aumônier d'aborder chacun d'eux. On les répartit dans plusieurs maisons du hameau où l'ambulance est établie.

Je ne trouve couchés sur la paille que les blessés dont l'état est moins grave. Les autres sont étendus sur des paillasses ou des matelas, enveloppés de draps et de couvertures. On peut donc les déshabiller et les soigner avec plus de propreté qu'au temps où ils restaient couverts de leurs capotes trempées, glacées et souillées. Mais surtout l'espace libre qu'on a soin de laisser entre deux voisins me permet de m'étendre sur le sol, auprès de chacun d'eux, et de causer plus intimement. Je puis aussi témoigner à chacun l'intérêt que je lui porte, l'interroger sur sa famille, son pays, son métier, lire avec soin le carton où se trouve inscrite la nature de sa blessure, et me rendre compte, par ces préliminaires, du travail personnel auquel il faut me livrer. Au lieu d'absolutions hâtives, données sous condition, j'ai tout loisir de préparer dans l'âme les dispositions nécessaires à une réception fructueuse des sacrements. Inutile de dire que je rencontre les mentalités les plus variées. Le plus grand nombre de nos hommes — j'ai plaisir à le constater — sont profondément chrétiens: la foi existe, le recours à Dieu est spontané, l'acte de contrition est su par cœur et les confessions très bien faites; car l'intimité des conversations rend souvent possibles les confessions intégrales. Bien plus, dès que je propose, à l'occasion des fêtes de Noël et de la nouvelle année, la sainte communion, elle est agréée avec bonheur et reçue avec piété. Combien je me félicite de porter sur moi la sainte Eucharistie — *Sacramenta propter homines.* Sans la petite pyxide où je garde la sainte Réserve,

j'aurais laissé échapper bien des occasions de faire faire des Pâques tardives à des gens qui n'avaient plus reçu les sacrements depuis plusieurs années, ou de satisfaire la ferveur de chrétiens habitués à la communion fréquente. — Ces hommes de foi que l'on rencontre ici, appartiennent à toutes les conditions sociales: sous les capotes, rigides de boue séchée et de sang caillé, je vois le plus souvent des cultivateurs, souvent aussi des ouvriers, des marchands, des petits fonctionnaires, parfois des industriels ou des châtelains, anciens élèves de nos Pères... Mais il m'arrive aussi de rencontrer à côté d'un brave cultivateur de la Lozère, heureux de communier pour la Noël, un ouvrier parisien au langage élégant et facile, qui me déclare: "Monsieur l'aumônier, je respecte la religion, je vais à l'église pour les enterrements et les mariages, mais je ne suis même pas baptisé." Il me faut alors entamer une conversation amicale, où défilent en quelques minutes tous les principaux points de la religion. Je ne puis soudain transformer le païen en chrétien pratiquant, mais j'obtiens qu'il écoute avec intérêt une doctrine dont il ne soupçonnait pas la beauté, et qu'il comprenne la nécessité de songer enfin à l'affaire capitale de la vie. A l'hôpital où il va être transporté, il profitera de ses loisirs pour voir plus longuement l'autre aumônier et s'acheminera tout doucement vers le baptême et la pratique du christianisme.

Parmi ces païens de la veille, il en est qui me remercient cordialement de leur avoir ouvert ces

horizons nouveaux pour eux; il est de nos indifférents qui, invités à sortir de leur négligence religieuse, me répondent d'un ton pénétré: "Monsieur l'aumônier, je vous le promets." Quelle reconnaissance ne trouve-t-on pas chez les vrais fidèles à qui la visite de l'aumônier a apporté la paix et la joie! Tel, qui ne peut parler, m'enlace de ses bras pour me baiser; tel autre me dit naïvement: "Monsieur l'aumônier, je vous aime... je vous aime!..." Et je ne sais assez comment remercier le bon Dieu, de m'avoir appelé à un ministère si consolant; souvent je suis dans l'ambulance, les yeux pleins de larmes de reconnaissance.

"Voilà de quoi me faire moins regretter d'être éloigné des postes de secours. Là d'ailleurs la nature du travail se transforme aussi. Mon collègue, qui s'était réservé cette dure besogne, m'écrivait, il y a quelques jours: "Les aumôniers volontaires, pris dans la troupe, se multiplient dans les régiments. Dans la plupart des postes, le travail de l'aumônier se trouve fait d'avance."

"Ainsi nous voyons se réaliser, comme par la force des choses, le désideratum que vous signalait une de mes lettres précédentes: "Il faudrait au moins un aumônier par régiment", vous disais-je. — Et maintenant, je vois tantôt un artilleur, tantôt un dragon, tantôt un fantassin me dire: "Je suis prêtre et mes officiers m'ont donné une fonction qui me permet d'offrir à tous mes camarades les secours religieux dès qu'ils sont blessés." Ces aumôniers en dolman ou en

capote viennent me prier de leur procurer des chapelles portatives enfermées dans une sacoche, car ils trouvent de plus en plus souvent la facilité de dire la messe devant leurs camarades. Je suis heureux de me faire leur intermédiaire auprès de notre procureur de la mission de Chine, qui s'applique à leur fournir du matériel dont il était habitué à fournir nos missionnaires.

"Et voilà comment l'œuvre de Dieu grandit et se dilate, par les voies les plus imprévues, dans notre chère armée française, à mesure qu'elle subit de plus dures souffrances et fait de plus admirables sacrifices."

Le Père Aucler se doutait-il qu'à tous ces sacrifices, le sien viendrait bientôt s'ajouter? L'épreuve, dans tous les cas, ne le prit pas à l'improviste. Elle fut dure. Les souffrances ,le vaillant aumônier fut heureux de les subir. Il les offrit pour sa patrie et les âmes. Mais il y avait le ministère interrompu, un ministère de jour en jour plus fructueux. Cela lui causa une véritable peine. Il en prit cependant généreusement son parti. Et dans la salle d'hôpital qui l'abrita, à Poperinghe, il garda sa bonne humeur et s'intéressa vivement à son entourage. Voici quelques-unes de ses réflexions. Elles comptent parmi les dernières qui tombèrent de sa plume alerte.

## A L'HÔPITAL

"C'est un spectacle bien intéressant que celui des blessés parmi lesquels je vis. Quelle variété! Variété d'autant plus grande que, dès que l'un d'eux est

transportable, on l'évacue pour le remplacer par un autre. J'avais ces jours-ci pour voisin de lit un tout jeune ouvrier parisien qui avait eu la jambe déchirée par plusieurs éclats d'obus. Il me parlait en termes touchants de sa mère, de sa paroisse, du vicaire qui dirigeait son patronage; je l'entendais faire sa prière le soir avant de s'endormir. Deux jours lui ont suffi pour se lier d'amitié avec moi. Mais qu'il était douillet! une piqûre de sérum lui faisait peur; sa grande préoccupation était "qu'on ne lui fit pas de mal". On voyait que sa maman, à laquelle il pensait beaucoup, l'avait élevé dans du coton... il l'avouait d'ailleurs. Il remerciait ses infirmières avec une petite voix câline d'enfant gâté. Au moins il était reconnaissant, celui-là. A quelques lits de distance, il y a un gros paysan qui semble ignorer complètement l'usage des mots "merci" et "s'il vous plaît". Il parle aux Dames de la Croix Rouge comme un despote parlerait à ses esclaves, ce qui ne les empêche pas, elles et nos deux infirmiers, de continuer à l'entourer de prévenances. Geignard et plaignard autant que pourrait l'être un citadin raffiné, il passe le temps, surtout la nuit, à s'exclamer sur sa misère en son gros et sonore patois méridional. Auprès de ce rustre et de ses congénères est apparu, comme une fleur d'atticisme, un garçon boucher de Paris, dont le langage correct, l'accent très pur, et surtout la gaîté tranquille, sans un mot qui détonnât, a conquis immédiatement toutes les sympathies. Il remerciait bien gentiment l'aumônier du collège de lui avoir donné "les saints sacre-

ments". En face de moi, un Belge, le commandant de gendarmerie d'Ypres, blessé en novembre aux deux jambes, et qui, depuis huit semaines, subit opérations sur opérations avec une résignation silencieuse. Chaque soir sa femme vient le voir et je crois les entendre réciter ensemble leur prière en flamand. Nombreux sont les trépanés qui passent ici quelques jours. Il en est qui reprennent peu à peu l'usage de la vue, puis de leurs autres facultés; on assiste à des résurrections mentales. Il en est d'autres qui s'en vont lentement, dans des crises de délire bien pénibles à voir et à entendre.

"Dans ces conditions, les nuits sont parfois dures à passer. Mais les journées ne manquent pas d'intérêt. Nos fenêtres donnent sur une place où se trouvent les maisons occupées par l'état-major du corps d'armée et par celui de la division. Activité incessante: passage d'automobiles, va et vient de troupes, tirs sur les aéroplanes allemands qui nous survolent parfois. L'autre jour, pour la première fois depuis la guerre, j'entends une musique militaire; c'est la marche de Sambre-et-Meuse. Grand défilé de régiments. Le général apparaît à cheval, entouré de son état-major; il les passe en revue, puis sa voix retentit. C'était une longue promotion de nouveaux officiers et chevaliers de la Légion d'honneur. Pour chacun d'eux, se fait la belle cérémonie traditionnelle, puis les régiments s'écoulent au son de nouvelles marches militaires. Cette brillante parade est venue jeter le premier rayon de lumière qui ait éclairé pour nous la

sombre et interminable guerre de tranchées. Et je l'apercevais d'un lit d'hôpital."

Le mot final découvre un peu la plaie qui saigne. Voici qui va nous la montrer plus à nu.

"C'est un grand sacrifice de me trouver interrompu pour plusieurs semaines, pour plus longtemps peut-être, dans ces fonctions d'aumônier militaire qui prenaient pour moi un intérêt de plus en plus passionnant. Comme vous l'écrivait, il y a deux mois, mon collègue, il y a, pour mener à bien ce ministère, une initiation spéciale à acquérir, une situation à se créer dans le milieu auquel on est affecté. Or, pendant ces derniers mois, je sentais que j'acquérais de plus en plus ces conditions de réussite. Que la volonté de Dieu soit faite! La promptitude de mon rétablissement, qui fait l'admiration de nos médecins, me donne l'espoir que je ne tarderai pas trop, après mon évacuation sur un dépôt de convalescents, à reprendre mon service."

Espoir dont se bercent toutes les natures généreuses, même lorsqu'elles sont mortellement atteintes. Le service du Père Aucler était fini ici-bas. Dieu voulait près de Lui ce fidèle serviteur. Il continue là-haut son apostolat. Les soldats français ne doivent pas avoir au ciel d'ami plus fidèle, de protecteur plus bienveillant.

## Trois Héros

---

En quelques jours le nombre des jésuites français qui ont donné leur vie pour la patrie s'est élevé de vingt-deux à trente. Prêtres ou scolastiques, presque tous encore dans la fleur de l'âge, ils sont tombés au champ d'honneur, frappés d'une balle ou d'un obus prussiens. La plupart vivaient depuis plusieurs années en exil où les retenait une loi inique. Et c'est une autre loi, inique elle aussi, qui les a rappelés au pays natal. Ce n'était pas en effet pour leur restituer leurs droits, c'était pour les jeter sur un champ de bataille! Ah! certes, servir la patrie, à l'heure surtout où l'aide de tous ses enfants deviendrait nécessaire, fut toujours une de leurs plus chères ambitions. Mais ils avaient rêvé de la servir autrement que les armes à la main. Forcés d'obéir, de revêtir la capote du soldat, de prendre le fusil ou l'épée, ils ont voulu du moins tirer de ce mal tout le bien possible. Les uns ont pu devenir brancardiers ou infirmiers et, tout en soulageant les corps, relever les âmes; les autres, rivés à leur poste, ont tenu cependant à ce que leurs camarades sachent de quel caractère sacré ils étaient revêtus; et cette connaissance leur a permis d'exercer autour d'eux un ministère fructueux.

Sur la tombe encore fraîche de quelques-uns de ces héros, je voudrais déposer quelques fleurs, offrande de frère et d'ami. Je les cueillerai dans leur propre jardin. Ce sera les dernières lettres qu'ils écrivirent ou le récit de leur mort vaillante. Rien ne saurait mieux les honorer ni prolonger davantage leur mémoire.

André de Gailhard-Bancel, fils du député catholique de l'Ardèche et frère de l'ancien et sympathique vice-président de l'A.C.J.F., quitta Jersey et ses études philosophiques aux premières heures de la mobilisation. "Si la patrie demande ma vie, disait-il alors, je la lui donnerai avec joie." Il a le bonheur d'être versé dans une compagnie que commande son frère Pierre. Cela ne l'empêche pas de passer d'assez dures nuits dans les tranchées. "Vers 6 heures du soir, écrit-il à un ami, je m'installe tout équipé dans mon abri sur un peu de paille, mais le froid est tel que je ne parviens pas à m'endormir. A 11 heures, j'entends du bruit — on appelle le chef de poste. Je me lève. La sentinelle refuse de laisser passer un soldat qui a un "mot" différent de celui qu'elle a reçu. On parlemente. C'est le nouveau "mot" qui arrive *pedibus cum jambis,* car le fil téléphonique a été coupé entre le colonel et les avant-postes. J'en profite pour guider dans la nuit le porteur de la consigne vers la cabane du commandant. C'est une bonne trotte qui me réchauffe. Une heure après, ayant chaud je m'endors et ne me réveille qu'à trois heures du matin. Je me lève gelé et vais faire une ronde pour voir les postes

voisins et surveiller mes sentinelles. Je rencontre un feu dissimulé sous bois et je me chauffe un moment. Puis je reprends mon somme qui dure sans interruption jusqu'à cinq heures."

Mais cette vie n'est pas encore assez rude pour lui: "Je regrette toujours de n'être pas parti avec l'active... Mais je suis où le bon Dieu l'a voulu. Je suis heureux. A partir de demain nous allons avoir sept ou huit jours où il sera possible de communier. Quelle fête!" Ce bonheur, il travaille à le faire goûter aux autres: "Bien des hommes ont changé depuis le commencement de la campagne. J'en ai vu qui se sont approchés des sacrements avec joie, qui ont été à la messe ostensiblement un jour où nous les attirions et qui au début disaient pis que pendre devant moi de la religion. Il faut dire que j'ai des attentions spéciales pour certains d'entre eux. Je ne manque pas une occasion de leur rendre service, de leur donner du tabac et autres douceurs. Ils comprennent un peu ce qu'est cette charité dont je leur parle quelquefois, à laquelle ils ne croyaient pas et dont ils sont heureux de voir et d'éprouver les effets."

Puis il a comme un pressentiment de sa mort: "Au lieu de nous reposer nous partirons bientôt dans une autre direction. *Fiat!* Le froid est déjà rigoureux. C'est bien pénible. Le bon Dieu va nous imposer une foule de petits sacrifices qui comprendront celui de notre vie, mais les âmes ainsi que la patrie n'y perdront rien! Priez pour le pauvre sergent qui se bat et souffre pour la gloire de Dieu et de la France!"

Il prit part alors à un combat meurtrier: "A 5 heures, on donne l'ordre d'avancer. Ce fut affreux. Jamais je n'ai vu de canonnade pareille. Nous avons été criblés, troués, percés. Je n'ai rien. Grâces à Dieu qui m'a protégé! Le capitaine et deux chefs de section sont blessés. Trente-neuf soldats sont mis hors de combat dont quatre ou cinq tués. Le mouvement exécuté en vue de l'ennemi a eu le résultat voulu. Nous nous retirons pour cantonner dans un village et nous reposer; nous en avons besoin. Dans la journée d'hier, à midi, on m'envoie chercher le corps d'un homme pour l'enterrer au cimetière. Impossible de faire avancer la voiture. Je vais seul avec un caporal chercher des blessés. Le terrain est découvert; on nous repère et les Allemands nous font l'honneur de nous envoyer des coups de canon qui nous obligent à battre en retraite. A la nuit, j'y retourne et puis le ramener sans encombre. J'ai fait circuler sous le feu, l'autre jour, mon crucifix des vœux et je l'ai fait baiser à tous pour qu'ils puissent gagner l'indulgence de la Bonne Mort. Ce cher crucifix est déjà taché du sang des blessés."

Le bon Dieu l'avait préservé. C'était pour donner encore quelque temps à ses compagnons le spectacle et l'exemple de ses vertus. Mais il était déjà marqué comme victime expiatrice, victime pure et noble, s'il en fut. Son heure allait sonner. Écoutons le récit que fait de sa mort un de ses camarades: "Le 11 au soir, André se trouvait avec son régiment au repos, à quelque dix kilomètres en arrière; il avait dîné avec le

Père Roullet, aumônier de la division voisine et le lieutenant de chasseurs de Lavalette. Je les retrouvai tous trois vers 2 heures de l'après-midi. Mon poste à l'état-major m'avait fait savoir avec certains détails l'attaque projetée pour le lendemain. André s'en doutait, et de fait dans la nuit, il revenait aux tranchées de seconde ligne, prêt à soutenir le mouvement en avant du régiment d'attaque. Nous nous étions séparés sur ces mots d'André: "Je m'attends à y rester; là-haut, on priera pour vous", et il en était heureux.

"L'attaque eut lieu à 2 heures du matin; à 2 heures et demie, le régiment d'André était obligé de donner. Sa compagnie partit la première, et hier encore, le sous-officier envoyé pour les appeler me disait que Pierre de Gailhard était parti magnifique, l'épée à la main, à la tête de sa compagnie; quant à André, enlisé plus haut que le genou dans la glaise de Lorraine, il partit à la tête de ses hommes et procédait comme d'habitude par bonds: cinquante mètres en courant, puis on se couche. Il était couché ainsi, losqu'au dire d'un blessé, il retomba, frappé d'une balle dans le front. Jusqu'au soir, il ne bougea plus. Son corps est resté à quelques mètres des tranchées allemandes."

J'aimerais qu'on traçât sur la tombe de ce jeune héros ces paroles d'un de ses compagnons d'armes: "Ses exemples nous maintenaient dans le surnaturel." On ne saurait souhaiter plus bel éloge.

L'adjudant Jean Deslande n'était dans la Compagnie de Jésus que depuis cinq ans. Il faisait son ser-

vice militaire quand la guerre éclata. Son capitaine se félicitait de l'avoir près de lui. Il était en effet la bravoure même, et avec cela d'un caractère gai, très affable, très énergique. Je le vois encore quittant Cantorbéry, après un congé, pour rejoindre son régiment, l'air crâne et le sourire aux lèvres, comme s'il partait pour une fête.

Blessé une première fois, en septembre, dans une vive attaque où il se distingua, il échappa presque miraculeusement à la mort. "Les médecins de l'hôpital, écrit-il, les internes, personne ne comprend que je sois encore en vie. Chacun a son refrain pour me saluer: N'y revenez pas. — Faudrait pas recommencer, etc...

"Comment les intestins, l'estomac, les poumons, les reins ont-ils été respectés? Comment une plaie restée douze heures sans soin ne s'est-elle pas gangrenée? Avec certains médecins, je comprends parfaitement: le bon Dieu, vos prières ont tout fait, depuis la balle devant Nampcel jusqu'à l'arrivée à Saint-Jean de Dieu. Remerciez bien la communauté des prières faites pour les soldats; on en ressent les effets partout: sur le champ de bataille comme à l'ambulance."

Mais à peine guéri, il veut repartir pour le front. Ses chefs sont trop heureux de le retrouver, et le voilà de nouveau dans la fournaise. Le 15 février, il écrivait: "Depuis trois jours nous avons quitté nos paisibles villages pour les bois, aussi tranquilles, mais plus rustiques. Nous vivons, tels des lapins. Nous

avons commencé par la neige, ensuite pluie et dégel. Notre tranquillité peut prendre fin d'un jour à l'autre, pour se continuer là-haut. Priez pour moi"

Ce fut sa dernière lettre. Il allait vraiment "continuer sa vie là-haut". Ici encore laissons parler un témoin oculaire: "Nous partons pour les tranchées. Ce sont d'abord deux kilomètres de boyaux étroits où on enjambe des cadavres laissés là. A un certain moment, ce boyau n'est autre qu'une tranchée boche conquise dernièrement. Quels ravages y a faits notre 75! Pour nous, nous prolongeons ce boyau dans la direction des Boches. Inutile de vous dire que ceux-ci nous bombardent! Quel vacarme et quelles secousses; lorsque les marmites tombent trop près on est inondé de terre et de cailloux. A ce moment, Jean Deslande était devant moi, en tête de sa section. Bientôt la mitraille devient telle que le colonel juge urgent de sortir. Il crie: "En avant à la baïonnette", et en tête du régiment, il s'élance... Ceux qui sont près de lui le suivent; je vois Jean escalader la tranchée... Je me prépare à le suivre lorsque le lieutenant, qui était près de moi, m'ordonne ainsi qu'aux autres de rester... Il avait vu qu'une mitrailleuse boche, masquée jusque-là, s'était mise à faucher nos malheureux soldats qui tombaient par files... Dès lors charger était se faire tuer inutilement; d'ailleurs je n'avais qu'à obéir, mais je pleurai de rage... Jean allait se faire tuer sans moi! Bientôt la fusillade se calme un peu... La plupart des hommes du régiment étaient rentrés dans la tranchée, mais que

faire? Je fais demander où est le colonel? — "Parti à la charge — Le capitaine de Kerguenec? — Parti à la charge — Le lieutenant Bouscat (qui commande la compagnie)? — Parti à la charge"... Donc plus de chefs. On attend la nuit, tapis dans son trou.

"Soudain, une voix connue, une grosse voix qui me rassure... le capitaine de Kerguenec est là. Pendant la charge, voyant la mitraille si forte, il s'était arrêté et abrité dans un trou, puis, à la faveur de la nuit, il rentrait dans la tranchée et donnait ses ordres au régiment, le colonel étant tué. Il m'a raconté les derniers moments de Jean. Blessé à la cuisse, il est tombé près du trou où était le capitaine, et il continuait à encourager les hommes qui l'entouraient. Puis, apercevant le capitaine près de lui, il se tourna de son côté et, soulevant légèrement son képi, il sourit et dit: "Vive la France!" Au même moment il recevait une balle en plein front. Le soir venu, le capitaine fit chercher son corps. Il est enterré un peu en arrière des lignes, dans un endroit appelé "La Maison Forestière", dans les bois, au nord-est de Suippes."

L'âme brisée par cette perte, le capitaine de Kerguenec écrit aussitôt au père de son vaillant adjudant: "Le bon Dieu a rappelé à lui, le 19 février, le plus aimé et aussi le plus brave de mes soldats. Votre cher enfant était une âme d'élite. Je m'étais attaché à lui dès son arrivée au régiment, et depuis la guerre, depuis surtout son retour sur le front, j'en avais fait mon confident, mon meilleur ami." Et après

avoir raconté sa mort, il ajoute: "Soyez fier de votre fils, cher monsieur, c'est un vaillant chrétien qui a versé son sang pour la France. Depuis le premier jour de la lutte, il avait fait le plus complet sacrifice de sa vie. Je pleure avec vous, cher monsieur, celui que nous aimions tant. Vous l'aviez donné au bon Dieu pour convertir les âmes; pendant ces mois de guerre, Deslande m'a rendu meilleur."

Voici enfin un jeune prêtre, le Père Gonzague Mennesson. Ordonné le 2 août dernier, il rejoint sur le champ son régiment. Il aurait pu rester à l'arrière quelque temps. Des volontaires sont demandés pour aller au feu. Il s'offre et part aussitôt comme sergent. Blessé en Lorraine, il se remet vite et reprend son poste avec les galons de sous-lieutenant. "Aimé pour sa bonté, écrit alors le commandant de sa compagnie, estimé pour la façon énergique dont il exécute et fait exécuter les ordres, admiré pour sa bravoure, il s'impose à tous les hommes de sa compagnie; c'est un chef." Chef qui n'oublie pas son caractère de prêtre. Sa mort va nous le faire voir. Mais déjà maints traits l'attestent. Quand il allait au feu, par exemple, raconte le même commandant, jamais il ne portait d'arme à la main. Le même fait a été signalé d'ailleurs pour un grand nombre de prêtres officiers, entre autres pour le regretté Père de Gironde.

Une nuit, un détachement de la 22ème compagnie reçoit l'ordre de bouleverser et de combler un boyau que les Allemands exécutaient près d'un pont sur l'Aisne. La direction en est confiée au sous-lieutenant

Mennesson. A la faveur de l'obscurité et d'une tempête qui fait rage, le travail s'accomplit heureusement. Comme il se terminait, le vent balaie les nuages et la lune se met à briller, éclairant le détachement français. Aussitôt de la rive allemande éclate une vive fusillade. Le sous-lieutenant donne ordre à ses hommes de se replier vers la tranchée. Mais quelques-uns déjà sont frappés à mort. L'officier s'efface alors devant le prêtre et c'est en assistant les mourants, en leur donnant les derniers secours de la religion, que le Père Mennesson est lui aussi atteint mortellement.

"La mort du Père Mennesson, écrit l'abbé de Lacroze, sulpicien et aumônier militaire, a été un deuil poignant pour le régiment, et spécialement pour sa compagnie. Le lieutenant Mennesson était un entraîneur d'hommes. Son mépris profond du danger et son sang-froid imperturbable l'avaient tout de suite classé parmi les meilleurs officiers du régiment. De là l'ascendant extraordinaire qu'il avait conquis sur sa troupe. A ne considérer que le point de vue nilitaire, il a exercé au régiment une influence des plus heureuses. Vous connaissez le religieux, vous devinez donc tout le bien que cette âme ardente et apostolique a pu faire aux âmes. Les obsèques ont eu lieu ce matin. J'ai célébré la messe d'enterrement, à laquelle assistaient le général de division, un représentant du général de brigade, de nombreux officiers et soldats. Au cimetière, après les dernières prières, tandis que le canon allemand, bombardant presque le lieu où nous

nous trouvions, semblait donner à ce soldat le salut des armes, l'aumônier, en quelques mots, rappela ce qu'avait été le prêtre. Puis le colonel rendit au soldat un bel hommage.

"Le Père Mennesson avait eu la consolation de dire la sainte messe durant les dix jours qui précédèrent sa mort. Dites bien à ses parents que la mort de leur enfant a été glorieuse, vraie mort de prêtre et de soldat. Il laisse au 332e un souvenir qui demeure. Il a porté des fruits, il en portera encore..."

Devant toutes ces belles vies impitoyablement fauchées, alors que tant d'espoirs patriotiques et religieux reposaient en elles, le cœur se serre... Mais non, ayons une foi plus haute. Dieu voulait sauver à tout prix le pays qui lui fut toujours cher. Il voulait le tirer de l'abîme où l'avait précipité et le maintenait un groupe de sectaires. Les crimes perpétrés depuis quelques années, au nom même de la nation, se dressaient cependant en face de ses grâces, telles des barrières infranchissables. Pour les faire tomber, il fallait des victimes expiatrices. Ce n'est pas dans les rangs des mécréants qu'on les pouvait trouver. Elles devaient être si pures, si nobles, si généreuses. Dieu les a choisies lui-même, il est allé les cueillir parmi ses plus fidèles serviteurs.

Oui, ceux-là surtout, ceux qui tombent le crucifix ou le chapelet à la main et le nom du Christ sur les lèvres, auront sauvé la France. Leur sacrifice effacera ses fautes. Leur sang lavera ses ignominies. Par eux elle remontera aux sommets qu'elle avait délaissés. Que leur sainte mémoire soit donc à jamais conservée et bénie!

## Deux nobles Victimes

---

Parmi les dernières victimes de la guerre, deux religieux méritent de retenir notre attention: l'un, de talents et de vertu éprouvés, titulaire d'une chaire importante à Rome; l'autre, simple novice, mais mûr déjà pour le ciel, tous les deux appartenant à des familles catholiques que leurs luttes au service de l'Église ont brillamment illustrées: le Père Louis Rivet et le Frère Henri Veuillot.

Louis Rivet naquit à Lyon le 3 mars 1871. A 15 ans, il était bachelier. Un an à l'école des Postes, puis il entre à Saint-Cyr. Il en sort quatorzième et se fait inscrire dans le 30e bataillon de chasseurs alpins.

Soldat, il devait l'être toute sa vie, mais une autre milice l'attire bientôt et, en 1893, déjà lieutenant, il s'enrôle dans la Compagnie de Jésus.

Sa belle intelligence, fortifiée par de longues et sérieuses études, le conduisit, encore jeune, jusqu'à Rome, dans la chaire de droit canon, à l'Université grégorienne. Il y succéda au Père Werns, quand celui-ci fut nommé général des Jésuites. Poste assez délicat pour un français. Il sut y conquérir rapidement une grande influence qu'il ne craignait pas d'utiliser, à chaque occasion, dans les intérêts de sa patrie. Déjà il la servait.

La guerre éclate. Le religieux exilé n'hésite pas. Il retourne dans son pays, comme simple soldat. On lui rend son ancien grade, et on le met à la tête d'une section de la légion étrangère.

Pendant huit mois, il donne alors l'exemple des plus hautes vertus militaires et religieuses. Il est vraiment chef: calme, énergique, dévoué, exerçant sur ses soldats une haute autorité, possédant leur pleine confiance, leur infusant un courage magnifique. Il est encore davantage prêtre, n'oubliant jamais qu'il a affaire à des âmes, des âmes rachetées par le sang du Christ et qui vont bientôt comparaître devant lui. Il en ramène plusieurs à Dieu, il les édifie toutes. "Je ne suis guère pratiquant, écrit un officier de ses amis, et peut-être peu croyant, mais si jamais il existe des saints, le Père Rivet en est un."

Mais l'heure du sacrifice va bientôt sonner. Voici le récit qu'en fait un prêtre témoin: "Le Père Louis Rivet est tombé glorieusement, le dimanche 9 mai, à 10.30 heures du matin. Il chargeait à la tête de sa compagnie sur la redoute allemande appelée "Les Ouvrages Blancs", devant la route d'Arras à Béthune, juste entre La Fargette à droite et Carency à gauche.

"Sa compagnie était sortie de la tranchée à 10 heures juste, comme toute l'infanterie, après quatre heures d'un bombardement effroyable des tranchées allemandes. A 10 heures, le tir des 75 s'allongea mathématiquement de deux cents en deux cents mètres, et l'infanterie débusqua des tranchées. Le lieutenant

Rivet enleva sa compagnie avec beaucoup d'entrain; ils conquirent les "Ouvrages Blancs", les dépassèrent, laissant aux escouades de "nettoyeurs de tranchées" le soin de faire les prisonniers et d'évacuer, à coups de grenades, les abris profonds où se terraient les Allemands; puis ils marchèrent sur la route d'Arras à Béthune — qui forme, à cinq cents mètres derrière les "Ouvrages Blancs", un ruban parallèle à leur ligne d'attaque, et passe à Fargette — la dépassèrent aussi; puis arrivés face au Bois de la Folie, le lieutenant dit à ses hommes: "Mes enfants couchez-vous!"

"Lui resta debout, la jumelle à la main, examinant le terrain devant lui, pour découvrir les lignes sur lesquelles il allait repartir à l'attaque: à ce moment une balle l'atteignit en plein front, et l'étendit raide par terre.

"Ses hommes poursuivirent leur attaque, et quand ils repassèrent, ils trouvèrent le corps de leur lieutenant criblé de balles. Ce sont des balles perdues qui l'ont atteint après sa mort.

Le Père Rivet semble avoir pressenti sa fin prochaine. Le matin de l'attaque, le 9, il avait célébré sa messe à l'église d'Acq, et il dit à un de ses amis en sortant: "C'est sans doute ma dernière messe."

La veille de l'attaque il s'était confessé à l'un des aumôniers divisionnaires, puis il écrivit à un ami:

"Quelle date! et comme on désirerait un succès en ce jour, fête de saint Michel, anniversaire de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. Le succès, nous l'attendons avec confiance de la miséricorde divine, mais

quand? Pour moi je m'attends à marcher, et alors? ...à la garde de Dieu! Nous sommes prêts, nous l'espérons. Un bon nombre de nos soldats se sont mis en règle avec Dieu; ils désirent eux aussi échanger la vie monotone des tranchées avec les poignantes émotions du combat. Priez le bon Dieu de me donner pour ce moment le courage, l'habileté, et en même temps la possibilité de faire encore quelque bien aux combattants. Quelle belle chose que la communion en viatique à ceux qui vont partir! c'est consolant et impressionnant; c'est d'ailleurs pour beaucoup le seul moyen de communier... Adieu, cher ami, et si bientôt je suis sur la "liste", pensez à moi au saint autel..."

Le Père Rivet était le frère de M. Auguste Rivet, l'éminent avocat catholique de Lyon.

Beaucoup plus jeune,— 21 ans seulement, — porteur d'un nom plus cher encore à l'Église, puisqu'il s'appelle Veuillot et a l'honneur d'être, par son père Pierre, le petit-neveu du grand journaliste catholique, le "Frère Henri" comme on l'appelait au noviciat, montra, non moins que son aîné en religion, une grandeur d'âme et un courage héroïques.

J'ai eu le bonheur de le connaître à Cantorbéry, où il avait dû s'exiler — lui si attaché à sa patrie — pour pouvoir satisfaire l'attrait divin qui le poussait vers la Compagnie de Jésus. De chacune de ses conversations se dégageait le même parfum d'édification. Son âme pure et ardente transparaissait dans ses paroles et dans ses gestes, mais contenue, domptée, disciplinée par une continuelle surveillance sur lui-

même. Sous des dehors doux et humbles se cachait une nature vive et enthousiaste. Il fallait la trouver soi-même, comme la provoquer. Elle aspirait à se dépenser pour la conversion de son pays. Dieu allait remplir plus tôt qu'on ne croyait ses pieux désirs. Il allait lui offrir l'occasion de se donner complètement.

Mais la santé d'Henri Veuillot ne répondait pas à son zèle. Ajourné, au printemps de 1914, quand il passa au conseil de révision, il dût à la guerre de subir un nouvel examen. Cette fois on le trouva apte aux services auxiliaires. Déception quand même pour cette nature ardente qui rêvait d'un dévouement entier. Il se soumit, mais bientôt, avec l'approbation de ses supérieurs, il demandait et obtenait de comparaître devant un nouveau conseil qui le classait définitivement dans l'active. Dès ce moment, sa vie n'est qu'un holocauste continuel à la patrie, une montée de plus en plus rapide vers les sommets où, dans l'effusion de son sang, il allait s'unir complètement à Dieu.

A la caserne, il est le plus actif des soldats, le plus dévoué des camarades, le plus zélé des apôtres. "Quoique son séjour fut court parmi nous, déclare un soldat de son régiment, il a laissé un souvenir ineffaçable. Soldat de Dieu en même temps que soldat de la patrie, il avait su gagner l'estime de tous ses compagnons d'armes: c'était pour nous le conseiller, l'ami sûr à qui l'on pouvait se confier; nos peines étaient ses peines, et il savait les atténuer."

Enfin, il obtint de partir pour le feu. La Providence permet qu'il rejoigne le régiment de son frère

Bernard. " Vive la France! écrit-il, à cette date, à la première page d'un carnet intime, qu'on retrouve déchiré dans sa poche. Je pars pour l'Alsace! Je réjoins mon frère. Je pars très calme. Je me remets de mon sort entre les mains de Jésus. Il sera toujours avec moi. Et il m'aime tant!... Qu'ai-je à craindre?... *Deo gratias!*"

Et ce sont alors les marches, les contre-marches, les cantonnements, les travaux d'approche. Il supporte tout cela allègrement. Voici comment il s'en exprime à son oncle, M. François Veuillot, à la date du 23 septembre: "Nous avons recommencé nos marches de nuit depuis quarante-huit heures. Kilomètre par kilomètre, nous remontons vers le Nord, et à mesure que nous nous rapprochons de l'ennemi, le furieux bombardement se fait de plus en plus intense. Le grand jour approche et la certitude de la victoire grandit toujours... Tout ce que nous voyons, tout ce que nous apprenons nous donne la certitude naturelle que le succès ne peut nous échapper. Prions ferme, et alors, que de belles choses nous allons voir! Si nous restons même tous les deux, ne pleurez pas sur nous. La beauté de notre cause, l'éclat de la victoire vaudront bien notre vie à tous les deux. Encore une fois, ayez confiance. Notre puissance matérielle a atteint un degré effroyable, bien plus que vous ne pouvez l'imaginer."

Un de ses frères en religion qu'il eut alors le bonheur de rencontrer à son régiment comme infirmier, nous donne, sur cette dernière époque de sa vie, des détails

édifiants. "A Rosnes, en août, je félicitais Henri d'avoir demandé à passer de l'auxiliaire au service armé; il me répondit: "Je mourrai, je le sais, mais peu importe, un peu plus tôt ou un peu plus tard". Je lui repartis que c'était là un souhait de novice, à la saint Stanislas, un souhait opposé aux désirs des supérieurs qui ont besoin d'hommes. Il me répondit: "Pourquoi m'empêcher d'aller au ciel?" Et il ne fut pas convaincu par mes raisons... Je n'avais pas eu le temps de beaucoup connaître Henri Veuillot, mais j'avais tout de suite apprécié cette belle âme, déjà mûre pour le ciel. La première fois que nous eûmes le bonheur de nous rencontrer, c'était à Rosnes. Son bataillon, cantonné à Dannemarie, venait rejoindre le gros du régiment qui faisait partie de notre division. Je le trouvai en compagnie de son frère Bernard, aspirant au même bataillon. La conversation fut charmante; l'âme de notre frère se montrait telle qu'elle était, simple, bonne, droite, généreuse. Les deux frères se disputaient l'honneur de mourir pour la France, car ils avaient le pressentiment que le bon Dieu se choisirait une victime parmi eux et ils se trouvaient tous deux des raisons pour être choisis. Le bon Dieu a choisi, et notre cher Henri est maintenant un élu du bon Dieu. Après Rosnes, je le revis au camp de Châlons, où nous nous préparions à l'attaque: il venait d'être nommé caporal et il me montrait avec une légitime fierté ses pauvres petits bouts de galon noir. Toujours le même, il était heureux de servir la France et il se réjouissait de voir enfin l'attaque qui

délogerait les Allemands de Champagne. L'entretien fut court, on partait, le rassemblement par compagnie se faisait, je lui dis au revoir."

La fin approchait. Il le sentait bien lui-même. Mais serait-il assez pur pour paraître devant Dieu? Il fait appel à son supérieur avec une humilité de saint: "Je m'efforce d'être toujours uni au bon Dieu, de tout lui offrir par amour... Mais j'arriverai devant lui les mains vides... Demandez au bon Dieu qu'Il ait pitié de son enfant. Demandez-Lui qu'Il me fasse souffrir encore bien plus, que les éclats d'obus me déchirent, que je meure, s'il le faut, pour me racheter..."

Cette prière héroïque allait être exaucée. "Le régiment d'Henri, raconte un témoin dans la *Croix*, s'élance des tranchées. Le jeune caporal électrise ses hommes. Il est leur modèle et leur entraîneur. Cinq jours durant, il passe intrépide et souriant au travers des balles et de la mitraille. Il n'a pas une égratignure... Et voici que, dans la matinée du 1er octobre, occupant avec sa compagnie un boyau de communication dont les Allemands tiennent encore la moitié, tandis qu'il cause avec un prêtre infirmier, l'abbé Perrot, un obus ennemi éclate entre les deux. L'abbé Perrot, frappé en pleine poitrine, meurt sur le coup. Henri, atteint à la fois aux deux jambes, les chairs et les os émiettés jusqu'aux genoux, vit encore, inondé de sang, mais en pleine connaissance. Il est déchiré, selon sa prière; il souffre horriblement, comme il l'avait demandé.

"On s'empresse autour de lui, on lui fait un premier pansement, ses camarades le plaignent, son frère se désole. Lui, reste calme, intrépide et presque souriant. "J'ai fait mon devoir, dit-il d'un ton ferme aux soldats qui l'entourent, je suis content. Vive la France! Continuez à bien vous battre." Et, à son frère en larmes: "Ne pleure pas, j'ai fait mon devoir, continue à faire le tien, ne perds pas courage." Et cependant la faiblesse et la douleur sont si grandes qu'à plusieurs reprises il paraît près de s'évanouir. Un seul instant sa sérénité semble s'obscurcir: c'est quand le médecin croit pouvoir lui promettre qu'on le sauvera. Sans doute, au fond de l'âme, il avait accompli son sacrifice. Mais le nuage ne dure qu'une seconde. Avec un sourire: "Eh bien, dit-il à son frère, ce sera très drôle de me voir avec deux jambes de bois,"

Dieu devait lui épargner cette vie de souffrances. Malgré tout l'héroïsme dont il faisait preuve, il ne put supporter la douloureuse opération que ses blessures rendaient nécessaire. Et il mourait bientôt entre les bras de l'aumônier qui venait de lui donner les derniers sacrements.

Sur sa tombe déposons ces deux derniers témoignages. Le premier est de son chef de section, l'aspirant Nauroy: "Le caporal Veuillot est mort en brave. Il a fait preuve d'un courage extraordinaire que je n'avais jamais rencontré jusqu'ici. Il a été un bel exemple de courage et d'énergie pour ses camarades et même pour ses chefs. Une citation et la croix de guerre récompenseront sa belle conduite et, s'il avait survécu à ses

blessures, la médaille militaire aurait brillé sur sa poitrine... Je le connaissais depuis une quinzaine de jours... Pour la première fois, depuis le début de la campagne, j'ai pleuré en le voyant."

L'autre est d'un prêtre-brancardier que le jeune blessé reconnut et appela, quand il arriva au poste de secours, l'abbé Berthet: "Je ne le connaissais pas encore. Sans mentir, depuis bientôt quinze mois que je suis à la guerre, je n'ai jamais rencontré un blessé aussi joyeusement victime. Acceptant avec un même sourire angélique, soit de vivre estropié, soit d'aller à Dieu... Je n'oublierai jamais sa physionomie souriante de premier communiant."

De tels héros, en vérité, manquent-ils de patriotisme? Est-ce parce qu'ils meurent en saints, l'âme tournée vers Dieu, qu'on en voudrait suspecter la pureté? Leur foi ne lui donne-t-elle pas au contraire une valeur plus grande encore? C'est la pensée qu'a développée le Père Longhaye dans les vers suivants:

Ah! ne murmure point, chère et noble patrie,
Si leur dernier soupir fut un acte de foi,
Si leur sang a coulé pour Un plus grand que toi,
C'est qu'ils t'aimaient d'amour et non d'idolâtrie.

Fleurs d'un monde où l'on croit, où l'on aime, où l'on prie,
Compagnons du Sauveur, apôtres de sa loi,
O France, ils t'apportaient, au nom de ce Grand Roi,
Par ses fortes leçons leur jeune âme aguerrie.

Plus tard, zèle, doctrine, engageantes vertus,
Que n'auraient-ils donné pour te rendre à Jésus ?
Et ses secrets desseins leur ferment la carrière!...

Les voilà, près de Lui, goûtant la paix des cieux,
Mais il te reste au moins leur cœur et leur prière,
Ils te servent encor, ils te servent bien mieux.

---

## Pierre Soury-Lavergne

---

Quelques mois avant la guerre, j'avais le plaisir de rencontrer à Enghien, en Belgique, où il se préparait au sacerdoce, le Père Soury-Lavergne. Comme il avait trois frères établis dans l'Ouest canadien, je lui dis: "Vous viendrez sans doute les rejoindre! — Impossible, me répondit-il, après le sacerdoce et le troisième an, Madagascar! Mes chers Malgaches m'y attendent." Hélas, les pauvres Malgaches attendent encore leur vaillant missionnaire. La guerre, puis le ciel, l'ont pris pour toujours.

Pierre Soury-Lavergne appartenait à une vieille et honorable famille limousine. Le dixième de treize enfants, le sixième de huit fils, il eut pour père un magistrat — juge au tribunal civil — à qui ses convictions religieuses, ouvertement professées, valurent d'être odieusement traité par un gouvernement sectaire.

Après un sérieux cours classique où s'affirma son caractère original et ferme, le jeune Pierre entra en 1898 dans la Compagnie de Jésus. Son noviciat et ses études littéraires et philosophiques terminés, il fut envoyé comme professeur au Caire, puis à Madagascar. C'est là, dans ce dernier poste, qu'il fit

connaissance avec les Malgaches et résolut, avec l'autorisation de ses supérieurs, de leur consacrer sa vie. Dieu allait en décider autrement.

Rentré en France pour sa théologie, il venait, après trois nouvelles années d'études, d'être ordonné prêtre et se disposait à en commencer une quatrième, quand la guerre éclata.

Réformé en 1902 pour une infirmité accidentelle, il parvint à se faire nommer, en septembre 1914, aumônier d'une division de cavalerie. Dès lors c'est le dévouement, la gaieté, l'entrain, l'esprit surnaturel. Fait prisonnier avec un autre aumônier, Mgr Mayol de Lupé, il est heureusement délivré, ainsi que son compagnon, au bout de trois jours. Mais sa division de cavalerie a été dissociée. Il obtient alors un nouveau poste d'aumônier au groupe de brancardiers du XVIe corps d'armée. C'est en remplissant cette charge qu'il devait recevoir sa blessure mortelle. Mais auparavant, durant de longs mois, il se dévoue. Lui-même va nous raconter sa vie de tranchées. Devant l'intérêt et l'exactitude du document, nous n'hésitons pas à reproduire tout au long cette lettre à un ami.

"Depuis le 4 mars, je suis au front immédiat, près ou dans les tranchées. Je suis toujours affecté officiellement au groupe des brancardiers de corps, du XVIe corps; mais je m'arrange pour vivre au milieu de la troupe combattante, en m'occupant surtout du 81e et du 96e, formant la 61e brigade de la 31e division du XVIe corps.

"Je ne sais si vous vous faites une idée de la vie de l'aumônier au front, telle que, pour ma part, je la mène.

"Voici mon régime, à peu près, depuis le 4 mars, époque où notre XVIe corps a pris rang sur le front de Champagne. Le matin, vers 6 ou 7 heures, je me lève de ma paille. Je sors au milieu du bivouac, composé de "guittounes,"— gourbis ou petites cabanes basses en branchages, — les unes à demi creusées dans la terre crayeuse du versant, au-dessus de la route, les autres pas creusées du tout et à fleur de sol. Je parle aux uns et aux autres tout en priant un peu; j'annonce que je vais dire la messe, ici ou là, dans telle guittoune, ou en plein air (le dimanche, le jeudi...); j'invite discrètement à confesse et à communion. Le téléphoniste, qui me sert d'ordonnance d'occasion, arrive, brosse un peu mes effets, m'apporte l'eau pour me laver, ce que je fais en plein vent, en manches de chemise.

"Vient le moment de la messe. A ce sujet, il faut user de discrétion et varier ses effets. Comme nous sommes bombardés de temps en temps, et repérés par les aéroplanes boches quand il fait beau, et aussi comme je suis en plein dans le mouvement des combattants, j'ai deux ménagements ou "tempéraments" à observer; d'une part, ne pas exposer un rassemblement d'hommes à des accidents meurtriers, d'autre part, ne pas gêner la liberté d'action et les communications d'ordres des officiers et de mon colonel. Par suite, je ne fais de messe en plein air, c'est-à-dire en

plein "champ" d'obus, qu'une ou deux ou trois fois tout au plus par semaine. Les autres jours, je célèbre presque *privatim* dans une des rares guittounes où l'on peut se tenir debout. Qui veut et surtout qui sait, vient. Et puis, il faut compter avec la pluie, l'affreuse pluie qui, instantanément, change notre bivouac et toute la région en un immense lac de boue épouvantable. Un jour, un dimanche, je venais de dire la messe, je rangeais nos ornements dans ma petite caisse-chapelle, au bon milieu du bivouac, à l'endroit le plus dominant et le plus dégagé... Un sifflement nous cingle et une détonation formidable me fait tressaillir: un obus venait de rencontrer l'arbre, le sapin situé à trois mètres devant mon petit autel, de le couper et d'éclater à ma gauche. Résultat: trois hommes à terre, de ceux qui commençaient à s'écouler de l'assistance ou plutôt s'attardaient quelque peu près de moi. L'un était éventré et perdait ses intestins, les deux autres avaient bras et jambes cassés. L'éventré m'appelle, je me penche sur lui; il me crie avec un accent bien touchant: "Monsieur l'aumônier, je meurs; confessez-moi..." Et il chantait, mais sans affolement, sa petite confession innocente. "Ne parle pas si fort, mon petit!" Et il répétait: "J'ai oublié ceci, cela..." Il avait communié. Je le connaissais depuis longtemps: une belle âme de petit saint, simple et humble et pure! Il mourut quelques heures après, au poste de secours, demandant encore à me voir. Brave petit Joseph Hardoin, 3e compagnie du 96e, tué au champ d'honneur, le 14 mars, à la fin d'une

messe au bivouac bombardé! Plusieurs fois, sinon chaque fois, la messe en plein air a été dite au son du canon boche et des éclatements. Il n'y a que l'agrément d'une musique éloquente, quand c'est seulement le canon français qui ,derrière nous, tonne et fait siffler les obus par-dessus le petit autel.

"La messe en plein air est toujours accompagnée, en plus de la fanfare d'artillerie, de chants et de sermon. On chante: "Je suis chrétien", "Pitié mon Dieu", le *Credo*, "Nous voulons Dieu", etc., le répertoire du nouveau *Petit Paroissien du Soldat* (de Lethielleux) que j'achète et distribue. A chaque messe, mon assistance est nouvelle, étant donné que les compagnies se succèdent à notre bivouac, qui constitue une réserve de sous-secteur. Aussi, je ne puis préparer mes chants, sauf quelques minutes avant, d'autant que, souvent, les compagnies en question sont arrivées au bivouac au milieu de la nuit. Et je lis l'évangile du jour, à tue-tête, et je parle un peu, me tournant en cercle complet, pour me faire entendre des assistants répartis, échelonnés, étagés tout autour, parmi les petites guittounes, et les trous et les talus et les bosses du versant tourmenté. Je dis toujours la même chose: "La guerre! Les morts, vos frères, que vous voyez là-haut entre les tranchées, ils sont au ciel, s'ils ont rempli leur devoir de chrétien et de soldat. La bravoure est un commandement de Dieu. Vous serez des lâches ou des héros. Mais, de fait, mes amis, vous êtes des héros. Celui qui meurt pour la patrie, après avoir offert sa vie à Dieu et s'être repenti de ses péchés,

va au ciel tout droit, c'est la plus grande marque d'amour. Allons! Ayons confiance. Nous aurons la victoire, parce que nous avons pour nous la justice et le droit et que vous êtes des braves! etc..." Et puis, quelques leçons tirées des fêtes, "la Résurrection des corps, de ces pauvres corps de vos frères, qui gisent là-haut, que vous voyez tous les jours sans pouvoir les enterrer...! Résurrection garantie par celle de notre Sauveur, etc... La Résurrection de vos âmes, par les Pâques, et de votre espérance, et, si besoin, de la certitude de la victoire!"

"A la fin de la messe, une petite prière "pour les camarades tombés ces jours derniers, au champ d'honneur, et pour obtenir la victoire la plus glorieuse et la plus définitive de notre magnifique armée", et on se sépare; je range mes ornements, tout en répondant aux questions des uns et des autres, officiers et soldats, pêle-mêle, me demandant: "On pourra vous voir... Je voudrais me confesser, communier..."

"En plus des communions faites à la messe, il y en a tout le long du jour, s'égrenant une par une, ou par petits paquets de deux, de trois: de bons petits ou de braves réservistes m'apportant leurs âmes fraîches ou retardataires et encroutées, mais se "déblasant", si l'on peut dire, sous le feu de l'ennemi. Je confesse et communie à toute heure et en tout lieu, à jeun ou pas à jeun, dans une guittoune ou dans un boyau, ou sur le chemin, ou dans une tranchée, et littéralement sous le feu.

"Je porte, en effet, le Saint Sacrement toujours sur moi, en une petite custode, dans une petite bourse

brodée, suspendue sur ma poitrine, sous mon vêtement.

"Après la messe, une timbale de café avec du pain de ration, vieux mais toujours bon, et parfois, une bille de chocolat. Le tout avalé en plein vent, *coram populo*, comme tout le reste.

"Depuis quelques jours, j'ai une guittoune à moi, avec une belle inscription: *Aumônier catholique, XVIe corps.* Et alors, je puis recevoir! Et je reçois les bonnes volontés, timides, mais bien vite confiantes, affectueuses, généreuses, touchées souvent aux larmes.

"Entre deux de ces visites, qui sont des confessions et communions, je récite un peu de bréviaire, ou j'écris quelque lettre. Les lettres! Il faudrait en faire des cargaisons: lettre à une mère qui veut savoir quelque chose d'un fils disparu au 81e ou au 96e, à une autre qui demande qu'on mette une croix sur la tombe de son enfant, lequel, en fait, est tombé on ne sait où, dans quelque boyau perdu ou entre les lignes et qui sera enterré, Dieu sait quand et par qui. Lettre à un père qui demande les dernières paroles de son fils mort entre mes bras, comme si les tués ou les blessés mortellement avaient loisir pour discourir, etc., etc.

"Entre temps, on m'appelle pour un blessé touché aux environs du bivouac; ou bien pour un enterrement, les prières à réciter sur le corps, sur la tombe creusée au flanc de la collline ou dans le vallon bombardé.

"Là-dessus, arrive le déjeuner: onze heures et demie, midi. Vite, à la popotte du colonel, dans une

pauvre guittoune, plus pauvre que beaucoup d'autres, — à une petite table; — on mange un repas cuit à six kilomètres à l'arrière et porté à la main, réchauffé ici. On rit beaucoup, on est sérieux aussi, avec des temps de silence, avec un mot fugitif sur les morts du jour et ceux, probables, du lendemain — et on écoute, ou plutôt, on entend sans écouter les éclatements d'obus, et les recrudescences de fusillade ou de mitraillement. On est quatre, ou cinq — le colonel, son capitaine adjoint, un lieutenant porte-drapeau et chef téléphoniste, le secrétaire-chef et l'aumônier...

"Après le déjeuner, — lequel est souvent retardé ou interrompu par des "ordres" à recevoir et à donner, à transmettre, — je me retire dans ma guittoune ou j'erre par le bivouac. Un temps de bréviaire ou de correspondance, et puis, vite en route: imperméable sur le dos, crucifix sur la poitrine, poches garnies de cigarettes, de bonbons, de biscuits, de *Chocopolo*, ou de *Polo-à-la-crème*, boîtes d'autres *Polo* ou *Petit-beurre* sous le bras, le cœur pourvu de bonnes paroles à déverser, je pars, je "monte" vers les tranchées, situées à cinq cents, huit cents, quinze cents mètres d'ici. En drcite ligne et à vol d'obus ou balles, c'est souvent, selon les positions, plus près.

"Quand il a plu et surtout qu'il pleut, c'est laborieux, héroïque, la montée aux tranchées. Les boyaux, longs, étroits, tortueux sont des couloirs, des labyrinthes de boue, de cette boue crayeuse, lourde, froide, qui a un "cran" formidable. Au bout des boyaux, au débouché de la tranchée occupée, habitée et soignée,

on respire. Sans compter qu'alors, souvent, on risque un peu moins les obus, — on est plus au sec, — et on est en compagnie.

"Et je commence à parcourir le front des tranchées de première ligne, causant, distribuant... petites friandises et plus ou moins bonnes paroles. Je regarde aux créneaux, observe les travaux boches, juge des points de vue et des points de tir, comme un profane habitué. Et puis, la Providence me conduisant, je tombe, au détour d'une tranchée, sur un blessé, "qui vient d'être touché à la minute", me dit-on parfois; on le panse comme on peut, et s'il est gravement atteint, je l'administre; on fait prévenir les brancardiers du bataillon; je peste contre eux, car c'est l'habitude: quelque héroïques et dégourdis qu'ils soient, ces braves brancardiers, le blessé et ceux qui l'assistent trouvent toujours qu'ils sont trop lents à venir et trop portés à "attendre la nuit". Souvent, je partais d'un endroit très dangereux, très "pris en enfilade", quand, une ou deux minutes après, on me rappelait: "Monsieur l'aumônier, un tel, à qui vous causiez, vient d'être touché d'un éclat... ou d'une balle; il va mourir". J'accourais, et administrais... — "En voilà un qui a eu de la chance!" me disais-je avec une souffrance cruelle au cœur; une tête trouée, une joue emportée, une jambe fracassée, ou le ventre percé, etc...! Parfois, j'arrive cinq minutes trop tard.

"Entre temps, je fais escale ou étape aux "postes de commandement", guittounes un peu moins inconfortables ou un peu plus abritées, gourbis d'un lieute-

nant, d'un capitaine, d'un commandant. "Vous voilà encore! me dit-on, toujours avec nos hommes? Et quoi de nouveau? Que dit-on en bas, chez le colonel?" Je suis reçu comme le bon Dieu, si j'apporte, ce qui est rare, le journal de la ville. "Quand pensez-vous que finira cette guerre? Enfin, voyons, le bon Dieu, qui est juste, devrait donner le coup de balai!" Et l'on cause. Je demande s'il y a des blessés et lesquels, etc. Et je repars; au hasard des rencontres, je m'arrête à l'un plutôt qu'à l'autre, je cause, questionne, et parfois confesse et communie. Je reçois, au passage, des réflexions exquises de gentils troupiers ou de vieux réservistes; parfois, au contraire, c'est un peureux ou un affolé ou un demi-fou à rassurer, à stimuler, à calmer...

"Il y en a, parfois, qui me prennent à part et veulent absolument me donner quelque argent pour une messe à dire... les pauvres petits! Oh! combien je suis touché de leur abandon à Dieu et de leur générosité, et de leur héroïsme d'endurance. Six jours et six nuits de tranchée de première ligne, puis deux jours de "réserve" sous les obus, de nouveau cinq à six jours de première ligne, et alors seulement, parfois un peu de repos à l'arrière. Il est vrai que c'est un régime exceptionnel. Cela ne fait qu'ajouter au mérite de nos braves.

"Encore — maintenant — c'est le paradis terrestre, comparé aux quinze premiers jours de notre séjour ici, où l'on attaquait coup sur coup, parmi un enfer d'artillerie.

"Et, enfin, vers six heures trente, je redescends. Dans les jours de presse parfois, je suis descendu chargé d'un blessé ou d'un mort "précieux". Mais quel labeur que celui de charrier ou de traîner de ces malheureux par les boyaux boueux et mitraillés!

"Vient le souper ou "dîner" — Et puis, c'est la visite aux postes de secours, la visite officielle de l'aumônier; à cinq, six, huit postes de secours échelonnés le long du versant, parfois dans des abris misérables, où on entre en rampant et couvert de boue, je fais mon apparition dans la nuit noire, jusqu'à dix heures, onze heures, onze heures trente du soir: "Vous avez des blessés!"... et j'ajoute à voix basse: "graves ?" — "Oui, Monsieur l'aumônier, ici, là. Tenez. Là, au ventre, aux reins, à la tête, etc., et je fais des prodiges d'équilibre et d'acrobatie pour me glisser sur la paille, entre les brancards et les corps, pour dire un mot, faire une confession, donner absolution, extrême-onction. — C'est fort pénible et ardu. — Chemin faisant, chapelet et prière.

"Puis je rentre... Parfois, un bout de bréviaire, et je me couche, fermant les yeux sur les visions très crues, et troublantes, énigmatiques ou consolantes, de ces journées de guerre. — Je ne suis pas toujours seul. Cette nuit-ci, j'ai partagé ma paille avec quatre petits de la classe 15 sans gîte.

"A l'époque des attaques, les émotions étaient plus drues et plus terribles; mais le sommeil recouvre tout et appesantit tout. — On a vu, mais on oublie.

"Et voilà ma vie de tous les jours, depuis le 4 mars, — sauf deux jours à l'arrière, les 13 et 18

mars. J'espère maintenant que vous avez une idée un peu réelle de ma vie ici: vie intéressante, parmi les innénarrables tristesses de la guerre. Priez pour que ce soit une vie utile."

Utile, oui certes elle l'était cette vie de dévouement, si complètement surnaturalisée. Les chefs du Père Lavergne le jugèrent ainsi quand ils lui accordèrent la croix d'honneur avec cette mention: "Très courageux et d'une activité remarquable. Vient de passer six mois dans les tranchées de première ligne sans prendre un seul jour de repos, contribuant par sa parole et par son exemple à relever le moral des troupes..."

Dieu lui-même fut de cet avis. Il jugea que son fidèle serviteur avait bien rempli sa tâche ici-bas et l'appela à jouir au ciel de sa récompense. En allant secourir un blessé, le brave aumônier est frappé à la tête. On l'évacue. En chemin, il rencontre d'autres blessés et veut apporter à ceux-là aussi les consolations de son ministère. Un obus tombe près de lui et lui brise la jambe gauche. Il ne meurt pas aussitôt. Une semaine de souffrances offertes généreusement pour la patrie aimée, et sa belle âme s'envole au ciel.

"Votre fils, écrit presque aussitôt le colonel du 81e à M. Soury-Lavergne, avait adopté le 81e. Il faisait partie de notre famille et nous sentons très cruellement le vide qu'il laisse parmi nous. Nul plus que lui n'était populaire et aimé parmi nos hommes, nul ne savait davantage exalter leur courage par l'exemple des vertus les plus nobles et du plus pur héroïsme.

"Dans cette guerre qui a suscité une si abondante floraison de dévouement et de bravoure, je n'ai jamais rencontré de plus belle figure que celle de notre cher aumônier.

"Couché sur son lit d'ambulance, il a encore trouvé la force de m'écrire une carte sublime, dans laquelle il offrait son sacrifice au 81e, à ses compagnons d'armes, à la France. Je l'ai communiquée au colonel commandant la brigade qui me l'a retournée avec ces mots: "Elle doit être connue de toute la brigade qui reconnaîtra, dans ces quelques mots, l'homme héroïque, le pasteur dévoué, le prêtre modeste qui faisait l'admiration de tous."

"Je m'étais honoré en le proposant pour la Légion d'honneur. Je suis heureux qu'il ait eu, avant de mourir, la satisfaction de recevoir cette croix qu'il avait si noblement méritée. Le souvenir de l'abbé Soury-Lavergne restera vivant dans tous les cœurs au 81e régiment."

Et voilà comment savent vivre et mourir, quand on les laisse libres, ces religieux français qu'on avait chassés de leur patrie comme des êtres dangereux. En est-il, à l'heure actuelle, qui servent mieux la France, avec un plus complet oubli d'eux-mêmes et un plus grand dévouement pour leurs compagnons d'armes?

---

## L'Inventaire

---

Le 14 février, un jeune aumônier jésuite, le Père Albert Burgaud, était porté comme disparu à son régiment. On ne le retrouvait que quelques jours plus tard, enseveli sous un amas de terre dans une tranchée. Une lettre apporta bientôt les détails suivants. "Nous venons de retrouver aujourd'hui, après trois jours de recherches, le corps du cher aumônier du Xe territorial. A trois heures et demie environ de l'après-midi, son ordonnance, continuant ses recherches dans une tranchée, l'a enfin découvert sous un éboulement. Il se trouvait à quelques mètres d'une de nos batteries du N. . d'artillerie, soumise depuis quelque temps à un feu très violent de la grosse artillerie ennemie. Il passait par là, pour se rendre près d'un groupe de blessés de son régiment, qu'on venait de lui indiquer à quelque distance. C'était le lundi, vers quatre heures et demie de l'après-midi. Le cher aumônier portait encore sur lui la sainte Réserve que j'ai prise. J'ai aussi enlevé tous les objets qu'il avait, en particulier sa formule des vœux écrite de sa main et hachée par les éclats d'obus, de même un crucifix qu'il portait sur la poitrine et qui a été tordu par le choc de l'obus. Le cher

Père avait le corps et la poitrine complètement broyés, la tête seule était à peu près sans blessures. Il a dû mourir sur le coup."

En possession de cette lettre et guidé par elle, le Père Longhaye, dont nous avons déjà cité, depuis le commencement de la guerre, plusieurs poésies à l'honneur des héros français, a composé un très beau poème, intitulé l'*Inventaire.* C'est moins, écrit-il lui-même, l'éloge d'une personnalité déterminée qu'une sorte de symbole, d'ailleurs exactement calqué sur un fait réel et sur un document authentique. Nous nous permettons de reproduire en entier cette pièce de vers.

C'est bien lui... Son visage est calme, sans blessure.
Mais tout le reste?... Hélas! meurtri, brisé, broyé.
    Cruel spectacle, preuve sûre
Qu'en un clin-d'œil il tomba foudroyé.

La mort qu'on ne sent pas! c'est de quoi faire envie
A l'homme dominé par l'horreur de souffrir.
Il voyait de plus haut les choses de la vie;
Il entendait mieux, lui, ce que c'est que mourir.
"Mourir, c'est acquitter ma part du grand supplice
Légué par le Pécheur à sa postérité.
Mais un jour, accordant l'Amour et la Justice,
O miracle! épousant notre mortalité,
            A cet amer calice
            L'Immortel a goûté.
Ce jour-là, tout changeait pour l'homme racheté;
La mort aux généreux devenait un délice.
Qu'elle me soit du moins le noble sacrifice
Par où je puis, Seigneur, vous payer de retour!

A votre bon plaisir j'entends qu'il s'accomplisse,
Ordonnez-en le rite et marquez-en le jour.
Quand la mort viendra, paisible ou violente,
Douce ou cruelle, prompte ou lente,
Qu'elle trouve du moins mon âme vigilante
Et dans la paix de votre amour!

Ainsi pensait, ainsi priait le jeune prêtre
Qui faisait parmi vous l'œuvre du divin Maître.
Enfants, secondez-moi, car je veux de ma main,
Main de prêtre, d'ami, de frère,
Glaner pieusement sur ce débris humain
Ce qu'à la tombe il convient de soustraire.

* * *

D'abord, ce crucifix que le choc a tordu,
Que sur l'habit de guerre il portait suspendu,
Insigne officiel de son mandat céleste.
Des tronçons disloqués, voilà ce qu'il en reste.
Tiens, soldat, baise-les, et jure dans ton cœur
Que rien, menace, exemple ou sourire moqueur,
N'ébranlera jamais ta foi simple et profonde
A ce Dieu mort en croix pour le rachat du monde.

* * *

Quelques feuillets épars... Voyez-vous celui-ci?
Le sang l'a maculé, la poudre l'a noirci;
La grenaille de fer l'a troué comme un crible;
Mais l'écrit mutilé reste encore lisible.
C'est qu'il vivait, ce prêtre qui n'est plus,
Engagé par des vœux, compagnon de Jésus.
De son engagement vous voyez l'autographe
Où deux gouttes de sang font un noble paraphe.
Cet écrit, notre ami ne s'en séparait pas,
Il voulait le porter jusque dans le trépas!
Eh quoi donc! un démon de sa griffe enragée

Égratignant cette feuille outragée,
Pensait-il abolir par un infame jeu
Cet acte d'alliance entre une âme et son Dieu ?
Jeu misérable et rage malhabile.
Le paraphe de sang rend l'acte indélébile.
Faibles esprits, jouets du changement,
Jusqu'à notre dernier moment
Ce que nous écrivons est écrit sur le sable.
Nous pouvons l'effacer tant que durent nos jours,
La mort, la seule mort le rend impérissable
—Que jurait-on pour toi sur les fonts du Baptême ?
Plus tard, adolescent, qu'as-tu juré toi-même ?
Amour à Jésus-Christ, haine à l'esprit du mal.
Soldat, qu'il t'en souvienne, et que l'heure suprême
Te fixe dans l'honneur de ton vœu baptismal!

* * *

Il n'est pas achevé, le funèbre inventaire.
Sur cette pauvre chair, qui n'est plus qu'un haillon,
Je vois luire un pâle rayon,
Un blanc métal, souillé de sang, souillé de terre.
Se peut-il ? Est-ce bien l'auguste médaillon,
A la robe d'argent, aux coupelles dorées,
Le tabernacle errant des Espèces sacrées ?
Seigneur Jésus, étiez-vous là ?
Y serez-vous encore ?... J'ouvre, tremblant de crainte...
Ah! les langes dont Il voila
Son Humanité sainte
De la corruption n'ont pas subi l'atteinte.
Adorons Jésus-Christ: Le voilà! Le voilà!
—Vos pères, jeunes gens, ont connu des années
Où dans nos villes prosternées,
Aux jours de Fête-Dieu, ce glorieux Seigneur
Parmi les foules accourues
Passait en Roi, gardé par un piquet d'honneur.
Quand sur les reposoirs qui fleurissaient nos rues,

Le doux Triomphateur s'arrêtait pour bénir,
—Nous frissonnons encore à ce fier souvenir, —
La voix des officiers commandait: "Genou terre!"
Et les clairons chantaient l'hosanna militaire.
Autre temps. Les clairons se taisent aujourd'hui;
Mais l'hosanna des cœurs monte encore vers Lui,
Et celui-là, qui peut l'obliger à se taire?
Il est donc vrai, Maître des cieux:
Dans un coin de cette tranchée,
Immobile, silencieux,
Vous dérobiez à tous les yeux
Votre gloire trois fois cachée.
Il est donc vrai, Christ immortel:
Enseveli trois jours dans ce décor sinistre,
Vous reposiez, n'ayant pour trône, pour autel,
Qu'un cadavre, celui de votre humble ministre.
Pour habiter parmi nous,
Parmi nous poussière et cendre,
Jusqu'où daignez-vous descendre,
Cœur entre tous humble et doux!
Mais pour un prêtre aussi que cette mort est belle!
Voyez-le cheminant dans ce morne ravin.
C'est d'ici que son Dieu l'appelle,
Et qu'il est prompt l'appel divin!
Un éclair, une transe à peine ressentie,
Et c'en est fait, l'âme est partie.
Des ombres d'ici-bas à tout jamais sortie,
Que voit-elle d'abord? Non plus la frêle Hostie
Qui dormira trois jours dans son sein mutilé,
Jésus, comme au Thabor, apparaît dévoilé,
Resplendissant, auréolé.
Mais qui peut concevoir ou qui saurait décrire
L'enchantement de son sourire,
Son pénétrant regard plus suave que le miel?...
—Arrêtons-nous. Le reste est le secret du ciel.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Et nous un jour, demain peut-être,
Nous le verrons aussi paraître,
Ce Dieu, juge de l'Univers.
Et que sera cette rencontre ?...
Enfants, méritons qu'il se montre
L'œil indulgent, les bras ouverts.

Le 16 mars, le général Gouraud citait à l'ordre de l'armée le Père Burgaud: "Aumônier bénévole, a toujours accompli avec zèle les devoirs de son ministère en se portant au bataillon le plus exposé de son régiment. Le 14 février 1916, a trouvé une mort glorieuse en allant spontanément, et sous un bombardement très violent, vers un régiment de première ligne particulièrement éprouvé, et en traversant pour s'y rendre une zône qui lui avait été indiquée comme très dangereuse."

Plus de cent jésuites français partagent, actuellement, avec le Père Burgaud, l'honneur d'avoir donné leur vie, durant cette guerre, pour la patrie.

---

# APPENDICE

## L'Aide des Canadiens-Français aux prêtres de France

### LES AUTELS PORTATIFS

Le 11 décembre 1915, je terminais une chronique sur Hébuterne par ces paroles: "Cela me remet en mémoire l'appel que je recevais, voici deux ou trois mois, d'un de mes amis de Reims, actuellement aumônier dans l'armée française. Il a six régiments à desservir, c'est-à-dire, à visiter, à confesser, à communier. Besogne physiquement impossible pour un seul homme. Il croit qu'il pourrait cependant la remplir s'il avait à sa disposition... une auto-chapelle. Comme le budget des catholiques français est déjà fortement grevé, il s'est tourné naturellement vers ses amis du Canada. "Il y a là sans doute, m'écrivait-il, des catholiques généreux désireux de christianiser nos troupes et de les entraîner à la victoire."

"Je l'avouerai franchement, tant de souscriptions sollicitaient alors les bourses que je craignis d'en ouvrir

une nouvelle, si recommandable fut-elle. De temps en temps cependant un remords me vient... Une auto-chapelle rendrait tant de services!... Et ne pourrait-on pas trouver quelques Canadiens assez généreux pour l'acheter, quand il s'en rencontre qui achètent des auto-mitrailleuses...? Quelle belle occasion ce serait, à cette époque surtout, où nous célébrons le troisième centenaire de l'arrivée au pays de religieux français qui contribuèrent si puissamment à y établir le catholicisme, quelle belle occasion ce serait de montrer que nous nous souvenons, que nous sommes heureux d'aider à redonner à la France cette foi qui nous est venue par elle...

"Huit à neuf cents piastres, paraît-il, suffiraient. Encore un coup je n'ose les demander. Si cependant quelques personnes, touchées par cette idée que nous donnons beaucoup pour augmenter les munitions de guerre, et nourrir les corps et que nous ne donnons rien pour fortifier les âmes, pour aider au réveil religieux, si quelques personnes voulaient offrir cette somme, en tout ou en partie, combien je serais heureux de la transmettre, en leur nom, à l'aumônier des six régiments français!"

Or, à cette proposition, un jeune catholique de la paroisse de Saint-Laurent sentit en lui le désir de faire quelque chose. Il est d'une famille où la générosité est traditionnelle et qui n'a pas l'habitude de compter avec les difficultés, si grandes soient-elles, quand il s'agit d'accomplir une bonne action. Accompagné d'un de ses amis, il alla trouver aussitôt son curé,

l'excellent Père Crevier, et lui exposa son plan. Celui-ci l'approuva de tout cœur, et le lendemain, à la messe, il invitait chaleureusement ses paroissiens à souscrire pour acheter l'auto-chapelle.

Le surlendemain, les deux organisateurs de la souscription se présentaient chez moi et me remettaient la somme de $855.00.

D'instinct, pour ainsi dire, ces braves catholiques avaient compris la beauté et la grandeur de l'œuvre que, par discrétion, je n'avais fait que signaler en passant. "C'est la plus belle des œuvres de charité que la guerre a fait naître, disait récemment un prêtre à Lourdes, celle qui attire les bénédictions divines sur toutes les autres, celle qui obtiendra le salut. A-t-on bien pensé, en la pratiquant, à secourir Notre-Seigneur lui-même? N'est-il pas le grand Persécuté, le plus spolié dans cette terrible guerre par le seul fait de tous ces autels détruits? A-t-on pensé à ce grand cri du calvaire: "J'ai soif!..." Il s'immolait et cela n'apaisait pas sa soif. Il voulait continuer à s'immoler chaque jour et dans tous les lieux du monde. Et lui qui a promis récompense à ceux qui donnent, en son nom, un verre d'eau froide aux pauvres altérés, que donnera-t-il à ceux qui ont compris la grande soif de son divin Cœur, et qui travaillent à lui remplacer tous les autels qui lui manquent encore et qui lui ont été enlevés pour s'immoler plus souvent?"

Il existe en effet, en France, une œuvre qui s'occupe spécialement des autels portatifs. Dès le mois d'août 1914, l'Association de Notre-Dame du Salut s'ef-

força de fournir aux nombreux prêtres mobilisés un petit nécessaire pour l'Extrême-Onction. Mais quand on vit que la guerre allait durer, on comprit que cela ne suffisait pas, qu'il fallait arriver à rendre fréquente et facile la célébration de la messe sur le champ de bataille. Un petit autel portatif, aussi peu encombrant que possible, fut alors créé puis envoyé à un bon nombre de prêtres. Voici la description qu'en fait l'un d'entre eux: "Grande boîte simili-cuir jaune avec poignées (un sac à main); poids: 5 kilos 500. Une belle aube très fine, un ornement blanc et noir, un calice démontable, une boîte pour grandes hosties qui, dorée à l'intérieur, peut servir de ciboire, canons d'autel, un Christ et deux chandeliers cuivre, quatre bougies cire, une ampoule saintes huiles garnie, un porte-missel et missel avec les grandes fêtes de l'année, deux burettes, une pierre sacrée, 0 m. 20 sur 0 m. 15, une bouteille aluminium pour le vin. Tout cela très coquet et flambant neuf, bien entendu."

Le fait vite connu devint aussitôt populaire. Un bon nombre de groupements catholiques voulurent avoir leur autel au front. Des souscriptions s'ouvrirent dans quelques journaux, en particulier la *Croix*. Des circulaires, expliquant l'utilité de l'œuvre, furent adressées aux membres de diverses associations. On nous a proposé, dit l'une d'elles,— et le Conseil central en a bien volontiers accepté l'idée,— d'ouvrir une souscription pour permettre d'envoyer tout de suite des autels portatifs à nos prêtres-soldats qui, sans ce moyen, seraient privés longtemps, pour la

plupart, de célébrer la sainte messe. Outre l'immense consolation qu'on leur procurera, que de grâces découleront de ces messes supplémentaires pour notre patrie, pour notre armée, et pour toutes les familles qui auront contribué à fournir un autel de plus."

Déjà,en septembre dernier, l'Association de Notre-Dame du Salut pouvait, dans un rapport officiel, donner les chiffres suivants: "A ce jour, et après huit mois seulement, grâce à la générosité incomparable des catholiques, le total de la souscription dépasse la somme magnifique de 425,000 francs. Nous avons pu envoyer 2,460 autels complets et plus de 510 compléments d'autels: calices, missels, linges sacrés, etc., à 2,970 groupes de prêtres dans les armées française, belge et anglaise, qui peuvent ainsi chaque matin célébrer la messe et faire communier les soldats, sur le front occidental et au corps expéditionnaire d'Orient. Nous leur avons, en outre, envoyé 610 objets de ravitaillement, (cierges, hosties, vin de messe, etc.). Au 15 août, il restait encore 480 demandes à satisfaire, dont 150 inscrites depuis le début du mois."

Et d'autres groupements, tels l'Action Sociale de Verdun, l'Œuvre apostolique des missions à Lyon, l'Œuvre du Père Tournade à Paris, la Ligue patriotique des Françaises, l'Œuvre des campagnes, recevaient, elles aussi, des souscriptions pour la même fin. Le "Comité des Noëlistes" — les jeunes lecteurs du Noel — assure à lui seul, chaque semaine, par sa générosité, cinquante mille hosties.

C'est dire que l'œuvre des autels portatifs répondait à un vrai besoin et, qu'à peine établie, elle a déjà

fait un grand bien. Les lettres de soldats, d'officiers, même de généraux, envoyés aux bienfaiteurs, proclament son excellence. A plus forte raison, celles des prêtres eux-mêmes. Nous en avons déjà publié ici quelques extraits. Ajoutons ce mot de l'aumônier en chef, Mgr Ruch, le coadjuteur de Nancy: "Je viens adresser à l'Association de Notre-Dame du Salut le merci de nos chers artilleurs, tout heureux de pouvoir, sur leur matériel, dresser l'autel du Seigneur; le merci du Christ, tout heureux aussi de pouvoir ravitailler en énergies, en grâces, nos chers combattants."

Mais, comme je le disais samedi dernier, les fortunes françaises sont, par le temps qui court, passablement obérées. Et c'est la raison qui a porté un des aumôniers de l'armée à se tourner vers nous. Son appel a été entendu plus tôt que je ne l'espérais. Les catholiques de Saint-Laurent ont fait là vraiment un beau geste, un geste tout spontané et qui laisse voir la profondeur de leur esprit de foi et de leur générosité. Ils l'ont fait pour Dieu. Dieu le leur revaudra. "Je vous ai fait don, écrivait une bienfaitrice à un prêtre, d'un autel, et Dieu tout de suite a payé sa dette. Mon mari, prisonnier actuellement en Allemagne, a échappé miraculeusement à la mort, dans un corps à corps terrible avec nos ennemis, le jour même et à l'heure exacte où je prenais le mandat pour l'envoi de cet autel." Nous avons nous aussi, actuellement des "prisonniers en Allemagne", tous ceux qu'une législation prussienne spolie brutalement de leurs droits. Ceux de l'Ontario sont précisément

"dans un corps à corps terrible". Puisse cette offrande de leurs compatriotes aider leur cause devant Dieu! Je la recommanderai, afin que ses soldats prient pour elle, à l'aumônier des six régiments français. Je lui recommanderai aussi et surtout, en lui transmettant leurs noms, nos généreux bienfaiteurs et leurs familles.

A l'appel qui fut fait en France pour les autels portatifs une mère de famille répondit: "J'ai lu, hier soir, avec une profonde émotion, votre appel au sujet des autels pour les prêtres-soldats. Oh! pouvoir donner à un prêtre le moyen de faire descendre tous les jours le bon Dieu sur un autel offert par moi! Contribuer à donner à nos soldats, tous les matins, leur Ami, leur Consolateur, leur Soutien! Avoir la douce pensée que, grâce à moi, un prêtre pourra puiser. tous les matins, près de cet autel, la force et le courage qui lui seront nécessaires pendant la journée terrible qui l'attend peut-être!... Je me suis endormie toute troublée; ce matin, en m'éveillant, j'ai décidé de vous adresser cent cinquante francs pour un autel. Mais nous voulons que chaque parcelle qui formera notre autel soit un sacrifice ou une mortification de notre part... Ah! si les chères petites mères qui gâtent trop leurs enfants, en ce moment-ci surtout, comme pour les consoler de l'absence du cher papa, élevaient plutôt vers le sacrifice des toutes petites choses l'âme et le cœur de leurs enfants en faveur de cette œuvre, quelle consolation et quel réconfort elles éprouveraient au fond du cœur!"

Je laisse ces belles paroles à méditer aux parents chrétiens. La guerre n'est pas finie. Ils ont encore

l'occasion, s'ils le veulent, de coopérer, de faire coopérer leurs enfants à la magnifique œuvre du ravitaillement spirituel des soldats.

Je ne sache pas qu'aucune auto-chapelle ait encore été mise à la disposition des aumôniers. Celle des Canadiens-français est appelée à rendre de grands services. Le prêtre qui en bénéficiera pourra accomplir des merveilles. Que d'autres vont secrètement, peut-être même ouvertement... envier son sort!

Et puis, il y a toujours des autels portatifs à fournir. L'Association du Notre-Dame de Salut annonçait, le 15 novembre dernier, qu'elle avait envoyé, depuis le premier du mois, 145 autels complets — ce qui fait, pour cette seule association, 3,295 et permet à 4,020 prêtres ou groupes de prêtres de célébrer. Mais elle ajoutait aussi qu'il lui restait 680 demandes à satisfaire.

Un autel portatif coûte cent cinquante francs, environ trente piastres. Quelle meilleure aide peut-on donner actuellement à la France? Le sang du Christ la servira plus efficacement encore que le sang de nos soldats. Et il rejaillira sur nos familles, sur nos œuvres, sur nos luttes en un torrent de bénédictions. La paroisse de Saint-Laurent l'a compris. Elle mérite d'être citée en exemple à tout le Canada français.

---

Des obstacles ayant surgi au dernier moment qui rendaient le projet de l'auto-chapelle impraticable, il a fallu y renoncer. Les souscripteurs ont voulu ce-

pendant que la somme restât à la disposition des prêtres français, aumôniers ou soldats. La plus grande partie a servi à l'achat d'autels portatifs.

D'autres catholiques par ailleurs ont désiré collaborer à cette dernière œuvre. Et nous avons pu envoyer au front — sans compter ceux de la paroisse de Saint-Laurent — vingt-sept autels portatifs. Plusieurs lettres sont venues remercier les généreux donateurs. Nous ne citerons que celle-ci. Elle est de l'aumônier dont le nom est revenu le plus souvent, dans ces chroniques, le Père Lenoir:

"Aux généreux Canadiens-français qui ont pourvu le 4ième régiment d'infanterie coloniale d'une chapelle, sous le vocable de saint Georges, l'aumônier du régiment envoie son plus cordial merci.

"Les marsouins qui bénéficieront de cette chapelle et, grâce à elle, recevront plus souvent Jésus-Hostie, sont des soldats justement renommés dans l'armée française. C'est la sainte Eucharistie qui leur permet de rester forts au milieu des dangers où ils vivent sans discontinuité. Aussi que ceux-là soient bénis qui, par leur charité, procurent aux marsouins du 4ième colonial plus de messes et plus de communions.

"La première messe qui sera dite avec cette chapelle sera pour les donateurs. Dieu voit notre reconnaissance, Il entend nos prières, Il les exaucera."

## Table des matières

Préface .......... 3

LE PRÊTRE-SOLDAT

Guerrier d'un nouveau genre .......... 13
Prêtre-aviateur .......... 17
Prêtre-interprète .......... 25
Prêtre-patrouilleur .......... 36
Prêtre-artilleur .......... 41
Rôle du prêtre-soldat .......... 48

LE PRÊTRE-OFFICIER

Officiers d'élite .......... 57
Deux sous-lieutenants .......... 64
Vie du prêtre-officier .......... 70

LE PRÊTRE-BRANCARDIER

Ambulancier et brancardier .......... 77
Rôle du prêtre-brancardier .......... 86
Secrétaire et vaguemestre .......... 93

LE PRÊTRE-INFIRMIER

Rôle du prêtre-infirmier .......... 103
Pharmacien et infirmier-major .......... 111

## LE PRÊTRE-AUMÔNIER

Aumôniers militaires........................ 123
Les porte-Christ........................ 127
Chevalier de la Légion d'honneur........ 133
Joies apostoliques........................ 139
L'apostolat d'un aumônier................ 146

## PRÊTRES PRISONNIERS

Au milieu des camps........................ 157
Dans une forteresse d'Allemagne........ 163

## PRÊTRES BLESSÉS

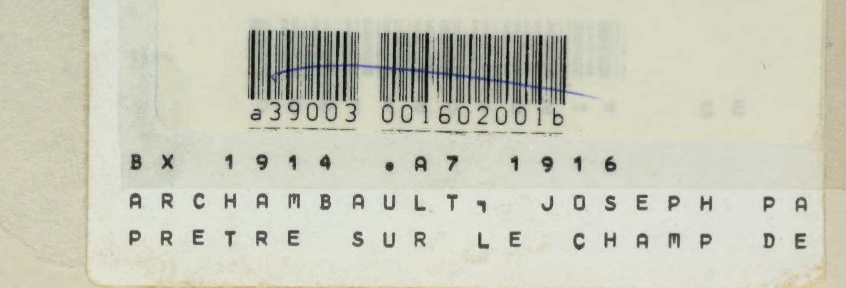
Quelques récits........................ 175
Un grand blessé........................ 186

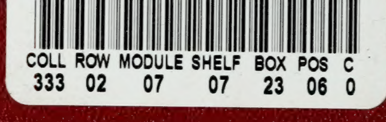
## PRÊTRES TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR

Premières victimes........................ 197
Le père Paul Aucler........................ 207
Les derniers jours d'un aumônier........ 215
Trois héros........................ 225
Deux nobles victimes........................ 234
Pierre Soury-Lavergne........................ 245
L'Inventaire........................ 258

## APPENDICE

L'aide des Canadiens-Français aux prêtres de France........................ 265


a39003 001602001b


COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 07 23 06 0